

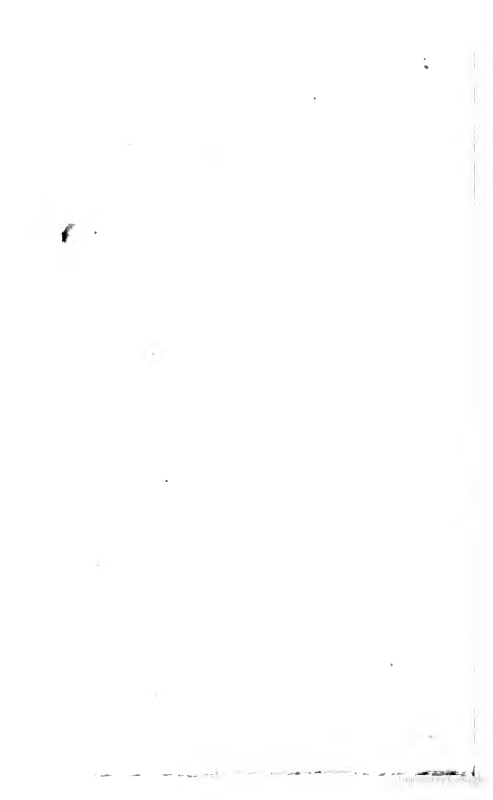


VA1 1525363



B. Nov.
Call 11/13)

118
1
6



COLLECTION
DES
CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

OEUVRES
DE
P. CORNEILLE

AVEC LES NOTES
DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

MDCCXXIV.





HÉRACLIUS,
TRAGÉDIE.

1647.

A MONSEIGNEUR
SÉGUIER,
CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à votre grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvois prendre

une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour n'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposent une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie, avec raison, de ce qu'en dit la voix publique, parcequ'aucun d'eux n'y fait connoître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient

trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez Son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de la honte de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non seulement que je ne vous suis pas tout-à-fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces : de sorte que, quand votre ^{se} vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois toute ma vie très véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnoîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment: mais, à parler sans fard, je ne

voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher long-temps cet enfant que Maurice avoit

commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire; et se voyant même déjà soupçonnée, et prête à être déconvertie, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'il avoit seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui, donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit Héraclius

de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire; la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extrâ fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple Œdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des in-

cidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'en ai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parceque, bien que cela soit fort vraisemblable, il n'excite dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru: si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière: j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'é-

aler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donne-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

ACTEURS.

PHOCAS, empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.

LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.

CRISPE, gendre de Phocas.

EXUPÈRE, patricien de Constantinople.

AMINTAS, ami d'Exupère.

UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.

HÉRACLIUS.

ACTE PREMIER.



SCÈNE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne ;
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,

On trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de ces lieux communs, où le poëte se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au d'hut de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans *Iphigénie* :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du jong superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment ! qu'elle est belle ! qu'elle est éloignée de la déclamation !

Au contraire, les premiers vers de Phocas paraissent une amplification ; les vers en sont négligés. Ce sont les faux brillants qui environnent une couronne ; c'est celui dont le ciel a fait choix pour un sceptre, et qui en ignore le poids ; ce sont mille et mille douleurs qui sont un amas d'amertumes cachées.

J'ajouterai encore que cette déclamation contiendrait peut-être

Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids ¹.
 Mille et mille douceurs y semblent attachées,
 Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
 Qui croit les posséder les sent s'évanouir ²;
 Et la peur de les perdre empêche d'en jouir ³ :
 Sur-tout qui, comme moi, d'une obscure naissance
 Monte par la révolte à la toute-puissance,
 Qui de simple soldat à l'empire élevé
 Ne l'a que par le crime acquis et conservé ;
 Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
 Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes ⁴ ;
 Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,

mieux à un bon roi qu'à un tyran et à un meurtrier qui règne depuis long-temps, et qui doit être très accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs. (V.)

¹ *Jusqu'à ce qu'il le porte* : on doit, autant qu'on le peut, éviter ces cacophonies ; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie ? tout y doit être coulant et harmonieux. (V.)

² Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir ? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et sévères, on est étonné des fautes qu'on y trouve. (V.)

³ VARIANTE. Et la peur de les perdre ôte l'honneur d'en jouir.

⁴ Cette phrase n'est pas correcte, *qui comme moi s'est élevé au trône, il croit voir des tempêtes* ; cet *il* est une faute, sur-tout quand ce *qui* comme est si éloigné. Cela est en même temps négligé et forcé ; négligé, parceque ce mot vague de *tempêtes* n'est là que pour la rime ; forcé, parcequ'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes. (V.)

Faites la construction de la phrase, sans en rien supprimer, et vous verrez que cet *il* est nécessaire. (P.)

Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur ¹.
 J'en ai semé beaucoup; et depuis quatre lustres
 Mon trône n'est foudé que sur des morts illustres;
 Et j'ai nuis au tombeau, pour régner sans effroi,
 Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi ².
 Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
 Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
 En vain en ont été les premiers fondements,
 Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments ³.
 On en fait revivre un au bout de vingt années :
 Bysance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées ⁴;
 Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
 D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
 Impatient déjà de se laisser séduire ⁵.

¹ C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, *comme il n'a semé, comme il voit en nous, etc.*, est très souvent employé par Corneille : il ne faut pas le prodiguer, parcequ'il est prosaïque. (V.)

² Ce vers est beau ; je ne sais cependant si un empereur, qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire, du rang de simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne ; il doit les avoir crues dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même : c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde ; les mœurs doivent toujours être vraies. (V.)

³ VARIANTE. Si pour les ébranler ils servent d'instruments.

⁴ On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées ; ou les découvre. (V.)

⁵ *Se laisser séduire à quelqu'un n'est plus d'usage, et au fond*

Au premier imposteur armé pour me détruire,
 Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé¹,
 Voudra servir d'idole à son zèle charmé².
 Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite³?

c'est une faute : je me suis laissé aimer, persuader, avertir par vous, et non pas aimer, persuader, avertir à vous. (V.)

¹ Peut-on se vêtir d'un fantôme ? l'image est-elle assez juste ? comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps ? Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre. (V.)

Après avoir tourné long-temps autour de cette idée en parlant de la justesse des métaphores, voilà ce que Voltaire établit enfin comme une règle de goût. A une page ou deux de distance, on verra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange paradoxe. Nous nous contentons d'observer ici que la métaphore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parcequ'il seroit difficile ou même impossible de la peindre, mais parcequ'elle est beaucoup trop recherchée : on ne se fait pas un vêtement d'un fantôme, comme Tartufe se fait un manteau de la religion. La métaphore de Molière est naturelle ; celle de Corneille ne l'est pas. (P.)

² Quelles expressions forcées ! Pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers :

Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.

Entendra-t-on un tel langage ? ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriétés et de barbarismes ? Le sévère Boileau a dit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque Corneille faisait les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, il étoit un admirable écrivain. (V.)

³ Un bruit ne s'excite point sous un nom. Qu'il est difficile de parler en vers avec justesse ! mais que cela est nécessaire ! (V.)

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable
Pour eraindre un grand effet d'une si vaine fable.

Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang¹;
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame²,
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient eneor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché:
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance³,

¹ Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable..

Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,

On en fit dégoutter plus de lait que de sang.

Expressions trop familières, trop prosaïques: et *lui perçant le flanc* est un solécisme; il faut *en lui perçant*. (V.)

² Ce prodige n'est point affreux, c'est seulement une croyance puérile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau avoient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en disant: *Il n'avoit que six mois, et on en fit dégoutter plus de lait que de sang*. Cette conjonction *et* signifie évidemment que ce lait étoit une suite, une preuve de son enfance, et par-là même exclut le prodige: mais, si c'en étoit un, que signifierait-il? à quoi servirait-il? (V.)

³ *Je donnai à Léontine son enfance à gouverner. — Juge par-là combien ce conte est ridicule. — Tout est jusqu'ici de la prose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est difficile à tenir.* (V.)

Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Étoit resté sans mère en ce moment fatal ¹.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plait; et le peuple est crédule :
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter ².

Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille ³,
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère ⁴
Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards;
Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre ⁵,

¹ VAR. Étoit resté sans mère, à ce moment fatal.

² On ne se laisse point emporter à un conte; on fait avorter des desseins, et non pas des contes. (V.)

³ Cela est du style d'affaires; *Il plut à votre majesté de donner tel ordre*: il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique. (V.)

⁴ Cette personne se rapporte à ce prince; et c'est de cette fille que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler. (V.)

⁵ Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier. (V.)

Ce dessein avec lui seroit tombé par terre¹,
Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,

¹ On a déjà repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sensible est mauvaise; c'est une règle qui ne souffre point d'exception: or, quel peintre pourroit représenter une idée qui tombe par terre? (V.)

C'est ici que Voltaire s'explique sans détour: il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non seulement avoit cultivé toute sa vie l'art des vers, mais qui en avoit fait d'excellens². Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet à s'égarer lorsqu'il discute à froid ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il sembleroit que Voltaire eût oublié que lui-même avoit été poète. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourroit induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiroient ne pouvoir pas choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oseroit essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau *des mains avides de sang qui volent à des parricides*; un nom qui chatouille l'orgueilleuse foiblesse d'un cœur; un pouvoir qui *s'achemine à grands pas vers sa chute*; des pleurs mis dans une balance avec les lois d'un état; des yeux qu'on voit venir de toutes parts; une victoire qu'on irrite dans les bras du vainqueur, ou qui se laisse attendrir aux pleurs d'une femme; des murs qui vont prendre la parole; des portes qui n'obéissent qu'à un seul homme; des mains qui promettent; un glaive qui marche; des coursiers qui ne connoissent plus le frein, ou Dieu lui-même mettant un frein à la fureur des flots, etc., etc.?

Il faudroit transcrire tout Racine et tout Boileau, si l'on vouloit épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant aucun peintre n'entreprendroit de peindre. Molière, La Fontaine lui-même, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offre

Martian demeurait ou mort ou prisonnier.
 Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
 Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
 Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
 Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom ?

roît en foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable ? Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourroit en citer quelques unes dans nos meilleurs poètes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

Nous préserve le ciel de ~~de~~ *funeste* abus,
 Berceau de la mollesse, et tombeau des vertus !

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réproouve. Il en seroit de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
 Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourroit représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver : mais ce n'est point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singulière imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auroient pu déshonorer son commentaire, s'il n'étoit rempli d'ailleurs de remarques très précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie. (P.)

¹ On ne peut dire qu'un homme *serait demeuré mort* si on ne l'avait secouru. Ces mots, *demeuré mort*, signifient qu'il étoit mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parce qu'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parce qu'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parce qu'un mort ne ressuscite pas. (V.)

² On a déjà repris ailleurs cette expression, *tirer l'amour*; on ne tire l'amour chez personne. (V.)

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me sert ce dessein salulaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ¹ ?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord ²
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles ³.
La princesse sur-tout frémit à mon aspect ;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance ⁴.
Sa mère, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre ⁵.

GRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits ⁶,

¹ *Tout me devient contraire pour en voir l'effet n'est pas français ; c'est un solécisme. (V.)*

² VAR. Pulchérie et mon fils ne se trouvent d'accord.

³ Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles,
n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence ! que de barbarismes ! (V.)*

⁴ *L'emporte à braver, autre barbarisme. (V.)*

⁵ Ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre,
est d'une prose familière et trop incorrecte. (V.)

⁶ On dit *entrer de force, user de force* ; je doute qu'on lise *agir de force* ; le style de la conversation permet *agir de tête, agir de loin* ; et s'il permet *agir de force*, la poésie n'en souffre pas. (V.)

Seigneur, et qui les flatte endureit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre, et pour l'exécuter¹.

CRISPE.

Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'état défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime²;

¹ C'est une faute de construction : il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le je doit gouverner toute la phrase. Ne vous rebu-tons point de ces remarques grammaticales; la langue ne doit ja-mais être violée. Phocas parle très bien et très convenablement; je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie. (V.)

² VAR. C'est mon trône, et mon fils. Ma patience est lasse;
Ne les rejetez plus, faites-vous cette grace

Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime ¹ ;
Je vous les offre encore après tant de refus ;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus ,
Que de force ou de gré je me veux satisfaire ² ,
Qu'il me faut craindre en maître , ou me chérir en père ,
Et que , si votre orgueil s'obstine à me haïr ,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir .

PULCHÉRIE.

J'ai rendu jusqu'ici cette reconnaissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance ³ ,
Que , tant qu'on m'a laissée en quelque liberté ,
J'ai voulu me défendre avec civilité ⁴ ;
Mais , puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique ,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique ,
Que je me montre entière à l'injuste fureur ⁵ ,

¹ *Le rang le plus sublime ! et une couronne et un fils qui valent de l'estime ! Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de Cinna ?* (V.)

² *Se satisfaire* n'est pas le mot propre ; on ne dit *je veux me satisfaire* que dans le discours familier ; je veux contenter mes goûts , mes inclinations , mes caprices .

Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire .

MOLIÈRE.

Je veux me satisfaire de gré est un pléonasme ; et *je veux me satisfaire de force* est un contre-sens : on se fait obéir de gré ou de force ; mais on ne se satisfait pas de force . Phocas entend qu'il réduira de gré ou de force Pulchérie ; mais il ne le dit pas . (V.)

³ Cela n'est pas français : on ne rend point une reconnaissance à des soins ; on a de la reconnaissance , on la témoigne , on la conserve ; *j'ai rendu cette reconnaissance !* (V.)

⁴ *Que... j'ai voulu* , etc. C'est encore une faute contre la langue . *Avec civilité* est du ton de la comédie . (V.)

⁵ Il faudrait à *la fureur de* , etc. ; on ne pourrait dire à *la fureur*

Et parle à mon tyran en fille d'empereur.

Il falloit me cacher avec quelque artifice

Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice¹,

Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux²

Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux³.

Vois quels sont ces présents, dont le refus t'étonne :

Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;

Mais que me donnes-tu, puisque l'une est à moi⁴,

généralement que dans un eas tel que celui-ci : *la fermeté brave la fureur*. L'épithète d'*injuste* est faible et oiseuse avec le mot *fureur*. Enfin la *fureur* ne convient pas ici ; ce n'est point une fureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire. (V.)

¹ Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance : on ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme Josabet parle à Athalie ; elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense : cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. Électe aux fers, n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches ; mais Pulchérie, bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup ? peut-elle parler en souveraine ? Un sentiment de douleur et de fierté, qui échappe dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles ? Ce n'est pas que j'ose condamner ici Pulchérie ; mais, en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages dont le modèle n'est pas dans la nature. (V.)

² Cela n'est pas français : on ne fait pas dessein ; on a dessein. (V.)

³ Il semble que ce soit Phocas qui prenne ses dons pour des dons précieux : il fallait, pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux*. (V.)

⁴ Non, assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire romain. Pulchérie a moins de droit au trône que le dernier officier de l'armée ; il ne lui sied point du tout de dire : *Il est à*

Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?

Ta libéralité me fait peine à comprendre :
 Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre ;
 Et puisque avecque moi tu veux le couronner ¹,
 Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
 Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
 Porte dans ta maison les titres de l'empire ,
 Et de cruel tyran, d'infame ravisseur,
 Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
 Ne reproche donc plus à mon ame indignée

moi ce trône; c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds. Elle lui propose de laver ce trône avec son sang : j'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, lavé par le tien, et non du tien. Elle répète ce mot encore, le bourreau de mon sang. Elle dit qu'elle a le cœur franc et haut : on doit bien rarement le dire ; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déjà remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage et tous ses sentiments par la manière dont on le fait parler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même. (V.)

L'empire romain étoit électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendoient le suffrage ni du peuple, ni du sénat : cependant on vit souvent les enfants, et même les femmes et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martin, qu'elle éleva au trône en l'épousant. Dans le bas empire, ces exemples devinrent encore plus fréquents. Irène, Zoé, Théodora, Eudoxie, régnèrent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. C'est donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avoit moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée. (P.)

¹ Van. Et puisque avecque moi tu le veux couronner.

Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
 Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
 Vint de ta politique, et non de ta pitié.
 Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve ¹ :
 Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
 Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
 Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir ;
 Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :
 Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre ².

Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds ,
 Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
 Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
 S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire ;
 Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
 Est l'unique degré par où j'y veux monter :
 Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
 Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
 Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
 Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence ³,

¹ *Faire une réserve*, pour dire *épargner les jours d'une princesse* ; cela n'est pas noble : *faire une réserve* est style d'affaires. (V.)

² Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime : ce n'est point un verbe neutre ; ainsi la phrase n'est point achevée : on pourrait dire, *cessez d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parcequ'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine* ; mais on ne peut dire, *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir*. (V.)

³ Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas se laisser braver ainsi ? Le moyen de parler encore à quelqu'un

Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.

N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je régne, et je régne sans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me siedo n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre¹ ; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;

qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort ? Comment Phocas peut-il encore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration ? est-il possible qu'il lui propose encore son fils ? (V.)

Phocas ménage ici Pulchérie, parcequ'il a un grand intérêt politique à la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chère au peuple ; et, en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimerait, en quelque sorte, son usurpation. C'est ainsi que, dans la tragédie d'*Oreste*, Égysthe se laisse braver par Électre dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Électre apporteroit en dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Égysthe a usurpé le trône. Notez qu'Électre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. Il est vrai qu'Électre est dans les fers, et que ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paroissent plus motivés que ceux de Pulchérie. (P.)

¹ Un bien de race, une armée qui a ses raisons, un choix qui est le titre d'une place, toutes expressions plates ou obscures. Phocas d'ailleurs a très grande raison de dire à cette Pulchérie que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles ; mais il devait le dire auparavant, et mieux. (V.)

J'en vis avec regret le triste sacrifice :
 Au repos de l'état il fallut l'accorder ;
 Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder ;
 Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
 Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
 Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
 Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
 Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie¹,
 Oser arrogamment se vanter à mes yeux
 D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
 Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes²,
 Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
 Croire s'être lavé d'un si noir attentat

¹ Encore une fois, on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis long-temps : il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'il ne croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que saint Grégoire-le-Grand écrivait à ce même Phocas, *Benignitatem pietatis vestre ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus*. Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape ; ce n'est qu'une note purement historique. (V.)

² Il fallait, lui qui n'eût à l'empire autre droit que ses crimes ; ou n'a point de droits pour, mais des droits à ; c'est un solécisme. (V.)

En imputant leur perte au repos de l'état !
 Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
 Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
 Apprends que si jadis quelques séditions
 Usurpèrent le droit de ces élections,
 L'empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
 Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
 Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
 Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin'.
 Et je pourrais avoir l'ame assez abattue....

PHOÉAS.

Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue
 Cet empire, et consens eneor que ta fierté
 Impute à mes remords l'effet de ma bonté².
 Dis que je te le rends et te fais des caresses,
 Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
 Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur

¹ La race, le sang, la maison, la famille, remonte à une tige, à Constantin; mais le destin ne remonte pas. (V.)

L'expression que Voltaire reprend est très usitée et très noble en poésie. (P.)

VAN. Jusques à Théodose, et jusqu'à Constantin.

² Un homme doux et faible pourrait parler ainsi; mais *notandi sunt tibi mores*. Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que Phœas, s'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils? S'il y étoit forcé par la nation, si, en mariant son fils à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison; mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé sur-tout qu'Héraclius soit en vie, ce que Phœas ne croit point. (V.)

Autoriser ta haine, et flatter ta douleur;
 Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
 Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image¹.
 Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, au berceau,
 Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
 Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
 Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire²?
 En ai-je eu quelque espoir qu'il n'aye assez rempli?
 Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
 Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime;
 Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
 J'en vois asscz en lui pour les plus grands états³;

¹ Une rage qu'une sanglante image allume! il n'est point d'auteurs de sanglante image dans ce couplet. (V.)

Voltaire oublie que, parmi les reproches que Pulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes.

Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, etc. (P.)

² VAR. L'ont-elles pas rendu trop digne de l'empire?

³ Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverner de grands états; on a assez de mérite pour être élu empereur; mais je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée, etc., ne peut se dire, parceque le sens n'est pas complet. Le mot pour, sans verbe, signifie tout autre chose; cet ouvrage étoit excellent pour son temps; Phocas est bien patient pour un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands états; car quel plus grand état que l'empire romain? (V.)

J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne ;
 J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
 Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien ¹
 Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
 Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
 De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite ²,
 Et que de tes projets son cœur triste et confus
 Pour m'en faire justice approuve mes refus ³.
 Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
 S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable ⁴;
 Et cette grandeur même où tu veux le porter ⁵
 Est l'unique motif qui m'y fait résister.
 Après l'assassinat de ma famille entière,
 Quand tu ne m'as laissé, père, mère, ni frère,
 Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
 Que j'assure par-là leur trône au meurtrier ?
 Non, non ; si tu me crois le cœur si magnanime

¹ Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc. :
 expression de comédie. (V.)

² VAA. Qu'on exige de moi par-delà son mérite.

³ Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
 De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
 Et que de tes projets son cœur triste et confus
 Pour m'en faire justice approuve mes refus.

Cela n'est pas d'un style élégant. (V.)

⁴ On ne peut dire, *il m'est aimable, haïssable* ; et pourtant l'on dit, *il m'est agréable, désagréable, odieux, insupportable, indifférent*. On en a dit la raison. (V.)

⁵ Porter à une grandeur, cela n'est ni élégant, ni correct : et un motif qui fait y résister ! à quoi ? à cette grandeur où l'on veut porter Martien ? (V.)

VAA. Et cette grandeur même où tu le veux porter

Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
 Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
 Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
 Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infame¹
 De remettre l'empire en la main d'une femme,
 Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
 Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
 On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître:
 Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître².

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau³,

¹ Corneille emploie souvent ce mot *avise*; il était très bien reçu de son temps. *Qu'il te fût infame* n'est pas français: la langue permet qu'on dise, *cela m'est honteux*, mais non pas, *cela m'est infame*; et cependant on dit, *il est infame à li d'avoir fait cette action*. Toutes les langues ont leurs bizarreries et leurs inconséquences. (V.)

² Vers admirable; il le serait encore plus, si l'on pouvait parler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une situation violente qui permette les discours violents. Il est toujours étrange que Phocas persiste à vouloir offrir son fils à une princesse que tout autre ferait renfermer pour l'empêcher de conspirer, et pour avoir un otage.

N. B. En général, toutes les scènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés, et, quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître*; mais quand on entend ensuite, *à ce compte, arrogante*, etc., les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue. (V.)

³ *A ce compte* est du style négligé et du ton familier qu'on se

Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
 Te donne cette audace et cette confiance !
 Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance¹.
 Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
 Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
 Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
 Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
 Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
 Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
 Et cette ressemblance où son courage aspire
 Mérite mieux que toi de gouverner l'empire².
 J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
 L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
 Et dedans son parti jeter tout l'avantage
 Du peuple convaincu par mon premier hommage.
 Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
 Sors du trône, et te laisse abuser comme moi³ ;

permettait alors mal-à-propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se disaient des injures grossières. (V.)

¹ Un bruit ne se peut faire digne ni indigne ; cela n'est pas français, parcequ'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue. (V.)

² C'est une faute en toute langue, parcequ'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter. (V.)

³ Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première ; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi ? Je sais que ces bravades réussissent auprès du peuple ; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs. (V.)

Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir¹.
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits,
Dans ton ame à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée².

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort³.

¹ Comment une patience fait-elle par-delà son pouvoir ? jamais on ne peut faire que ce qu'on peut. (V.)

² Phocas enfin la menace ; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut pas ? Il n'en a d'autre raison que celle qui lui a été suggérée par son confident Crispe à la première scène. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice ; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martien ? (V.)

³ Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de déceue et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées. (V.)

En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Leonce.
(Héraclius se connaît, mais Martian ne se connaît pas.)

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

PHOCAS, à Pulchérie.

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.

(à Héraclius.)

Approche, Martian, que je te le répète ¹ :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère :
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère :

HÉRACLIUS.

Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur ², que c'est vous faire tort ³,

¹ On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, que Phocas nomme *ingrate furie*, conspire la perte du père et du fils, il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse cette furie. (V.)

² Le sens de la phrase est, *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte* ; mais il ne doit pas faire effort pour dire ; ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe : d'ailleurs il ne fait point d'effort, puisqu'il n'aime point Pulchérie, puisqu'il croit même être son frère : et puis comment se doit-on un effort ? (V.)

³ Que c'est vous faire tort
est trop du style de la comédie. (V.)

Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infame
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin ¹.

HÉRACLIUS.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste ².
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé ³.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette ;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil ⁴...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,

¹ Ce mot semble condamner toute la scène précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul besoin de marier Pulehérie à son fils ; il semble, au contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant. (V.)

² VAR. Peut rendre ce tumulte au dernier point funeste.

³ On n'achève point un désordre, comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas là le mot propre. (V.)

⁴ On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné ; mais on ne peut pas dire, *être puni d'un hymen*, comme on dit, *être puni du dernier supplice*. *Parti plus bas* est déplacé : il semble que Martien soit un parti bas, et qu'on menace Pulehérie d'un parti plus bas encore. (V.)

A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié¹...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe².
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre³
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre⁴;

¹ L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme sa moitié.

Mêmes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable; c'est la moitié du grand Pompée qui parle; mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, cette moitié. (V.)

² Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie; et *point* qu'après est encore plus dur et plus mal construit; et *point* qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans Cinna; c'est écrire comme Chapelain. (V.)

³ VAR. La vapeur de mon sang ira grossir le foudre
Que Dieu tient déjà prêt à le réduire en poudre.

⁴ Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée? Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses; c'était bien plutôt le goût du temps de Corneille que du nôtre. Racine et Boileau corrigèrent la France, qui depuis est retombée

Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive¹;
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus²,
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place³;
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre :

quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique ? (V.)

¹ Je crois qu'on pourrait dire en vers, *résoudre de*, aussi bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose ; mais il est plus essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils : *Résous cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir*. Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille proposition : elle paraît d'autant plus extraordinaire, que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Pulchérie. Et un mot, cela n'est pas dans la nature. (V.)

² *Il en jure encore* ; il n'a pourtant point juré, et il répète, pour la sixième fois, qu'il tuera cette Pulchérie, ou qu'il la mariera. (V.)

³ Que d'incongruités ! quel galimatias ! quel style ! (V.)

Ma foi n'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
 Vous aurez en Léonce un digne possesseur¹;
 Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
 Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
 Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime²;
 Léontine leur mère est propice à nos vœux;
 Et, quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
 D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
 Que nos captivités doivent être éternelles.

¹ Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martien, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martien. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces aventures eussent été éclaircies; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue: il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui d'un divertissement nous fait une fatigue, comme dit Boileau. (V.)

² Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martien croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héraclius, en Martien, s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage.

On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale *aimé* autant comme je l'aime, ni à ces beaux nœuds, ni à cet amour parfait, ni à ces chaînes si belles, à ces captivités éternelles. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point: mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinault, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance; elles en firent très peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petites sottises trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect. (V.)

Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné :
 Léonce y peut beaucoup ; vous me l'avez donné ,
 Et votre main illustre augmente le mérite
 Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite ;
 Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
 Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir ;
 Et quand à ce départ une ame se prépare ?...

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
 Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui
 J'ai peine à reconnoître encore un père en lui².
 Résolu de périr pour vous sauver la vie ,

¹ Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage : on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, et *dicat jam nunc debentia dici*. Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche : aucun n'inspire de terreur jusqu'ici : mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite, de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité. (V.)

² Ce mot *départ* est faible, et une *ame* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui l'énerve. (V.)

³ Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est Héraclius, et qu'ils s'intéressent fort peu à Pulchérie. (V.)

ACTE I, SCÈNE IV.

41

Je sens tous mes respects céder à cette envie ;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours ,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre ,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre ,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah, mon prince ! ah, madame ! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre ¹.

Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils , si pleine et si sincère ²,
Vainque la juste horreur que vous avez du père ³;
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux ⁴...

¹ Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen ? Tonte métaphore, encore une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé. (V.)

² Une vertu *pleine et sincère* n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vide. (V.)

³ *Vainque* est trop rude à l'oreille; *horreur de* est permis en vers. (V.)

Et même en prose. (P.)

⁴ Martian, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup : ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. *N'exposez*

Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que tu veux?
 Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnaissance,
 Je voudrois à tes feux ôter leur récompense;
 Et, ministre insolent d'un prince furieux,
 Convrir de cette honte un nom si glorieux;
 Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
 Cruel à la princesse, odieux à moi-même!

Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
 Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
 Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
 Léonce et Martian en la même personne;
 C'est Martian en lui que vous favorisez¹.
 Opposons la constance aux périls opposés².
 Je vais près de Phocas essayer la prière;
 Et si je n'en obtiens la grace tout entière³,
 Malgré le nom de père, et le titre de fils,
 Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.

pas tous deux n'est pas français; il faut, ne les exposez pas tous deux. (V.)

¹ Cela veut dire, pour le spectateur, qu'Héraclius, cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; et cela veut dire aussi, dans l'esprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian: c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme. (V.)

² Cet *opposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile; de plus, ce n'est pas le mot propre: les périls *menacent*, les obstacles *s'opposent*. (V.)

³ Ce vers est obscur; il va trouver Phocas, et, *s'il n'en obtient la grace*; il semble que ce soit la grace de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grace tout entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grace. (V.)

Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte,
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner¹ !
Adieu, madame.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,

(Héraclius s'en va, et Pulchérie continue.)

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah, Phocas ! ah, tyran !
Se peut-il que ton sang ait formé Martian ?

Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents :
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps² ;
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie ;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi³.

¹ Il n'a point été question dans cette scène d'un *faux Héraclius*. Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie. (V.)

² VAN. Le peuple est ébranlé, ne perdons point ce temps.

³ On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bons vers sans le mot propre ; il faut l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours, et l'énergie de l'expression ; c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Garnier. (V.)

N'importe ; à tout oser le péril doit contraindre.

Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre ¹.

Allons examiner pour ce coup généreux

Les moyens les plus prompts et les moins dangereux ².

¹ Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire ; elle est cependant au fond d'une très grande vérité ; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop souvent. (V.)

² Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée¹.

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée².

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.

Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé³ :

Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle

Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle⁴;

¹ Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom. (V.)

² Qui? de qui parle-t-elle? c'est une énigme. *Mal aimée*, expression trop triviale. (V.)

³ On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour? Cela est absolument indigne de la tragédie. (V.)

⁴ Voilà la même faute; et *dire à l'oreille à une ame!* on ne peut s'exprimer plus mal. (V.)

A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
 A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
 C'est par-là qu'il est su, c'est par-là qu'on public
 Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
 C'est par-là qu'un tyran, plus instruit que troublé
 De l'ennemi secret qui l'auroit accablé¹,
 Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes²,
 Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
 Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
 Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
 Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire³.

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
 Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
 Ne m'accusera plus de cette trahison⁴;
 Car c'en est une enfin bien digne de supplice⁵

¹ Cela n'est pas français. *Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi*; ce sont deux barbarismes et deux solécismes à-la-fois dans un seul vers. (V.)

² Par la construction, c'est la mort de Phocas; par le sens, c'est celle de Maurice. Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord. (V.)

³ Ce vers est encore bourgeois; mais les précédents sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de Corneille. (V.)

⁴ Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute l'intrigue, commence par se tromper, par accuser sa fille mal-à-propos; cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'intérêt de la pièce. Léontine commence son rôle par une méprise et par des expressions indignes même de la comédie. (V.)

⁵ Le mot de *supplice* paraît trop fort: et *digne de supplice* n'est pas français; c'est un barbarisme. (V.)

Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice¹.

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous?

Est-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.

De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.

On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme.

On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,

Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,

Ni comme après, du sien étant la gouvernante,

Par une tromperie encor plus importante²,

Vous eu fîtes l'échange, et, prenant Martian,

Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran;

En sorte que le sien passe ici pour mon frère³,

¹ Il faut absolument que d'avoir : c'est une trahison que d'avoir donné un indice. *Trahison qu'avoir donné* est un solécisme. (V.)

² Ces mots, *étant la gouvernante auprès du sien*, et *tromperie*, sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de Josabet est ennobli, comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de Léontine. (V.)

³ Tout ce discours est un détail d'anecdotes. Comme *étant la gouvernante auprès du sien* n'est pas français ; *en sorte que* est trop style d'affaires. Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. Et, *prenant Martian, vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran*, ne peut avoir de sens que celui-ci, *vous laissâtes Martian pour fils à Phocas*. *Laisser quelqu'un pour fils* n'est pas d'un style élégant : mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au spectateur que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque vient de ce mot

* Aucune des éditions publiées du recueil de Granello ne porte *stupide*.

Cependant que de l'autre il croit être le père¹,
 Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
 Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
 On diroit tout cela si, par quelque imprudence,
 Il m'étoit échappé d'en faire confidence:
 Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant²;
 Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
 Comme ce sont pour tous des routes inconnues³,
 Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
 Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
 Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité⁴.
 Mais le voici.

prince: vous laissez ce prince à Phocas. Elle entend, par ce prince, Héraclius; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire: elle devrait expliquer que Léontine a fait passer Martian pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Maurice, pour Martian, fils de Phocas. (V.)

¹ *Cet il croit être se rapporte, par la phrase, à Martian, et cependant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et Eudoxe ne s'explique pas assez nettement. (V.)*

² *Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie. (V.)*

³ *Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.*

Comme ce sont pour tous des routes inconnues....

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant. (V.)

⁴ *Ces trois derniers vers sont trop comiques: ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir naturellement au premier acte; on n'aime point à être si longtemps en suspens: cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses u'on qu'a pas bien conçues; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'est pas touché. Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité: voilà*

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire
 D'un si profond secret le dangereux mystère¹ ;
 Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
 Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand.
 Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
 Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
 Et me connoît si peu, que, pour la renverser²,
 A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
 Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
 Je suis fils de Maurice ; il m'en veut faire gendre,
 Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
 En me donnant moi-même à ma sœur pour mari³.
 En vain nous résistons à son impatience,
 Elle par haine aveugle, et moi par connoissance :

où il fallait une *métaphore*, un tour noble qui sauvât ce ridicule. (V.)

¹ Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scène du premier acte ; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien, à la vérité, de tragique ; il explique seulement l'embarras où est Phocas. (V.)

² On ne renverse point une imposture ; on la confond. (V.)

³ Ce moi-même est de trop ; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste. (V.)

Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
 Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
 Menace Pulchérie, au refus obstinée,
 Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
 J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;
 Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
 Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
 De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
 D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
 Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
 Je rends grace, seigneur, à la bonté céleste.
 De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux¹
 Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
 Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
 Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre ;
 Et, puisque aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
 Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
 De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
 J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie²,

¹ *Un sort qui est doux en un grand bruit ; ces façons de parler obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en aperçoit pas ; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera. (V.)*

² *Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité ; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, et même Pulchérie. Rien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires :*

De rompre cet hymen, ou de le retarder,
 Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
 Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
 Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
 Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
 Il semble que de Dieu la main appesantie,
 Se faisant du tyran l'effroyable partie¹,
 Veuille avancer par-là son juste châtimement ;

c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un lillet dont l'empereur peut très bien se saisir. (V.)

Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence. (P.)

¹ Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La *partie* est un terme de chicane; la *main de Dieu appesantie*, qui devient l'*effroyable partie du tyran*, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses.

Tout ce que dit ici Héraclius est plein de force et de raison ; mais la diction dépare trop les pensées. Évitez le *hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre ; un empereur qui se prévaut d'un nom pris* : tout cela est impropre, confus, mal exprimé.

Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire : il excite une grande curiosité ; mais, encore une fois, il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité. (V.)

Que, par un si grand bruit semé confusément¹,
 Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
 Et presse Héraclius de se faire connoître.
 C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend² :
 Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
 Évitions le hasard qu'un imposteur l'abuse,
 Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
 De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
 Il puisse me punir de m'être trop caché.
 Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
 Qu'il me rende mon nom, ma naissance, et l'empire,
 Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
 Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
 Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace :
 Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;
 Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
 Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance,
 Semble digne, seigneur, de cette confiance :
 Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait :
 Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
 Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :
 Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;
 J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.

¹ VAR. Et que, par ce grand bruit semé confusément.

² *Cet en prétend tombe sur Héraclius ; mais ce que Dieu en prétend n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu ; ce n'est pas ainsi que Racine s'exprime dans Athalie. (V.)*

VAR. C'est à nous à répondre à ce qu'il en prétend.

Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs¹,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime² :
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père ;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait ;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends³ ;

¹ On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit. (V.)

² *Dernier des malheurs* est faible. *Trop légitime* ; ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains* ; il faut *dans*. (V.)

³ *Vous en êtes aussi* ; c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas élevée, le fond du discours d'Héraclius ne l'est pas davantage : il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand ; il se borne à ne pas faire éclat d'un secret, sans le congé de sa gouvernante. Son compliment aux yeux tout divins d'Eudoxe, la protestation qu'il n'aspire au trône que par la seule soif d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle que celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est

Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
 De combattre l'amour et la reconnaissance.
 Le secret est à vous, et je serois ingrat
 Si sans votre congé j'osois en faire éclat¹,
 Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
 Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
 Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
 Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi;
 C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire²
 Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
 Non que pour m'acquitter par cette élection³

pas là une passion tragique ; c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ses pièces ; mais on a déjà remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans *le Cid*, et attachant que dans *Polyeucte* : c'est de tous les sentiments le plus froid et le plus petit, quand il n'est pas le plus violent.

Je ne sais si on peut citer l'opinion de Rousseau comme une autorité ; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment, en fait de tragédies, peut n'avoir point de poids ; mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien Riccoboni :

« Que les effets de l'amour soient tragiques comme dans *Hermione* et dans *Phèdre*, qu'on le représente accompagné du trouble, des inquiétudes, et des violentes agitations qui en font le caractère ; »
 « en un mot, que les héros soient amoureux, et non pas des dis-
 « coureurs d'amour, comme dans les pièces du grand Corneille et
 « dans celles de son frère. » (V.)

¹ VAR. Si sans votre congé j'en oisais faire éclat.

² On ne satisfait point au prix d'un sang. (V.)

³ Le mot d'élection n'est nullement le mot propre, et Héraclius

Mon devoir ait forcé mon inclination ;
 Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent ;
 Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent ;
 Et ces yeux tout divins , par un soudain pouvoir,
 Achèvèrent sur moi l'effet de ce devoir ¹.
 Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
 Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
 Je ne me suis voulu jeter dans le hasard ²
 Que par la seule soif de vous en faire part ³ ;
 C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
 Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
 Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû ⁴,
 Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ⁵ ;
 Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
 Disposez des moyens et du temps de le prendre ⁶.

ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puisqu'il l'aime depuis long-temps. (V.)

¹ Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler. (V.)

² On se jette dans le péril, et non dans le hasard. (V.)

³ Tout cela est trop mal écrit. (V.)

⁴ Voltaire, peu soigneux dans le choix des éditions qui ont servi de base à son commentaire, a lu ainsi ce vers :

Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,

et l'a accompagné de cette note injurieuse : « Que veut dire ce vers « obscur ? est-ce son sang ? est-ce celui de Phocas ? comment aura-
 « t-elle perdu ce sang ? Quelles expressions louches, fausses, inin-
 « telligibles ! Il semble que Corneille ait, après ses succès, méprisé
 « assez le public pour ne jamais soigner son style, et pour croire
 « que la postérité lui passerait ses fautes innombrables. »

⁵ VAR. Ce sera pour moi seul que vous l'aurez perdu.

⁶ Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre. (V.)

Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur ¹ :
 Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
 Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
 Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
 Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort ².

SCÈNE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
 A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
 Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait ³,
 Et pourrez me servir à presser leur effet.

Notre vrai Martian adore la princesse :
 Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse;
 Faisons que son amour nous venge de Phocas ⁴,
 Et de son propre fils arme pour nous le bras.

¹ *Faites-moi possesseur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourrez le prendre.* Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande. (V.)

² *N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort* : on ne peut écrire plus barbarement. (V.)

³ *Cela n'est pas français, il faut les raisons, ou apprenez mes desseins et tout ce que j'ai fait.* (V.)

⁴ Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure : elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre père Phocas ; mais elle n'est sûre de rien : elle se

Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, madame!

repait de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très raisonnablement.

D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour son père; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile : à peine est-il question de ce parricide dans la pièce.

La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Atrée; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. Atrée ne médite pas sa vengeance vingt ans; cela serait froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfants qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son père Phocas; cela n'est guère dans l'ordre des possibles.

Remarquons sur-tout que les atrocités font effet au théâtre quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvements. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions; mais, au théâtre, le spectateur, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces défauts qui sont sensibles à la lecture. (V.)

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!

C'est à de telles maux qu'il nous faut recourir;
 C'est par-là qu'un tyran est digne de périr;
 Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
 Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
 C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter:
 Phocas le commettra, s'il le peut éviter;
 Et nous immolerons au sang de votre frère
 Le père par le fils, ou le fils par le père.
 L'ordre est digne de nous; le crime est digne d'eux:
 Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père;
 Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire¹?
 Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
 Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
 Mérite que l'erreur arrache l'innocence²,

¹ Il semble qu'il soit en péril de faire des fils; cela se rapporte à parricide: mais *faire un parricide* ne se dit pas; on dit *commettre un parricide, faire un crime*. (V.)

VAR. Mais je crois qu'un tel fils est indigne d'en faire.
 Et que tant de vertu mérite aucunement
 Qu'on abuse un peu moins de son aveuglement.

² La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite ni ne démerite. Il veut dire, le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté. (V.)

Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu¹.

PAGE.

Exupère, madame, est là qui vous demande².

LÉONTINE.

Exupère ! à ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi³,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connois⁴ !
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son père ;
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd⁵.

¹ La vertu de l'innocence ! Ces derniers vers sont vicieux ; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parceque ce sont des espèces de vertu : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière. (V.)

² On sent assez que *cet est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connoissoit point alors les pages. (V.)

³ *Parler à moi* ne se dit point ; il faut *me parler*. On peut dire en reproche : *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi ?* (V.)

⁴ On prononce *je connois* ; et, du temps même de Corneille, cette diphthongue *oi* était toujours prononcée *ai* dans tous les imparfaits, *j'aurais, je ferais* ; auparavant on la prononçoit comme *toi, soi, loi*. *Connois* pour *connois* est une liberté qu'ont toujours eue les poètes, et qu'ils ont eue servée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la première personne du présent ; ainsi on met, *je dis, pour je dis ; je foi, pour je fois, j'averti, pour j'avertis ; je vai, pour je vais*.

..... Je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

RACINE. (V.)

⁵ Il est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas et si caniques, une indiscretion qu'Endoxe

SCÈNE IV.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, à Eudoxe.

Eh bien !

EUDOXE.

Si....

LÉONTINE.

(à Exupère.)

Taisez-vous. Depuis quand ?

EXUPÈRE.

'Tout-à-l'heure'.

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment ?

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

n'a point commis : ces reproches sont d'autant plus mal placés, que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien. (V.)

* C'est encore un dialogue de comédie ; mais le coup de théâtre est frappant. (V.)

EXUPÈRE.

Ah! quittez l'artifice.

SCÈNE V.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon père :
Vous en devez connoître encor le caractère.

LÉONTINE lit le billet.

BILLET DE MAURICE.

« Léontine a trompé Phocas¹,

¹ C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine? Le spectateur cherche la vérité; il est très occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'ame de la vraie tragédie: mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la première occasion leur caractère de grandeur: ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes; mais un billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent

« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
 « Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
 « O vous qui me restez de fidèles sujets,
 « Honorez son grand zèle, appuyez ses projets!
 « Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

« MAURICE. »

(Elle rend le billet à Eupère, qui le lui a donné, et continue.)

Seigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains
 Quand on ouvrit Bysance au pire des humains ¹.
 Maurice m'honora de cette confiance ;
 Mon zèle y répondit par-delà sa croyance.
 Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
 Je cachai quelques jours ce qu'il n'avoit commis ;
 Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
 Ce zèle sur mon sang détourna votre perte ².
 J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
 Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas ³.
 La généreuse ardeur de sujette fidèle
 Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
 Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
 J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :

dissent le cœur ; aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie. (V.)

¹ On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains*. (V.)

² Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang ? (V.)

³ Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image. (V.)

Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(Elle fait un soupir.)

Ah ! pardonnez, de grace ; il m'échappe sans crime¹.

J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir² ;

Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :

A cet illustre effort par mon devoir réduite,

J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.

Phocas, ravi de joie à cette illusion,

Me combla de faveurs avec profusion,

Et nous fit de sa main cette haute fortune³,

Dont il n'est pas besoin que je vous importune.

Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer ;

Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,

Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance

Pût faire à l'univers croire votre naissance.

Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit

Nous pût de son avenu promettre quelque fruit⁴ :

¹ Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime*. Le mal est que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût. (V.)

² J'ai pris pour vous sa vie, etc.,

n'est pas français ; il faut, *j'ai donné sa vie pour vous*, et non pas, *j'ai pris*. (V.)

³ De sa main est de trop. (V.)

⁴ Rien n'est plus obscur que ces vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un avenu ? l'aven de qui ? l'aven de quoi ? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair. (V.)

Car, comme j'ignorois que votre grand monarque ¹
 En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
 Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
 Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
 Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice ²,

¹ Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose ; à plus forte raison en vers.

. Notre grand monarque
 En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque....

Quel style ! il veut dire, *J'ignorois que Maurice avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.* (V.)

VAR. Car, comme j'ignorois que notre grand monarque.

² Forcer un père à voir égorger ses enfans, est-ce là simplement le gêner ? n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux ? Que le mot propre est rare ! mais qu'il est nécessaire !

Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit eu un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture ; ce qui n'est ni vraisemblable, ni théâtral. Jusqu'ici ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instruments dont on ne sait pas encore comme on se servira. Martian laisse parler Exupère. Mais comment cet Exupère ne lui a-t-il pas parlé plus tôt ? est-il possible qu'ayant eu ce billet *naguère de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur-le-champ à Martian ou à Léonce ! il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire ! il a agi précisément comme Léontine ; il a voulu tout faire par lui-même. Léontine et Exupère, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet Exupère est l'ami de Léonce, c'est-à-dire de Martian, cru Léonce ; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas ? Il y a bien plus ; cet Exupère possède ce billet important par lequel une partie du secret de Léontine est révélée, et il s'est mis à la tête d'une conspiration sans en parler à cette Léontine, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours

Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie ¹.

Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter ²,
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter ³,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage ⁴.
Félix est mort, madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
« Sers ton prince, et venge ton père. »
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir ⁵.

d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment Maurice alloit-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français; il faut un régime à *trancher*; ce n'est pas un verbe neutre. (V.)

¹ Que veut dire *le refus de sa vie*? à quoi se rapporte *sa vie*? qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie*? cela n'est ni élégant, ni français, ni clair. (V.)

² *Se laissant lors flatter à un espoir* n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte. (V.)

³ Quel était ce Félix? comment put-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfants? *Venir visiter*, expression de comédie. (V.)

⁴ VAR. Qui vous en pût un jour rendre un haut témoignage.

⁵ Quoi! cet Exupère a agi de son chef, sans consulter personne? son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius, et de parler à Léontine? Va-t-on ainsi soulever le peuple, sans que

J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître ;
 Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
 J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
 Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
 Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
 Et cette seule joie anime leur courage,
 Sans qu' autres que les deux qui vous parloient là-bas¹
 De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
 Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle ;
 C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
 Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
 Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
 Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
 Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement²,
 Je demeure à vos yeux muet d'étonnement³.

celui en faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance ? y a-t-il un seul exemple, dans l'histoire, d'une conduite pareille ? tout cela n'est-il pas forcé ? On permet un peu d'in vraisemblance, quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques ; mais la conduite d'Exupère ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une pièce soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner. (V.)

¹ On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-bas, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. *Sans qu' autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun. (V.)

² *Des nouveautés* : ce n'est pas le mot propre ; il fallait de la nouveauté ; et cette expression eût encore été trop faible. (V.)

³ Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est

Je sais ce que je dois, madame, au grand service
 Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice¹.
 Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
 Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :
 Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
 Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
 J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
 Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé².
 Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
 Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire,
 Et de mille pensers mon esprit agité
 Paroit enseveli dans la stupidité.
 Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
 Il faut donner un chef à votre illustre bande³ :
 Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins ;
 Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
 Disposez cependant vos amis à bien faire :
 Sur-tout sauvons le fils en immolant le père ;
 Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang⁴,

muet, quand on parle ; il pouvait dire, *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement.* (V.)

¹ Cela n'est pas français, c'est un barbarisme. (V.)

² On a déjà vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul Corneille de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur ; mais malheureusement ce Martien s'explique d'une manière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression. (V.)

³ Une bande ne se dit que des voleurs. (V.)

⁴ L'erreur où l'on a été long-temps qu'on se fait tirer son mauvais

Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPÈRE.

Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité¹,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneraient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,

sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie. Elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic* :

Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.

Et on prétend qu'en effet Philippe II avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de don Carlos. Dans presque toutes les anciennes tragédies il est toujours question de se débarrasser d'un peu de mauvais sang. Mais le grand défaut de cette scène est qu'elle ne produit aucun des mouvements tragiques qu'elle semblait promettre. (V.)

¹ Ce discours de Martian est encore trop obscur par l'expression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années le secret d'un effort, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement, non seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers. (V.)

Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous :
Mais je tiendrois à crime une telle pensée ¹.
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste ?²

LÉONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste ;
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,

¹ *Tenir à crime* n'est pas français. (V.)

² Cela n'est pas français ; il veut dire, *qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste ? quel projet formiez-vous sur cet inceste ?* Mais on ne peut dire *faire un dessein* : on dit bien *concevoir, former un dessein* ; mon dessein est d'aller, j'ai le dessein d'aller, etc., mais non pas, *je fais un dessein sur vous*. Racine a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous,
mais non pas,

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus, on a des desseins sur quelqu'un, mais on n'a point de desseins sur quelque chose ; on ne fait point des desseins, on fait des projets. Ces règles paraissent étranges au premier coup d'œil, et ne le sont point. Il y a de la différence entre *dessein* et *projet* : un projet est médité et arrêté ; ainsi on fait un projet : *dessein* donne une idée plus vague ; voilà pourquoi on dit qu'un général fait un projet de campagne, et non pas un dessein de campagne.

Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martien fait des objections à Léontine ; il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme *quel dessein elle faisait sur cet inceste*. (V.)

Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas ¹.

Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle ²,
Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
J'ai vu dans votre amour une source de haine ;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé ³
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur ; et puisque Pulchérie ⁴

¹ Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet amour ? Elle ne donne ici qu'une défaite ; et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel. (V.)

² La réponse de Léontine ne peut qu'inspirer beaucoup de défiance à Martian, qui se croit Héraclius : *Je voulais vous rendre amoureux de votre sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de venger votre père. Ce discours subtil doit indigner Martian ; il doit répondre : N'aviez-vous pas d'autres moyens ? n'êtes-vous pas une très méchante et très imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'exposer à être incestueux ? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naissance ? Sur quoi pouvez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas suffi ? fallait-il que je fusse amoureux de ma sœur pour faire mon devoir ? Comment voulez-vous que je croie la mauvaise raison que vous m'alléguerez ?* (V.)

³ Un bras renommé ! (V.)

En poésie, tout ce qui se peut dire d'une personne peut se dire également de son bras, qui est pris alors pour la personne même : *bras renommé* n'a donc rien de vicieux ; c'est, au contraire, une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. (P.)

⁴ VAR. Achevez donc, seigneur, d'arracher Pulchérie
Au cruel attentat d'une indigne furie....

Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie ¹....

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter ² :
Son amour, qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux ?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire ? et que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dout je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne :
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état ³
Par l'infame succès d'un lâche assassinat ;
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée ⁴,
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux ⁵.

¹ Elle veut parler du mariage proposé par Phocas ; mais ce n'est pas là une aveugle furie. (V.)

² Cela est trop prosaïque ; ce sont là des discussions, et non pas des mouvements tragiques. (V.)

³ On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état ; et l'issue bonne est trop prosaïque. (V.)

⁴ Voyez comme ce mot toute gâte le vers, parcequ'il est superflu. (V.)

⁵ Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux

C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
 Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse ¹.
 Vous, avec votre Eudoxe....

LÉONTINE.

Ah, seigneur! écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
 Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
 Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
 Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi;
 Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
 Adieu ².

SCÈNE VII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
 Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;
 Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
 Tout mon dessein avorte au milieu du succès:
 Il semble qu'un démon funeste à sa conduite

du bras de Phocas, qu'il vengera ses parents; et l'auteur entend
 que le bras victorieux de Martian, cru Héraclius, les vengera. (V.)

¹ Cela n'est pas français; et d'ailleurs les grands mouvements,
 nécessaires au théâtre, manquent à cette scène. (V.)

² Martian n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant.
 Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime
 point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique; il n'est là
 que pour être trompé. (V.)

Des beaux commencements empoisonne la suite¹.
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé;
Il arme puissamment le fils contre le père :
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère²,
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire³;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire :
Il doute; et, du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence⁴;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.

¹ Léontine n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases que dans ses intrigues; *funeste à sa conduite*, c'est la conduite du dessein, et cela n'est pas français. (V.)

² Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement; tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit. (V.)

³ Van. La vérité le trompe, et ne le peut séduire.

⁴ Eudoxe ne songe qu'à faire voir à sa mère qu'elle n'a point parlé; elle a été inutile dans toutes ces scènes.

Elle fait aussi des raisonnements, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du sort qui menace le véritable Héraclius qu'elle aime. (V.)

Si Martien le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir¹.
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir²?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

¹ Ce vers est intolérable. Léontine parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie : tout cela fait que, dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur. (V.)

² Le malheur est qu'en effet elle ne pourroit à rien : on s'attend qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et sur-tout les étrangers, demandent comment la pièce a pu réussir avec des défauts si visibles et si révoltants. Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès ; car, malgré son nom, plusieurs de ses pièces sont tombées : c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts soient remarqués. (V.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I^{re}.

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.

* La première scène de ce troisième acte a la même obscurité que tout ce qui précède; et, par conséquent, le jeu des passions, les mouvements du cœur ne peuvent encore se déployer : rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout se passe en éclaircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes; mais l'intérêt de curiosité soutient la pièce. (V.)

Mais quoi ! l'impératrice à qui je dois le jour,
 Avait innocemment fait naître cet amour :
 J'approchois de quinze ans , alors qu'empoisonnée¹
 Pour avoir contredit mon indigne hyménée
 Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs² :
 « Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs ,
 « Ma fille , et sa fureur à son fils vous destine :
 « Mais prenez un époux des mains de Léontine ;
 « Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
 Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher ,
 Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère
 J'en tins le bruit pour faux , elle me devint chère ;
 Et confondant ces mots de trésor et d'époux ,
 Je crus les bien entendre , expliquant tout de vous.
 J'opposois de la sorte à ma fière naissance
 Les favorables lois de mon obéissance³ ;

¹ Voilà encore une nouvelle préparation , une nouvelle avant-scène. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de Pulchérie a été empoisonnée ; on apprend encore qu'elle a dit que Léontine gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte , autant qu'on le peut , afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action. (V.)

² VAN. Cette pauvre princesse , en rendant les alois :

« Ma fille (un grand soupir arrête là sa voix) ,

« Le tyran , me dit-elle , à son fils vous destine

³ Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du sang , auxquels Martien répond aussi par des réflexions , sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre , et encore très rarement ; mais tout ce qui n'est point sentiment , passion , pitié , terreur , est froideur au théâtre. Qu'est-ce que c'est qu'une *fière naissance* et les *lois d'une obéissance* ? (V.)

Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs ;
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma sœur ! puisque enfin mon destin éclairci
Veut que je m'acoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ;
Mais quand il faut échanger l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié !
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
Ah ! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

* On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres. (V.)

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
 Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces ¹;
 Et la haine à mou gré les fait plus doucement
 Que quand il faut aimer, mais aimer autrement ².
 J'ai senti comme votis une douleur bien vive

•

¹ On aigrit des douleurs, des ressentiments, des soupçons même.
 Racine a dit avec son élégance ordinaire :

La douleur est injuste, et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation; et une sœur qui ne peut épouser son frère ne fait point un divorce. (V.)

² Les maximes, les sentences, au moins doivent être claires; elle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. Corneille est tombé si souvent dans ce défaut, qu'il est utile d'en examiner la source.

Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours les situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens; tel est Corneille dans le cinquième acte de *Rodogune*, dans des scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*. Le génie n'est point subtil et raisonneur: c'est ce qu'on appelle *esprit*, qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pièces de Corneille, et sur-tout les dernières, sont infectées de ce grand défaut, qui refroidit tout. L'*esprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature: ce sont les traits du génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie, et Racine plus d'esprit; il falloit dire que Racine avait beaucoup plus de goût, et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre. (V.)

En brisant les beaux fers qui me tenoient captive ¹ ;
 Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
 S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
 Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée,
 Mon ame l'a reçu sans en être accablée ;
 Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
 L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
 Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère :
 L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire ² ;
 Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
 Si les miens sont vengés, et le tyran puni.

Vous, que va sur le trône élever la naissance,
 Réglez sur votre cœur avant que sur Byzance ;
 Et, domptant comme moi ce dangereux mutin ³,
 Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fîtes toujours l'illustre Pulchérie ⁴,
 En fille d'empereur dès le berceau nourrie ;
 Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner

¹ *De beaux fers !* et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour !
 Mais on ne trouve chez lui ni beaux fers ni beaux feux : ce n'est
 que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*, où il voulait imiter Cor-
 neille, où il fait dire à Éphestion :

Fidèle confident du beau feu de mon maître. (V.)

² V. 22. L'un ne me peut toucher, ni l'autre me déplaire.

³ Ce *dangereux mutin* est une expression qui ne convient que
 dans une épigramme. (V.)

⁴ V. 28. Vous, qui fîtes toujours l'illustre Pulchérie,

.....
 Ce grand nom sans merveille a pu vous enseigner
 Comme dessus vous-même il vous falloit régner.

Comment dessus vous-même il vous falloit régner¹ :
 Mais pour moi , qui , caché sous une autre aventure ,
 D'une ame plus commune ai pris quelque teinture ,
 Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
 Méle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
 A mes confus regrets soyez donc moins sévère² ;
 C'est Léonce qui parle , et non pas votre frère³ :
 Mais si l'un parle mal , l'autre va bien agir⁴ ,
 Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
 Je vais des conjurés embrasser l'entreprise ,
 Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise ,
 Et tient que , pour répandre un si coupable sang ,
 L'assassinat est noble et digne de mon rang⁵ .

¹ Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même ! Martian caché sous une aventure , et qui a pris la teinture d'une ame commune ! que d'incorrection ! que de négligence ! quel mauvais style ! (V.)

² Van. A cette indignité soyez donc moins sévère.

³ Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit , qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés. (V.)

⁴ Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant , et que Corneille , malgré la solidité de son esprit , était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dans ces oppositions de Léonce avec Martian ; et ce jeu de Léonce qui parle , avec Martian qui agit , ressemble à l'Amphitryon qui rejette sur l'époux d'Alcmène les torts reprochés à l'amant d'Alcmène. Ces artifices réussissent beaucoup plus dans le comique , et sont puérils dans la tragédie. (V.)

⁵ Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin ; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême , c'est une de ces idées monstrueuses qui révoltent , si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence. (V.)

Pourrai-je cependant vous faire une prière ?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux¹,
Épousez Martian comme un autre moi-même²;
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'ai eue.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme³.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive

¹ Ce vous se rapporte à *peut*, et est un solécisme; mais, encore une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes. (V.)

² Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignomnie où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur. (V.)

³ Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme sa *fermeté d'ame* reste d'inceste. (V.)

Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive ¹,
 Votre perte est jurée ; et d'ailleurs nos amis
 Au tyran inuolé voudront joindre ce fils.
 Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre ;
 Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre ;
 Garantisiez ma sœur des fureurs de Phocas,
 Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
 Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère ²
 Dans un sang odieux respecte mon beau-frère ;
 Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
 Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
 Il deviendra mon père, et je serai sa fille ;
 Je lui devrai respect, amour, fidélité ;
 Ma haine n'aura plus d'impétuosité ;
 Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides
 Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
 Outre que le succès est encore à douter ³,
 Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister ;

¹ VAB. Que pour mieux l'assurer l'issue en soit tardive,
 Votre perte est jurée ; et même nos amis.

² VAB. Faites qu'en l'immolant la troupe d'Exupère
 Dans le fils d'un tyran respecte mon beau-frère ;
 Donnez-lui cette joie, afin de l'éblouir,
 Sûre qu'il n'en aura qu'un moment à jouir.

PULCHÉRIE.

Mais, durant ce moment, unie à sa famille.

³ Outre que ne doit jamais entrer dans un vers héroïque ; et le succès est à douter est un solécisme : on ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée ; le verbe douter exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition de. (V.)

Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
 D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
 Ah ! combien ces moments de quoi vous me flattez¹
 Alors pour mon supplice auroient d'éternités² !
 Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse ;
 Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse :
 La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts ;
 Et, se dût avec moi perdre tout l'univers³,
 Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse fuir,
 Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
 Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
 Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi :
 Tout son crime est un père à qui le sang l'attache ;
 Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache ;
 Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,

¹ VAR. Ah ! combien ce moment de quoi vous me flattez
 Alors pour mon supplice auroit d'éternités !

² On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot d'éternité au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal-à-propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux éternités ; pensée que Pascal a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fautive.

Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces moments de quoi vous me flattez* ; cela n'est pas français : il faut, *ces moments dont vous me flattez*. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse ; car comment une haine aurait-elle une tendresse ? Pulchérie dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle de Martian. Quel langage ! et qu'est-ce encore qu'une mort propice à former de beaux nœuds, et qui purifie un objet ! Il n'est pas permis d'écrire ainsi. (V.)

³ VAR. Et, dût avecque moi périr tout l'univers.

Purifiant l'objet, justifiera mes feux.

Allez donc préparer cette heureuse journée;

Et du sang du tyran signez cet hyménée.

Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN

Je suis trahi, madame, Exupère le suit.

SCÈNE II.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN,
PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel est votre entretien avec cette princesse?

Des noces que je veux¹?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.

Mais quand?

¹ Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithète terrible; le reste est très tragique, et c'est ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que Martian son fils est Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, et l'erreur du père est théâtrale. (V.)

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux¹.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils , faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoissez trop , puisque je vois ce traître².

EXUPÈRE.

Je sers mon empereur , et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera ; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grace , éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose ;
Mais , Léonce , c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom , puisque vous le savez ;
Dites Héraclius ; il n'est plus de Léonce ;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

¹ VAN. Dites-m'en donc un autre. On ne vient d'assurer
Qu'Héraclius à vous vient de se déclarer.

² On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupère.
Il peut, ce semble, penser qu'Exupère, qui est de son côté à la
tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant qu'il soup-
çonner qu'Exupère trahit son propre parti : dans ce doute, pour-
quoi accuse-t-il Exupère ? (V.)

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
 C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
 Et ne point écouter le sang de mes parents,
 Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
 Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
 Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
 Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
 C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.

J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le pronouce.

Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
 Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
 Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
 La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
 A mes côtés pour toi je l'ai cent fois trainée¹ ;
 Et mon dernier exploit contre tes ennemis
 Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice² :
 Héraclius n'eut point de part à ce service ;
 J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
 L'inestimable honneur de me l'avoir rendu :
 Mais, sous des noms divers à soi-même contraire³,
 Qui conserva le fils attente sur le père ;

¹ On voit la mort, on l'affronte, on la brave ; on ne la traîne pas. (V.)

² On ne prend point un artifice ; c'est un barbarisme. (V.)

³ VAR. Mais, s'il sauve le fils, par un effet contraire,
 Le traître Héraclius attente sur le père ;
 Et le désavouant d'un aveugle secours.

Et se désavouant d'un aveugle secours ¹,
 Sitôt qu'il se connoit il en veut à mes jours.
 Je te devois sa vie , et je me dois justice.
 Léonce est effacé par le fils de Maurice.
 Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
 Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
 Pour en avoir conçu la hontense espérance;
 Et suis trop au-dessus de cette indignité
 Pour te vouloir piquer de générosité.
 Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie ²,
 Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
 Héraclius vivroit pour te faire la cour!
 Rends-lui, rends-lui son sceptre , ou prive-le du jour.
 Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible ³:
 Ta vie avec la sienne est trop incompatible;
 Un si grand ennemi ne peut être gagné,
 Et je te punirois de m'avoir épargné.
 Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
 J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
 Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
 Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
 Je me tiens plus heureux de périr en monarque,

¹ Cela n'est pas français: on désavoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc.; mais on ne se désavoue pas: *désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*. (V.)

² C'est un solécisme; il faut, *en me laissant la vie*. (V.)

³ *Incorruptible* n'est pas le mot propre; c'est *inexorable*. (V.)

Que de vivre en éclat sans en porter la marque¹ ;
 Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
 Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
 Je la rendrai si belle et si digne d'envie ,
 Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
 M'y faisant donc conduire , assure ton pouvoir,
 Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine².
 Faites-le retirer en la chambre prochaine ,
 Crispe ; et qu'on me l'y garde , attendant que mon choix³
 Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN , à Pulchérie.

Adieu , madame , adieu ; je n'ai pu davantage.
 Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
 Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

¹ Toujours *monarque* et *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*,
 encore moins *porter la marque*. (V.)

² VAR. Nous verrons ta vertu. Crispe , qu'on me l'emmené ;
 Tenez-le prisonnier dans la chambre prochaine ,
 Qu'on l'y garde avec soin , jusqu'à ce que mon choix.

³ *Attendant que mon choix*, ce n'est pas là le mot propre ; il
 veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit
 éclairci : du reste on sent assez que cette scène est grande et pathé-
 tique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable ; elle
 n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un per-
 sonnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus
 intéressante pour lui. (V.)

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE,
AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattraï d'un coup sa tête et ton orgueil,
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes¹.

PULCHÉRIE.

Moi pleurer ! moi gémir, tyran ! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
S'il quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups².

¹ Expression qui n'est ni noble ni juste. Des soupirs ne vont point. Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais bas ; il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, sur-tout quand on est son maître absolu. (V.)

² On ne fait point des coups ; on dit, dans le style familier, faire

Point daigné contre lui perdre un juste courroux ¹.
 Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
 De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
 Et dans cette surprise il a bien su courir
 A la nécessité qu'il voyoit de mourir.

Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
 Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;
 Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
 Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
 Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
 Pour apaiser le père, offre le cœur au fils ²,
 Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
 Mon ame ose descendre à de telles bassesses ³?
 Prends mon sang pour le sien; mais, s'il y faut mon cœur,
 Périssent Héraclius avec sa triste sœur!

un mauvais coup, mais jamais faire des coups: on ne querelle point un bras; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit. (V.)

¹ Point daigné perdre un juste courroux contre un bras! (V.)

² Quelle raison peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir Héraclius en sa puissance? Il sait que Pulchérie et Héraclius, cru Martien, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi le cœur, quand on est menacé de mort? (V.)

³ Ose est ici contradictoire; on n'ose pas être bas. (V.)

PHOCAS.

Eh bien ! il va périr ; ta haine en est complice ¹.

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice ².
 Dieu , pour le réserver à ses puissantes mains ,
 Fait avorter exprès tous les moyens humains ;
 Il vent frapper le coup sans notre ministère.
 Si l'on t'a bien donné Léouce pour mon frère ,
 Les quatre autres peut-être , à tes yeux abusés ,
 Ont été comme lui des Césars supposés.
 L'état , qui , dans leur mort , voyoit trop sa ruine ,
 Avoit des généreux autres que Léontine ;
 Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur ,
 Qui n'avoit jamais vu la cour ni l'empereur ³.
 Crains , tyran , crains encor tous les quatre peut-être :
 L'un après l'autre enfin se vont faire paroître ⁴ ;
 Et , malgré tous tes soins , malgré tout ton effort ,
 Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
 Moi-même à leur défaut je serai la conquête
 De quiconque à mes pieds apportera ta tête ;

¹ Autre impropriété ; on est complice d'un criminel , complice d'un crime , mais non pas de ce que quelqu'un va périr. (V.)

² Choir n'est plus d'usage. Cette idée est grande , mais n'est pas exprimée. (V.)

³ Par la phrase , c'est la fureur de Phocas qui n'avait point vu Maurice ; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées , qu'il n'avait jamais seulement vu l'empereur ? (V.)

⁴ C'est un barbarisme ; on se fait voir , on ne se fait point paroître : la raison en est évidente : c'est qu'on paraît soi-même , et que ce sont les autres qui vous voient. (V.)

L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer¹
 Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
 Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
 Que je me pare ici d'une vertu forcée;
 Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux²,
 Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux³.

SCÈNE IV.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles⁴;
 Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;

¹ Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer*, est superflu, et sert uniquement à la rime. Quelle idée a Pylhérie d'épouser le dernier homme de la lie du peuple? la noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à cette bassesse? (V.)

² Ce vers n'est pas français; il fallait, *et, sans plus me presser de répondre à tes vœux*. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran. (V.)

³ Van. *Si tu penses régner, défais-toi de tous deux*.

⁴ Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non; cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier.

Les trois principaux personnages de cette pièce, Phocas, Héraclius, et Martien, sont trompés jusqu'au bout: ce serait un exemple très dangereux à imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grands passions, une élégance continue. (V.)

Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.

Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine¹,
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi;
Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte ?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux ?

EXUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux ;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais ;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,

¹ Pourquoi craignait-il la haine d'Aminas ? et s'il a craint la haine d'Exupère, dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t-il à cet Exupère ? *J'en craignais* n'est pas bien ; il fallait, *quand j'ai craint votre haine*. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire : il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie et le prétendu Héraclius en prison ; il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupère lui donne des conseils, il se rend à tout ce qu'on lui dit. (V.)

Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE.

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus,
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue; et déjà je destine¹
A ce même échafaud l'infame Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains?

EXUPÈRE.

Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE.

Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté²;

¹ VAR. Je vois bien qu'il le faut, et déjà je destine,
L'immolant en public, d'y joindre Léontine.

² Le bruit d'un prince arrêté qui disperse chacun de son côté; qui ne voit que ces expressions sont à-la-fois familières, prosaïques,

Les plus audacieux craindront votre justice,
 Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
 Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
 Le temps de se remettre et de se réunir :
 Envoyez des soldats à chaque coin des rues ¹ ;
 Saisissez l'hippodrome avec ses avenues ;
 Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
 Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
 De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
 Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
 Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout ² ;
 J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout ³.

PHOCAS.

C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
 Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne ⁴.
 C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
 Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
 Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
 Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire ⁵.

et inexactes ? *Le bruit d'un prince arrêté !* quelle expression ! *Chacun de son côté* est oïseux et prosaïque. (V.)

¹ Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poète, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardons des lauriers et des roses. (V.)

² Il doit dire précisément le contraire : nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout. (V.)

³ *J'aurai l'œil à tout*, expression de comédie. (V.)

⁴ L'ardeur d'Exupère qui donne des conseils ! (V.)

⁵ Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases, qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette noble simplicité tant recommandée. (V.)

Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis¹,
 Allez de votre part assembler vos amis²,
 Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire³,
 Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE V⁴.

EXUPÈRE, AMINTAS.

EXUPÈRE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :

¹ Cela n'est pas français; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis. (V.)

² Il semble par ce mot qu'Exupère soit un homme aussi important que l'empereur, et que Phocas ait besoin de ces amis pour l'aider. Les choses ne se passent ainsi dans aucun cour. Justoien n'aurait pas dit, même à un Bélisaire, assemblez vos amis; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* est encore une faute; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part: il fallait, vous, de votre côté, rassemblez vos amis. (V.)

³ Ces mots *après moi*, et *jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire *jusqu'à ce que je sois mort, après ma mort. Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir.

Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécile, à qui cet Exupère fait accroire tout ce qu'il veut. (V.)

⁴ Cette scène entre Exupère et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie, et de Martian. La situation est violente; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas; ils disent *qu'ils sont en faveur*, et *qu'ils feront des jaloux*; ils parlent d'une manière équivoque, et unique-

L'heur de notre destin va faire des jaloux ¹.

AMINTAS.

Quelque a légresse ici que vous fassiez paroître,
 Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?

EXUPÈRE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
 Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur :
 Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
 Nous serons en état de ne les plus entendre.
 Allons ; pour un moment qu'il faut les endurer,
 Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

ment de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans *Britannicus* quand il dit :

La fortune l'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse ; son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait. Cependant combien est-il au-dessus de cet Exupère ! que la scène où il détermine Néron est adroite, et sur-tout qu'elle est supérieurement écrite ! comme il échauffe Néron par degrés ! quel art et quel style ! (V.)

¹ Ces deux vers d'Exupère sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet. (V.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal , ou , s'il la peut trouver ,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains , chère Eudoxe , et non pas votre mère ;
Elle a bieu mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir¹.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,

¹ L'embarras croit, le noué se redouble. Héraclius se croit trahi par Léontine et par Exupère : mais il n'est point encore en péril ; il est avec sa maîtresse ; il raisonne avec elle sur l'aventure du billet. Les passions de l'ame n'ont encore aucune influence sur la pièce ; aussi les vers de cette scène sont tons de raisonnement. C'est , à mon avis , l'opposé de la véritable tragédie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme ; mais ils ne peuvent aller au cœur , ils ne peuvent exciter ni crainte , ni pitié , ni admiration. (V.)

¹ VAR. Il trahit justement qui me vouloit trahir.

Vous pour qui son amour a forcé la nature ¹?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort ²;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi ³,
De régner en ma place, ou de périr pour moi:
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que sur-tout alors il lui falloit celer?
Quand Martian par-là n'eût pas connu son père,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupère:
Elle en doutoit, seigneur; et, par l'événement,
Vous voyez que son zèle en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire ⁴,

¹ Il eût été mieux, je crois, de dire, *a dompté la nature*; car *forcer la nature* signifie pousser la nature trop loin. (V.)

² L'expression n'est ni juste ni claire; il veut dire, *donner à Martian mon nom et mes droits*. (V.)

³ On ne dit ni *sous*, ni *dessous la bonne foi*; cela n'est pas français. (V.)

⁴ On n'est point sûr en soi. Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire et qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère; il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupère la mît au fait. Il semble qu'Exupère et Léontine

Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire ¹,
 Elle a sur Martian tourné le coup fatal
 De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal ².
 Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
 Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
 Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi?
 Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
 Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose ³,
 Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
 Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux ⁴.

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
 Rompre votre destin, et donner votre vie ⁵!

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.

aient songé à rendre l'éuigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement. (V.)

¹ Par la construction, elle n'a pas voulu dire l'empire; elle veut parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases louches, ces amphibologies de construction. (V.)

² *Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur* n'est pas intelligible; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur. (V.)

³ Var. Et l'un et l'autre enfin n'est que la même chose.

⁴ Ici tous les sentimens sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose, sinon*, n'est pas français. (V.)

⁵ *Rompre un destin, désabuser une furie aveugle!* on ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin; ce ne sont pas les mots propres. (V.)

Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour ?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur¹,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur :
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, et régner par sa mort !

EUDOXE.

Ah ! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande,
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Balliguez cette ardeur où s'opposoit ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant³,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend⁴.

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, madame ; un autre a pris ma place⁵.

¹ VAR. Encore si c'étoit pour le faire empereur.

² Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible ; il veut dire qu'il subisse la mort qui n'étoit destinée ; mais le fond de ces sentiments est héroïque ; c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés. (V.)

³ Prendre un chemin éclatant à l'empire ! (V.)

⁴ Ce vers est souvent répété, et forme une espèce de refrain, c'est le sujet de la pièce : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scène d'ailleurs est intéressante par le fond, et il y a de très beaux vers qui élèvent l'âme quand les raisonnements l'occupent. (V.)

⁵ Vers de comédie. (V.)

Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
 Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
 Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
 Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
 Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
 Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
 Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
 S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
 Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
 Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
 Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever¹.
 N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
 Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
 Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
 Au tombeau comme au trône on me verra courir².
 Mais voici le tyran, et son traltre Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPÈRE, EUDOXE,

TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, montrant Eudoxe à ses gardes.

Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère³.

¹ Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse : veut-il dire l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran ? (V.)

² Ce vers est fort beau. (V.)

³ VAR. Qu'on la tienne en prison en attendant sa mère.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part?...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir.

Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, s'en allant.

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire¹.

PHOCAS, à Eudoxe.

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.

(à Héraclius.)

Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié;

Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.

(aux gardes.)

Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu²

¹ Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie; c'est la situation qui en fait le mérite: il échappe à la passion, il part du cœur; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet. (V.)

² *Pour en tirer l'aveu* est une fante; et en ne peut se rapporter qu'à Martian dont on parle; mais *en tirer l'aveu* signifie *tirer l'aveu de quelque chose*: il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer. (V.)

Phocas vient de parler du crime dont il suppose Martian coupable: c'est l'aveu de ce crime qu'il espère tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit, ni du fer ni du feu. Le sens nous paroît très clair, et le mot crime n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce que Corneille a voulu dire. (P.)

Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.

Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour lui sera le dernier ¹.
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais sur-tout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE III².

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE,
TROUPE DE GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,

¹ Cela n'est pas français : ce jour est mon dernier jour, et non pas m'est le dernier jour. (V.)

² Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet; à présent il est ému par l'attente d'un grand événement. (V.)

Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis¹.
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils:
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous??

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière:
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince! j'y courois sans me plaindre du sort;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis:
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton père;

¹ Cela est dit ironiquement et à double entente, car ni Héraclius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien solennement dans le tragique. (V.)

² Cet en était alors en usage dans les discours familiers; témoin ce vers du *Cid*, *Le roi, quand il en fait, le mesure au courage*. (V.)

Et, semant de nos noms un insensible abus ¹,
Fît un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche! tu n'as qu'à lire :
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus ².

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus ³.
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoltre.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine, étant dans le château

¹ *Semer un abus des noms* ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héraclius? Qui des deux va périr? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible. (V.)

² Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit; c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble. (V.)

³ C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte essayer encore une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé antrefois; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de Phocas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs. (V.)

Reine de nos destins et de notre berceau ¹,
 Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race ²,
 Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
 Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
 Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien;
 Et ces informes traits qu'à six mois à l'enfance,
 Ayant mis entre nous fort peu de différence,
 Le foible souvenir en trois ans s'en perdit:
 Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
 Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre:
 Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre;
 Et je ne jugeois pas ce chemin criminel ³
 Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
 Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
 Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
 Je me croirois, seigneur, coupable infiniment
 Si je souffrois encore un tel aveuglement.
 Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
 Conservez votre haine, et changez de victime.

¹ On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un berceau. (V.)

Par la contexture de la pièce, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort; et c'est ce que le mot *reine* nous paroît exprimer très poétiquement. (P.)

² On ne peut se servir de *race* pour signifier *fils*. On désireroit dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble. (V.)

VAN. (Car, s'il vous en souvient, votre femme étoit morte),
 À l'empire perdu me sut rouvrir la porte,
 Prit Martian pour elle, et nous changea si bien,
 Que vous-même au retour vous n'y connûtes rien.

³ VAN. Et je n'ai pas jugé ce chemin criminel

Je ne demande rien que ce qui m'est prouais :
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils ¹.

MARTIAN.

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(à Héraclius.)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnaissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Empereur, et lequel démentir?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir ²?

¹ C'est encore un refrain : on y voit peut-être encore trop d'appât. L'auteur se complait à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que celle-ci, montrez Héraclius au peuple, laquelle revient trop souvent. La situation est très intéressante. (V.)

² Il faut, ou bien vais-je en sortir? Ce si s'employait autrefois par abus en sous-entendant, je demande, ou dis-moi, si j'en vais sortir; mais c'est une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce si est admis, c'est en interrogation ; si je parle ? si j'obéis ? si je commets ce crime ? on sous-entend, qu'arrivera-t-il ? qu'en pen-

Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable

EXUPÈRE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable¹

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas² :

Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude,

Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :

Vous voyez quels effets en ont été produits³.

Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse

serez-vous, etc. ? Mais alors il ne faut pas faire précéder ce si par une autre figure ; il ne faut pas dire, parlée-je à un sage, ou si je parle à un courtisan ? (V.)

Les comédiens doivent adopter toutes ces corrections de Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en eût fait davantage, et qu'il eût supprimé beaucoup de ses remarques. N'avoit-il pas dit lui-même, avec autant de goût que de raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire ? (P.)

¹ Elle a pu les changer, et ne les changer pas ;

Et plus bas

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas,

sont des vers de comédie ; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant dès qu'il parle. (V.)

² Ce vers est mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans* ; mais Exupère dit ce qu'il doit dire. (V.)

³ Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible. (V.)

J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti¹,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah, ciel! quelle est sa ruse²!

Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS, à Empère.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas³.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème⁴.

¹ Van. Où peut-être aisément mon cœur eût consenti.

² Ce mot ruse ne doit pas entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithète noble. (V.)

³ Cette ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pu les changer, et ne les changer pas*, est un peu trop du style de la comédie. (V.)

⁴ Vers de comédie : ôtez les noms d'empereur et de prince, l'in-

EXUPÈRE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS.

Que de pensers divers ! que de soucis flottants !

EXUPÈRE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice ?

EXUPÈRE.

Oui, si nous connoissons le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HÉRACLIUS, à Martian.

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;

Ce n'est que pour mourir que je te le demande.

Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,

Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,

Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?

trigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici ; mais elles sont ennoblies par l'iotérêt d'un trône, et par le danger des personnages. (V.)

VAR. Vois-tu pas que la fille a part au stratagème ?

EXUPÈRE.

Je vois trop qu'elle a pu l'abuser elle-même.

¹ VAR. Donnez-vous au mensonge encor quelque crédit ?

² Ici le dialogue se relève et s'échauffe ; voilà du tragique. (V.)

³ VAR. Vous faire malheureux pour me noircir d'un crime ?

Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
 Et nos noms au dessein donnent un divers sort.
 Dedans Héraclius il a gloire solide²,
 Et dedans Martiau il devient parricide.
 Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel,
 Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel³,
 Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
 Du vengeur de l'empire ou assassin d'un père.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable⁴, et, sans plus disputer,
 Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
 Il conspira lui seul, tu n'en es point complice⁵.
 Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice:

¹ Ce vers est obscur, parceque *sort* n'est pas le mot propre; il veut dire, nos noms mettent une grande différence dans notre action; mais cette différence n'est pas le *sort*. (V.)

² Il a gloire n'est pas permis dans le style noble; il devait dire, c'est dans Héraclius une gloire solide. (V.)

³ Illustre n'est pas opposé à criminel, parcequ'on peut être un criminel illustre. (V.)

⁴ Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel, n'est pas français; il faut, d'un opprobre éternel. D'opprobre est ici absolu, et ne souffre point d'épithète; et on ne peut dire couvert de louange, comme on dit couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte. Pourquoi? c'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers, semblent environner un homme, le couvrir: la gloire couvre de ses rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur, couvrent le visage; mais la louange ne couvre pas. (V.)

⁵ C'est là, ce me semble, une très noble hardiesse d'expression. (V.)

⁶ On ne peut pas dire qu'un homme a conspiré. Tu n'en es point complice est une petite faute. (V.)

Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre¹,
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide....

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux².

¹ Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre pour conspirer*.

N. B. C'est parler très bien que de dire : *je sais méditer, entreprendre, et agir*, parceque alors *entreprendre, méditer*, ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs, qu'on laisse alors sans régime : il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter; mais, *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j' imagine contre vous*, n'est pas français. Pourquoi? parceque ce défini *contre vous* fait attendre la chose qu'on imagine, qu'on exécute, et qu'on *entreprend*; vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est règle est fondé sur la nature. (V.)

VAR. Et, lorsque contre un père il m'a fait entreprendre.

² Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux, n'est pas français; il faut un *de*. *Juger*, avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès; ou juge une action

Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
 Martian parricide, Héraclius inceste,
 Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait¹,
 Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
 Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête²,
 Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
 Ce favorable aveu dont elle t'a séduit³
 T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit;
 Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
 Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils⁴;

bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur : *juge ton dessein et tes feux sous les deux noms.* (V.)

¹ Pour moi c'est pas français, ainsi placé; il veut dire : *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.* (V.)

² VAR. Mais pourquoi hasarder? pourquoi rien entreprendre,
 Quand d'une heureuse erreur je devois tout attendre?
 C'étoit là sa raison; tout ce qui t'a séduit.

³ On ne peut pas dire, *elle t'a séduit d'un aveu*; il faut par un *aveu*; et *aveu* n'est pas ici le mot propre, puisque Héraclius regarde cette confidence comme une feinte.

Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille.

Boileau a dit, et répétons encore après lui :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non seulement à cause du temps où il est venu, mais à cause de son génie. (V.)

⁴ Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Cal-déron; et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante, parcequ'ils

Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
 En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
 J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
 Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,
 Je sais que je le vois, et ne puis le trouver¹.
 La nature tremblante, incertaine, étonnée,

sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes,
Es-tu mon fils? tous deux répondent à-la-fois, non; et c'est à ce
 moi que Phocas s'écrie, *O malheureux Phocas! ô trop heureux*
Maurice! etc.

Cette manière est fort belle, j'en conviens; mais n'y a-t-il rien
 de trop brusque? Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils
 pas un jeu d'esprit? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et
 que lui n'en a plus : cette idée ne demande-t-elle pas un peu de
 préparation? Quand les deux enfans ont répondu non, la pre-
 mière chose qui doit échapper à Phocas n'est-ce pas une expres-
 sion de douleur, de colère, de reproche? J'avoue que le non des
 deux princes est fort beau, et qu'il convient très bien à deux
 sauvages comme eux.

On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour régner après*
moi, n'a pas l'énergie de l'espagnol; ces deux fins de vers, *après*
toi, après moi, font languir le discours. Caldéron est bien plus
 précis :

Ah, venturoso Mauricio!
Ah, infeliz Phocas quien vio
Que para reynar no quieran
Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Serlo para morir dos! (V.)

Nous ne pensons point du tout comme Voltaire : non seule-
 ment, comme il l'observe lui-même, les quatre vers de Corneille
 sont beaucoup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont
 aussi beaux qu'ils puissent l'être, parfaitement beaux, sans aucune
 restriction. (P.)

¹ Vaz. Je sais que je le vois, et ne le puis trouver.

D'un nuage confus couvre sa destinée :
 L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
 Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
 Martian ! A ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
 Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
 Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
 Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
 Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père ?
 De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
 Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait ¹.
 Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
 Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.
 O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
 Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
 Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
 O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi !
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie ² !

¹ Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse. (V.)

² Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent la tirade ; il fallait, comme Caldéron, finir à *para morir dos*. D'ailleurs les honneurs de la mort n'est pas juste ; mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie. Y a-t-il eu dans Mauricie de l'honneur à mourir ?

SCÈNE IV¹.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE,
EXUPÈRE, LÉONTINE.

CRISPE, à Phocas.

Seigneur, ma diligence enfin a réussi;
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, à Léontine.

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, à Léontine.

Avouez tout, madame.

J'ai tout dit.

LÉONTINE, à Héraclius.

Quoi, seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame!

Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

quels honneurs a-t-il eus? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement. (V.)

¹ Toute cette scène de Léontine est très belle en son genre; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce; et c'est ce que nous examinerons, sur-tout au cinquième acte. (V.)

HÉRACLIUS, à Léontine.

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage ;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils ? as-tu changé le mien ?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils ; et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire ?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus ?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confiance,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE.

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude ;

* VAR. Si je t'ai tant trompé, je ne te trompe plus.

Je rirai de ta peine; ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tons deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerais quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique¹
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoueroit,
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture²

¹ Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte :
*je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de
la même main!* (V.)

² Ce terme, *nourriture*, mérite d'être en usage; il est très supé-
rieur à *éducation*, qui, étant trop long et composé de syllabes
sourdes, ne doit pas entrer dans un vers. (V.)

VAR. Tant ce qu'il a reçu de bonne nourriture.

Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
 C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
 Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
 Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
 Il t'auroit ressemblé, s'il eût su sa naissance;
 Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi!¹
 Et tu me dois ainsi plus que je ne te dois².

EXUPÈRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
 Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
 Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
 Vous donne peu de jour pour ce discernement.
 Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en garde³;

¹ Remarquez que, dans le cours de la pièce, Phocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain : ces injures vagues sentent trop la déclamation; et, encore une fois, un domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-entendre toutes les injures que disent Léontine et Pulchérie, au lieu de les dire! que ce méoagement serait touchant et plein de force! Mais que ce vers est beau; *c'est du fils d'un tyran que j'ai fait un héros!* Il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent. (V.)

² On dit indifféremment *dois et doi, vois et voi, crois et croi, fais et fai, prends et pren, rends et ren, dis et di, avertis et averti*; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre, *je suis, je puis, ou je peux*; on ne peut dire, *je pui, je peu, je nui*: et toutes les fois que la terminaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une; il n'est pas permis de dire, *je donne, je soupire, je tremble*. (V.)

³ *Peu de jour pour un discernement, quelques moments en garde*; sont de petits défauts; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupère traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait douter dans tous les paumeaux. (V.)

Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse¹.

PHOCAS.

Achève, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupère; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre².
Agis de ton côté; je la laisse avec toi :
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi³.

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE.

EXUPÈRE.

On ne peut nous entendre⁴. Il est juste, madame,

¹ Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement? quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas, que l'intérêt d'obéir à son maître? mais il répond à sa pensée; il entend qu'il y va de sa vie, s'il ne vient à bout de trahir Phocas. (V.)

² *Le nôtre* est incorrect et comique; il est incorrect, parceque ce *nôtre* ne se rapporte à rien; il est comique, parceque *le nôtre* est familier, et qu'un prince, qui veut dire *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point, en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre*. (V.)

³ *Vous autres* ne se dit point dans le style noble. (V.)

⁴ Quoi! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre! (V.)

Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame;
C'est passer trop long-temps pour traître auprès de vous.
Vous haïssez Phocas; nous le haïssons tous....

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

EXUPÈRE.

L'apparence vous trompe, et je suis en effet....

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait¹.

EXUPÈRE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

EXUPÈRE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?

Considérez l'état de tous nos conjurés :

¹ Ce n'est pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire; ce n'est pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout : il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce, faire l'impossible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfants; et Exupère, qui n'est qu'un subalterne, l'a traitée comme une petite fille : elle n'a point confié son secret qu'elle devait cacher, et Exupère ne lui a point dit le sien; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence; et par cela seul, toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers,

L'homme le plus méchant que la nature ait fait,

est du ton de la comédie. (V.)

Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendait ce vers très tragique. (P.)

Il n'est aucun de nous à qui sa violence¹
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance²;
Et, nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec eet artifice?

EXUPÈRE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui³;
Il me parle, il m'écoute, il me eroit; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparsé à chaque coin des rues
A laissé du palais les portes presque nues:
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tout prêts: e'en est fait, il est mort;

¹ VAR. Il n'est aucun de nous dont ce tyran infame
N'ait immolé le père, ou violé la femme;
Et, nous en croyant tous dedans l'ame indignés,
Il nous a jusqu'ici du palais éloignés.

² C'est un solécisme; on donne lieu à quelque chose, et non de quelque chose; il donne lieu à mes soupçons, et non de mes soupçons. Quand on met un de, il faut un verbe; il m'a donné lieu de le haïr; lieu est prosaïque. (V.)

³ Le mot de posture n'est pas assez noble. (V.)

Et j'usurai si bien de l'accès qu'il me donne,
 Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
 Mais après mes desseins pleinement découverts,
 De grace, faites-moi connoître qui je sers;
 Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
 Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
 Te fait juger en moi tant de crédulité ?
 Va, d'un piège si lourd l'appât est inutile,
 Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile....

EXUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus....

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus :

¹ Il me semble qu'au contraire elle doit dire : *Est-il bien vrai ? ne me trompez-vous point ? quelle preuve pouvez-vous me donner ? faites-moi parler à quelques conjurés ; je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un ; je devrais être d'intelligence avec vous ; nous détestons tous deux le tyran ; il a immolé votre père ; il m'en coûte mon fils ; le même intérêt nous joint : il est ridicule que je ne sache rien ; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire, et ce que je dois faire.* Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, grossier et brutal. (V.)

² Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes.

Je ne sais si je ne me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie, dans laquelle personne ne s'entend ; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce ; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre ? Que font pendant ce temps-là les deux héros de la pièce ? rien du tout : il paraît qu'il serait mieux de les faire agir. (V.)

L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE.

Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance.
 Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien ;
 Gardez votre secret, je garderai le mien.
 Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
 Venez dans la prison où je vais vous conduire :
 Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
 Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange¹
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis !
Un père ne sait où se prendre ;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils ,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort :

¹ On a presque toujours retranché aux représentations ces stances ; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid* : ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée ; ce n'est qu'une répétition de tous les sentimens tant de fois étalés dans la pièce ; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut.

Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'Héraclius a de connaissance qui brave une orgueilleuse puissance, ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances. (V.)

Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère;
Et je n'ose résoudre rien¹,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître

¹ VAR. Et je n'ose plus croire rien.

HÉRACLIUS.

Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle;
Et, redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir.... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame !?

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,

¹ On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scène est entièrement inutile au dénouement de la pièce ; mais non seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phœas se serve ici de la famille de Maurice comme il emploierait un confident sur lequel il compterait ; il l'a menacé vingt fois de la mort ; elle lui a parlé avec la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel échange dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phœas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie. (V.)

Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir ¹!

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur, et ce brutal espère

Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère ²;

Comme si j'étois fille à ne lui rien celer ³

De tout ce que le sang pourroit me révéler ⁴!

HÉRACLIS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle

Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle ⁵!

Aidez-moi cependant, madame, à repousser

Les indignes frayeurs dont je me sens presser....

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire ⁶;

Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère ⁷:

¹ Réussir en un trouble! (V.)

² Il faut qu'en effet il soit non seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie. (V.)

³ Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très tragique. (V.)

⁴ *Un sang qui révèle* est une expression bien impropre, bien obscure, bien irrégulière. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style. (V.)

⁵ Voilà trois *révèle*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; et qu'il ne me le fait un son désagréable. (V.)

⁶ Vax. Ah! prince, il ne faut point de plus belle lumière.

⁷ Cela est bien subtil; ce ne sont pas là des raisons; elle se presse trop; elle joue sur le mot de *frayeur*. Tout ce que disent ici Héraclius et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien

Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame ! Ah ! je m'y suis offert.
 Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
 Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;
 Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
 Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir :
 Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
 Je n'en puis arracher une seule menace :
 J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
 Il m'écoute si peu qu'il me force à douter¹.
 Malgré moi comme fils toujours il me regarde²;
 Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
 Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
 Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
 Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
 Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
 Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
 En frémit de colère, et tremble de pitié.
 De tous ses mouvements mon esprit se défie;
 Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
 La colère, l'amour, la haine, et le respect,
 Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
 Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,
 Des deux côtés en vain j'écoute la nature.

au dénouement. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre; on a une ferme assurance, une preuve claire. (V.)

¹ Cela n'a pas besoin de commentaire; mais de si basses trivialités étonnent toujours. (V.)

² Il faut, comme son fils. (V.)

Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez ¹.
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter :
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connoissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance :
La pitié l'accompagne, et la reconnaissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;

¹ C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur, qui ne causent ni terreur ni trouble : il faut, dans au cinquième acte, autre chose que du raisonnement; et ce raisonnement de Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très bien douter qu'il soit fils de Maurice, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces scènes de raisonnements, et sur-tout celles qui refroidissent toutes les pièces qu'il fit après *Héraclius*.

En vain vous étalez nos scène savante;
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'Héraclius explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout. (V.)

La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre ¹,
 Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
 Et trouve assez souvent son devoir arrêté
 Par l'effort naturel de sa propre bonté.
 Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
 Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
 Je doute; et si ce doute a quelque crime en soi,
 C'est assez m'en punir que douter comme moi;
 Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
 Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
 Il demande secours pour mes sens étonnés,
 Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
 Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
 Et comme notre sexe ose assez promptement ²
 Suivre l'impression d'un premier mouvement,
 Peut-être qu'en faveur de ma première idée
 Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
 Son amour est pour vous un poison dangereux;
 Et quoique la pitié montre un cœur généreux ³,

¹ VAN. Quelque haine qu'il doive, il ne se peut défendre,
 Quand il se voit aimé, d'aimer et de le rendre.

² Ces expressions de comédie, et la réflexion sur notre sexe, achèvent de refroidir. (V.)

³ Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes; et ces inattentions étaient très pardonnable pour le temps. Il fallait peut-être prouver un cœur généreux, ou bien et quoique la pitié soit d'un cœur généreux. (V.)

Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère¹.
Vous le devez haïr; et, fût-il votre père²:
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise;
Et que votre devoir, par-là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais hâissez; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute:
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre:
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant; on murmure, on menace,
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place:
Exupère est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

¹ De quel rang? est-ce du rang des cœurs généreux? on ne dégénère point d'un rang. (V.)

² Cela n'est pas vrai; un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendresse: ce sentiment est pardonnable dans la bouche de Pulchérie; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant? (V.)

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

GARDES.

PHOCAS.

Eh bien ! se rendra-t-il, madame ?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis ¹ :
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils ².

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte ³ :
Ce frère qu'il me rend seroit déjà perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, à Pulchérie.

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre :
Mais je veux le connoître ; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(à Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure ;

¹ Cela n'est pas français ; on a de la peine à lire ; on fait effort pour lire ; et l'effet d'un effort n'a pas un sens assez clair. (V.)

² Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte ; et cette antithèse de trop et de trop peu est souvent répétée. (V.)

³ Le ciel qui tient une naissance couverte ! ce n'est pas le mot propre ; couvert ne veut pas dire incertain, obscur. (V.)

Car enfin c'est vers toi que penche la nature ;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs ? en croiras-tu mes larmes ¹ ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé ;
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser ².

¹ Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie ; c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connoisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmes d'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger. (V.)

² Ces répétitions, ôter assez, rendre assez, font une espèce de

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
 Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
 Fais vivre Héraclys sous l'un ou l'autre sort¹ ;
 Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLÏUS.

Ah ! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
 Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée².
 De quelle ignominie osez-vous me flatter ?
 Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter³,
 On veut une maison illustre autant qu'amie,
 On cherche de la gloire, et non de l'infamie ;
 Et ce seroit un monstre horrible à vos états
 Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites ;
 Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :

jeu de mots et de symétrie, qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir. (V.)

¹ On ne peut dire *vivre sous un sort*. (V.)

² Je ne sais si Héraclys, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté ; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue : c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans la scène ; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif. (V.)

³ VAR. Toutes les fois, seigneur, qu'on se laisse adopter,
 Il faut que cette grace un peu plus haut nous monte,
 Qu'elle nous fasse honneur, et non pas de la honte.

Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang ;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux ;
Et sois après sa mort mon fils si tu le veux.

HÉRACLIUS.

Perfides, arrêtez !

MARTIAN.

Ah ! que voulez-vous faire ,

Prince ?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous ;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS.

N'attente rien, barbare !

Je suis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,

Et mon cœur....

.

PHOCAS, à Héraclius.

Tu pourras à loisir y penser.

(à Octavian.)

Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête, je suis.... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou....

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère¹,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens² :
Mais sachez que vos jours me répondront des siens;
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère³.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui;

¹ VAR. Et je vous la promets ferme, pleine, sincère,
Autant qu'Héraclius la rendroit à son père.

² Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force,
du pathétique, et de beaux vers. (V.)

³ VAR. Ce qu'aura fait sur lui leur indigne colère.

L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
 Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
 Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
 J'ai retrouvé mon fils : mais sois-le tout-à-fait,
 Et donne-m'en pour marque un véritable effet¹ ;
 Ne laisse plus de place à la supercherie² ;
 Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
 Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
 Quoi! son consentement étoufferoit ma haine!
 Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer!
 J'aurois pour cette honte un cœur assez léger³!
 Je pourrais épouser ou ton fils, ou mon frère!

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE,
 MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère⁴ ;

¹ Cela n'est pas français. (V.)

² Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie. (V.)

³ Cela n'est pas français ; un cœur léger pour une honte ! et cette légèreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement. (V.)

⁴ On dirait, à ce mot de grand cœur, qu'Exupère est un héros



Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins ;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine ;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.)

Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.

(à Pulchérie.)

Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment ;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure¹ ;
Autrement, si leur sort demeure encor douteux²,

qui a offert son secours à Phocas ; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditieux : et comment n'a-t-il employé que ses amis ? l'empereur n'avait-il pas des gardes ? (V.)

¹ Est-ce là le temps d'un mariage ? de plus, Phocas doit-il faire sur-le-champ sa belle-fille d'une personne dont il conçoit la haine implacable ? il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'état ; il les laisse tous trois : qu'en espère-t-il ? il a vu qu'il est haï de tous les trois ; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scène entre Pulchérie et les deux princes ? (V.)

² VAR. Autrement, si leur sort est encore douteux.

.....
Je ne veux point d'un fils qui tiens ce nom à honte,
Que mon sang déshonore, et que mon trône affronte.

Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux¹.
 Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
 Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne².
 Toi....

PULCHÉRIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir³.

PHOCAS.

A mourir ! jusque-là je pourrois te chérir⁴ !
 N'espère pas de moi cette faveur suprême ;
 Et pense...

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran ?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même⁵.

Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice !

¹ Il faut je jure qu'à mon retour ils.... (V.)

² On ne prend point un amour pour gêne ; il veut dire que sa tendresse gêne Héraclius : on ne dit pas non plus, *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront*. (V.)

³ Cette réponse de Pulchérie nous paroît sublime ; et Voltaire n'y fait aucune attention : il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit trouver dans la réplique de Phocas. (P.)

⁴ Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort ; mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir* ? (V.)

Vas. A mourir ! jusque-là je te pourrois chérir !

⁵ On ne s'attendait point à cette alternative ; elle auroit quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'étoit tout d'un coup relevée par le vers suivant. (V.)

PHOCAS.

Il est grand pour toi ; mais il l'est dû ¹.
 Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
 Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
 Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler ²,
 J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche, il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
 Mais tel est d'un tyran le naturel infame :
 Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
 S'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime, il craint.
 L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse ;
 L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse ³.

¹ Si on ne considère ici que la fille de Maurice, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant ; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourrait donner du ridicule à ces expressions, *Quel supplice ! — Il est grand.*

Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouser, donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius et Pulchérie ensemble, que pour leur donner lieu d'amuser la scène en attendant le dénouement. (V.)

² VAR. Et du moins, quelque erreur qui me puisse troubler.

³ Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants, Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point mon-

A peine est-il sorti de ses lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.

Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paroître.

HÉRACLÉUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours ?

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le père ;
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser ?
Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste ?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous :
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée³.

tré de bassesse ; c'est un père qui cherche à connaître son fils ; il n'y a là rien de bas. (V.)

¹ VAR. Que pouvons-nous tous deux, quand on tranche nos jours ?

² La syntaxe demandait, *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils ; éviter le père est trop faible*. (V.)

³ *Vivre en frère et sœur*, cette expression est trop familière, et n'est pas correcte. Pulchérie demande conseil ; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage : il faut convenir que c'est là un très petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces

PULCHÉRIE.

Feindre, et nous abaisser à cette lâcheté !

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité,
 Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
 Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
 Qui, dans leur juste haine animés et constants,
 Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
 Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
 Feignons, vous le voulez et j'y résiste en vain.
 Sus donc, qui de vous deux me prètera la main ?
 Qui veut feindre avec moi ? qui sera mon complice ?

conversations dans un cinquième acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la pièce extravagante et monstrueuse de Caldéron, un plus grand fonds de tragique, quand le fils de Phoeas veut tuer son père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé; elle s'en explique dès le second acte; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phoeas, près de tuer cet empereur, et Héraclius voulant le sauver, pouvaient former un beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine a projeté, et Martian ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire, *Qui suis-je ?* (V.)

¹ *Sus donc.* On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier; il veut dire, vite, allons, courage, dépêchez-vous:

Sus, sus, du vin par-tout; versez, garçon, versez.

Pourcaugnac.

Mais Pulchérie ne peut dire, *allons vite, sus, qui veut feindre avec moi ? qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage ?* (V.)

HÉRACLIUS.

Vous, princes, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse¹.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir²;

Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,

Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.

Je vous connoissois trop pour juger autrement,

Et de votre conseil, et de l'événement;

Et je n'y déferois que pour vous voir dédire.

Toute fourbe est hontense aux cœurs nés pour l'empire.

Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :

L'obscur vérité que de mon sang je salue,

Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne³;

¹ Cette contestation est-elle convenable à la tragédie ? *Traiter de maîtresse* n'est ni français ni noble. (V.)

² VAR. Ah! princes, votre cœur ne se peut démentir.

³ Ces vers ne sont pas moins obscurs : *l'obscur vérité qu'il signe ne peut le rendre digne du nom qui le perd!* (V.)

On n'en croit pas ma mort; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce, et Martian;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort¹.
Votre malheur est grand; mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide?

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN,
AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras

Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas².

¹ Un sort qui fait un effort! Presque aucune expression n'est ni pure ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à rien; ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce. (V.)

² Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom; on sent assez combien le terme est impropre: mais j'insiste sur ce personnage

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traitres;
Qu'il n'est plus de tyran; que vous êtes les maîtres¹.

HÉRACLIUS.

De quoi?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur²;

Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissoit?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner :

subalterne d'Amintás, qui n'a dit que quatre mots dans toute la pièce, et qui en fait le dénouement. Jamais, en aucun cas, on ne doit imiter un tel exemple; il faut toujours que les premiers personnages agissent. (V.)

¹ Ce mot n'est-il pas déplacé? car il s'adresse sûrement au fils de Phocas comme au fils de Maurice; il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son père. (V.)

² Il doit au contraire répondre, *oui, seigneur*, puisqu'au vers suivant il dit, *j'ai part à cet honneur*. (V.)

Il ne vous trahissoit que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitoit seul cette mutinerie ¹.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toute-fois?

AMINTAS.

Admirez

Que ces prisonniers même avec lui conjurés

Sous cette illusion couroient à leur vengeance ² :

¹ Ce mot est trop familier; *révolte, sédition, tumulte, soulèvement*, etc., sont les termes usités dans le style tragique. (V.)

² *Admirez qu'ils couroient* n'est pas français. Cet événement est en effet bien étonnant; et jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable: on peut assassiner un roi au milieu de sa garde; on peut tuer César dans le sénat; mais il n'est guère possible que dans le temps que Phocas fait attaquer les conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui: un homme qui de simple soldat est devenu empereur n'est pas imbécile au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son appartement avec des poignards sous leurs robes: on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux. Ainsi la vraisemblance est par-tout violée.

Remarquez que, dans la règle, il faut ces prisonniers mêmes; mais, s'il n'est pas permis à un poëte de retrancher une *s* en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. Cornille retranche presque toujours cette *s*, et fait un adverbe de même, au lieu de le décliner.

Sous cette illusion couroient à leur vengeance.

Cela n'est pas français; on ne court point à la vengeance sous une illusion. (V.)

Tous contre ce barbare étant d'intelligence¹,
 Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
 Au travers du palais à son appartement.
 La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage;
 Crispe même à Phocas porte notre message:
 Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
 Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers².
 Le reste, impatient dans sa noble colère,
 Enferme la victime; et soudain Exupère:
 « Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû:
 « C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu³. »
 Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
 Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
 Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
 Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS!

¹ VAR. Tous dessous cette feinte étant d'intelligence,
 Suivis d'un gros d'amis, de peuple, et de valets,
 Nous passons librement les portes du palais.

² *Porte notre message, leurs poignards les premiers, tant de nos mains la sienne, etc.*: ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur.

Oreste dans l'*Andromaque*, en faisant un récit à-peu-près semblable, s'exprime ainsi:

A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
 L'infidèle s'est vu par-tout envelopper,
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt. (V.)

³ *Ce presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'Exupère ait presque perdu son honneur. (V.)

Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine !

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE,
PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPÈRE,
AMINTAS, TROUPE.

HÉRACLIUS, à Léontine.

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable¹;

¹ *Prendre un chemin pour une ruine est une expression vicieuse, un barbarisme; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide, quand elle apprend la mort de son tyran. (V.)*

² *Léontine a très grande raison de concevoir à peine une chose qui n'est nullement vraisemblable: elle dit que la conduite de ce dessein est admirable; mais c'était à elle à conduire ce dessein, puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué: il se trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans le dernier, que de montrer des billets; elle a été, aussi bien que Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius, Martian, Pul-*

Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, à Eupère.

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser¹

Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, à Héracius.

Seigneur, il me faut grace ou de l'un, ou de l'autre :

J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler

De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler :

Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature :

Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;

chérie, Eudoxe, n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dénouement. La tragédie a été une méprise continuelle, et enfin Eupère a tout fait par une espèce de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'est là qu'un événement inattendu, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la pièce : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héracius. (V.)

¹ Une nuée de critiques s'est élevée contre La Motte pour avoir affecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siècle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakespeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression. (V.)

Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.

(à Léontine.)

Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander ?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice¹.

(à Pulchérie, lui donnant un billet.)

Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

¹ Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Léontine, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très suspecte; et dans de si grands intérêts, il faut des preuves claires. (V.)

² La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de Constantine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal qui ne soit bien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience.

Toutes ces raisons, qui me paraissent évidentes, font que le cinquième acte d'*Héraclius* est beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La pièce est d'un genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions. (V.)

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes¹.

HÉRACLIUS, à Endose

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHÉRIE III.

- « Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
- « Après avoir donné son fils au lieu du mien ,
- « Léontine à mes yeux, par un second échange ,
- « Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
- « Vous qui pourrez douter d'un si rare service ,
- « Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :

¹ La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaissance précède.

Cette règle est dans la nature ; car, lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qu'importe qui des deux princes est Héraclius ? Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale : Phocas, méconnaissant son fils Martian, voudrait le faire périr ; Héraclius, son ami, en le défendant, tuerait Phocas, et croirait avoir commis un parricide ; Léontine lui dirait alors : *Vous croyez vous être souillé du sang de votre père, vous avez puni l'assassin du vôtre.* (V.)

Le plan que propose ici Voltaire nous parait d'une très grande beauté : il prouve la profonde connoissance qu'il avoit des effets du théâtre ; et s'il avoit souvent développé de pareilles vucs, au lieu de s'arrêter à des critiques de mots, il eût paru vraiment digne de juger Corneille. (P.)

« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
 « Et le faux Martian est vrai fils de Maurice ».

« CONSTANTINE. »

PULCHÉRIE, à Héraclius.

Ah! vous êtes mon frère!

HÉRACLIUS, à Pulchérie.

Et c'est heureusement
 Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, à Héraclius.

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,
 Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à Martian.)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait
 Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie :
 Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
 Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
 Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
 Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce² ;
 Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
 Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils³!

¹ Tout cela ressemble peut-être plus à une question d'état, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie. (V.)

² On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers. (V.)

³ Il semble que ce soient les ennemis de Léonce ; il entend apparemment les ennemis de Phocas. (V.)

(à Eudoxe.)

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire ¹.

EUDOXE, à Héraclius.

Seigneur, vous agissez en prince généreux ².

HÉRACLIUS, à Euphrosine et Amintas.

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux ³,
Attendant les effets de ma reconnaissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content ⁴,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend ⁵.

¹ On ne peut dire que dans le style de la comédie, en échange d'un cœur.

Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment. (V.)

² Il faut dans la tragédie autre chose que des compliments; et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment. (V.)

³ Rendre un trouble heureux à quelqu'un; cela n'est pas français.

En général, la diction de cette pièce n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très beaux morceaux: l'intrigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture. (V.)

⁴ VAN. Allons lui rendre grâce, et, d'un esprit content.

⁵ Louis Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la poésie dramatique, avec des remarques sur les tragédies de son illustre père. Voici comme il s'explique sur l'*Héraclius* de Corneille.

« On croiroit devoir trouver quelque ressemblance entre *Héraclius* et *Athalie*, parcequ'il s'agit dans ces pièces de remettre sur

¹ Voltaire, écrivant sous le nom de son héros, ajoute ici: « Un homme ne doit jamais dire d'une femme, elle soupire pour moi ».

« un trône usurpé un prince à qui ce trône appartient ; et ce prince
 « a été sauvé du carnage dans son enfance. Ces deux pièces n'ont
 « cependant aucune ressemblance entre elles, non seulement par-
 « cequ'il est bien différent de vouloir remettre sur le trône un
 « prince en âge d'agir par lui-même, ou un enfant de huit ans ;
 « mais parceque Corneille a conduit son action d'une manière si
 « singulière et si compliquée, que ceux qui l'ont lue plusieurs fois,
 « et même l'ont vu représenter, ont encore de la peine à l'entendre,
 « et qu'on se lasse à la fin

« D'un divertissement qui fait une fatigue.

« Dans *Héraclius*, sujet et incidents, tout est de l'invention du gé-
 « nie fécond de Corneille, qui, pour jeter de grands intérêts, a
 « multiplié des incidents peu vraisemblables. Croira-t-on une mère
 « capable de livrer son propre fils à la mort, pour élever sous ce
 « nom le fils de l'empereur mort ? Est-il vraisemblable que deux
 « princes, se croyant toujours tous deux ce qu'ils ne sont pas, par-
 « cequ'ils ont été changés en nourrice, s'aiment tendrement, lorsque
 « leur naissance les oblige à se détester, et même à se perdre ? Ces
 « choses ne sont pas impossibles ; mais on aime mieux le merveilleux
 « ceux qui naît de la simplicité d'une action, que celui que peut
 « produire cet amas confus d'incidents extraordinaires. Peu de per-
 « sonnes connoissent *Héraclius* ; et qui ne connoît pas *Athalie* ?

« Il y a d'ailleurs de grands défauts dans *Héraclius*. Toute l'ac-
 « tion est conduite par un personnage subalterne qui n'intéresse
 « point : c'est la reconnaissance qui fait le sujet, au lieu que la re-
 « connoissance doit naître du sujet, et causer la péripétie. Dans
 « *Héraclius*, la péripétie précède la reconnaissance. La péripétie
 « est la mort de Phocas : les deux princes ne sont reconnus qu'a-
 « près cette mort ; et comme alors ils n'ont plus à le craindre,
 « qu'importe au spectateur qui des deux soit Héraclius ? Il me pa-
 « roît donc que le poëte qui s'est conformé aux principes d'Aris-
 « tote, et qui a conduit sa pièce dans la simplicité des tragédies
 « grecques, est celui qui a le mieux réussi. »

J'avoue que je ne suis pas de l'avis de M. Louis Racine en plu-
 sieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer son fils à la mort
 pour sauver le fils de son empereur ; mais, pour rendre vraisem-
 blable une action si peu naturelle, il faudroit que la mère eût été

obligée d'en faire serment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif supérieur à la nature : or, c'est ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de Pierre Corneille ; Léontine même est d'un caractère absolument incapable d'une pitié si étrange ; c'est une intrigante, et même une très méchante femme, qui réserve Héraclius à un inceste* : de tels caractères ne sont pas capables d'une vertu surnaturelle.

Je ne erois pas impossible qu'Héraclius et Martian aient de l'amitié l'un pour l'autre ; je remarque seulement que cette amitié n'est guère théâtrale, et qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvements nécessaires au théâtre.

A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entièrement raison ; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'*Athalie* et d'*Héraclius*, si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'*Héraclius* lui paraît un mauvais ouvrage.

Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans *Héraclius*, puisqu'on le joue toujours avec applaudissement, quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles.

Les lecteurs éclairés se sont aperçus sans doute qu'une tragédie écrite d'un style dur, inégal, rempli de solécismes, peut réussir au théâtre par les situations, et qu'au contraire une pièce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. *Esther*, par exemple, est une preuve de cette vérité : rien n'est plus élégant, plus correct, que le style d'*Esther* ; il est même quelquefois touchant et sublime : mais quand cette pièce fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet ; le théâtre fut bientôt désert : c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins vraisemblable, moins intéressant que celui d'*Héraclius*. Quel roi qu'Assuérus, qui ne s'est pas fait informer les six premiers mois de son mariage de quel pays est sa femme ; qui fait égorger toute une nation, parcequ'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à son visir ; qui

* A qui fest-il en croire sur les intentions de Corneille ? n'en-ee pas plutôt à Corneille lui-même qu'à ses commentateurs ? Or, lors d'attribuer à Léontine le dessein de ravoir Branchus, on ne recorde Corneille du exprèsment, dans le préface de sa pièce : « Comme Phocas prout Héraclius « d'épouser Palchète, Léontine, pour empêcher cette alliance infortunée du frere et de la sœur, « arresta Héraclius de sa naissance. » Peut-on mieux justifier Léontine ? et n'est-il pas étrange que Voltaire, en commentant Corneille, lui prête des intentions déraisonnables d'une manière si positive que Corneille lui-même ? [P]

ordonne ensuite à ce visir de mener par la bride le cheval de ce même homme, etc.!

Le fond d'*Héraclius* est noble, théâtral, attachant; et le fond d'*Esther* n'était fait que pour des petites filles de couvent, et pour flatter madame de Maintenon. (V.)

En général, cette tragédie, pendant les trois premiers actes, n'excite guère que de la curiosité; mais dans les deux derniers la situation de Phocas entre les deux princes, dont aucun ne veut être son fils, est belle est théâtrale. Ce qui n'est pas moins beau, c'est le péril où ils sont ensuite; c'est le combat de générosité qui s'élève entre eux, à qui portera un nom qui n'est qu'un arrêt de mort; c'est aussi le moment où Héraclius voit le glaive levé sur le prince son ami, et consent, pour le sauver, à passer pour Martian :

Je suis donc, s'il faut que je le dise,

Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Voltaire avoit sans doute oublié cette scène quand il a dit que l'amitié des deux princes ne produisoit rien. Sans cette amitié, la scène ne subsisteroit pas. Il n'y avoit que ce motif qui pût forcer Héraclius, qui se connoît très bien, à renoncer à être ce qu'il est; et cet effort, qui prolonge l'erreur de Phocas, est une des beautés de la pièce. (La H.)

FIN.

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de *Laonice*. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à-la-fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraelius est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulehérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par-là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraelius, qui passe pour Martian, au vrai Martian, qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose

cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte; et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Sur-tout, la manière dont Eudoxe fait connoître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume¹. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius, et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup

¹ Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même, et il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle d'Eudoxe, ni même rien d'intéressant; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel. (V.)

d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle; et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir d'autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confiance anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quelque chose un peu délicat¹, et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des évènements qu'il tient dans sa main, et non pas

¹ Les éditeurs modernes ont écrit : *quelque chose d'un peu délicat*. C'est vouloir inutilement corriger Corneille.

dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par-là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice: mais le contraire pouvoit arriver; et Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Électres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée; l'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'*Hélène*, où Euripide suppose qu'elle n'a

jamais été à Troie, et que Paris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs, Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius; j'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième; et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisem-

blable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutient mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui vouloit exterminer toute sa famille; mais, quant à ce qui est de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poèmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures; mais le poème est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

ANDROMÈDE,
TRAGÉDIE.

1650.



A M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret que de vous le rendre ainsi, et je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnoître que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi bien que les autres, et vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique ; alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandements. Vous l'avez voulu, et j'obéis ; je vous l'ai promis, et je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque temps à vous-même ; et, pour peu que vous fassiez de réflexion sur mes

dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, et laissez-moi la joie de vous surprendre par la confiance que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, et ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ses aventures ont avec les vôtres; ce seroit vous faire un miroir où vous vous verriez trop aisément, et vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus, que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT

TIRÉ DU QUATRIÈME ET CINQUIÈME LIVRE
DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

« Cassiopée, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, fut si
« vaine de sa beauté, qu'elle osa la préférer à celle des
« Néréides; dont ces nymphes irritées firent sortir de la
« mer un monstre, qui fit de si étranges ravages sur les
« terres de l'obéissance du roi son mari, que les forces
« humaines ne pouvant donner aucun remède à des mi-
« sères si grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Am-
« mon. La réponse qu'en reçurent ces malheureux princes
« fut un commandement d'exposer à ce monstre Andro-
« mède, leur fille unique, pour en être dévorée. Il fallut
« exécuter ce triste arrêt; et cette illustre victime fut
« attachée à un rocher, où elle n'attendoit que la mort,
« lorsque Persée, fils de Jupiter et de Danaé, passant par
« hasard, jeta les yeux sur elle : il revenoit de la conquête
« glorieuse de la tête de Méduse, qu'il portoit sous son
« bouclier, et voloit au milieu de l'air au moyen des ailes
« qu'il avoit attachées aux deux pieds, de la façon qu'on
« nous peint Mercure. Ce fut d'elle-même qu'il apprit la
« cause de sa disgrâce; et l'amour que ses premiers re-
« gards lui donnèrent lui fit en même temps former le
« dessein de combattre ce monstre, pour conserver des
« jours qui lui étoient devenus si précieux.

« Avant que d'entrer au combat, il eut loisir de tirer
« parole de ses parents que les fruits en seroient pour lui,
« et reçut les effets de cette promesse sitôt qu'il eut tué le
« monstre.

« Le roi et la reine donnèrent avec grande joie leur

« fille à son libérateur; mais la magnificence des noces
« fut troublée par la violence que voulut faire Phinée,
« frère du roi, et oncle de la princesse, à qui elle avoit été
« promise avant son malheur. Il se jeta dans le palais
« royal avec une troupe de gens armés; et Persée s'en
« défendit quelque temps sans autre secours que celui
« de sa valeur et de quelques amis généreux : mais, se
« voyant près de succomber sous le nombre, il se servit
« enfin de cette tête de Méduse, qu'il tira de dessous son
« bouclier; et l'exposant aux yeux de Phinée et des assas-
« sins qui le suivoient, cette fatale vue les convertit en
« autant de statues de pierre, qui servirent d'ornement
« au même palais qu'ils vouloient teindre du sang de ce
« héros. »

Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art que par la nécessité des ordres du théâtre, et pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement; et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite et le jugement moins formé, donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui

exposât tous les mois une fille, qu'on tirât au sort pour voir celle qui lui devoit être livrée; et que, cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parcequ'il l'avoit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parcequ'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable, dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût pu sembler un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire paroître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé

sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée, et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer : il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Éthiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins : je me contenterai donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale fût sur le bord de la mer, et que ses peuples fussent blancs, quoique Éthiopiens. Ce n'est pas que les Maures les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode ; mais il n'est pas vraisemblable que Persée, qui étoit Grec, et né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède, si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement de tous les peintres, et sur-tout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée, proche de la mer, et pour le nom, vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une

machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre : mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parceque communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas, dans cette tragédie, comme les agréments détachés; elles en font le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la texture de ce poëme; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur Torrelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos; de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénument que, quelque effort d'imagination que j'aie fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un sujet capable de tant d'ornemens extérieurs, et où les machines pus-

sent être distribuées avec tant de justesse ; je n'en désespère pas toutefois, et peut-être que le temps en fera éclater quelqu'un assez brillant et assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui aye encore paru sur nos théâtres ; et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers, que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans *Cinna* ou dans *Rodogune*, parceque mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aye fui ou négligé aucunes occasions ; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux. *

ACTEURS.

DIEUX DANS LES MACHINES.

JUPITER.

JUNON.

NEPTUNE.

MERCURE.

LE SOLEIL.

VÉNUS.

MELPOMÈNE.

ÆOLE.

CYMODOCÉ,	}	Néréides.
ÉPHYRE,		
CYDIPPE,		

HUIT VENTS.

HOMMES.

CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, père d'Andromède.

CASSIOPE, reine d'Éthiopie.

ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope.

PHINÉE, prince d'Éthiopie.

PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé.

TIMANTE, capitaine des gardes du roi.

AMMON, ami de Phinée.

AGLANTE, }
CÉPHALIE, } Nymphes d'Andromède.
LIRIOPE, }
UN PAGE DE PHINÉE.
CHOEUR DE PEUPLE.
SUITE DU ROI.

La scène est en Éthiopie, dans la ville capitale du royaume
de Céphée, proche de la mer.

ANDROMÈDE.

PROLOGUE.

L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faite jusque dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occupés par une forêt d'arbres touffus et entrelacés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paroît Melpomène, la muse de la tragédie; et à l'opposite, dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMÈNE.

MELPOMÈNE.

Arrête un peu ta course impétueuse;
Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux¹;

¹ Le titre de la première édition (1655) porte que cette tragédie fut représentée, avec les machines, sur le théâtre royal Bourbon.

² Je ne ferai point de remarques détaillées sur ce théâtre qui mérite les yeux du Soleil, au lieu de ses regards, ni sur le frein que le Soleil tient à ses chevaux; mais je remarquerai que ce n'est pas

Tu n'en vis jamais en ces lieux
 La pompe plus majestueuse :
 J'ai réuni, pour la faire admirer,
 Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie ;
 De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie :
 Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
 Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
 Donner un parfait agrément,
 Et rends cette merveille entière
 En lui servant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante muse de la scène,
 Chère et divine Melpomène,
 Tu sais de mon destin l'inviolable loi ;
 Je donne l'âme à toutes choses,
 Je fais agir toutes les causes ;
 Mais quand je puis le plus je suis le moins à moi ;
 Par une puissance plus forte

Quinault qui consacra le premier ses prologues à la louange de Louis XIV ; il ne lui donna même jamais de louanges aussi outrées dans le cours de ses conquêtes que Corneille lui en donne ici. Il n'est guère permis de dire à un prince qui n'a eu encore aucune occasion de se signaler, qu'il est le plus grand des rois. Alexandre, César, et Pompée, attachés au char de Louis XIV avant qu'il ait pu rien faire, révoltent un peu le lecteur.

Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
 Mais comme des héros attachés à son char.

C'est cet endroit que Boileau voulait noter quand il dit à Louis XIV :

Ce n'est pas qu'assément, comme un autre, à ton char
 Je ne puisse attacher Alexandre et César. (V.)

Le char que je conduis m'emporte :
 Chaque jour sans repos doit et naître et mourir.
 J'en suis esclave alors que j'y préside ;
 Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
 Ne règle que leur route, et les laisse courir.

MELPOMÈNE.

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée
 T'ont fait rompre ces lois ;
 Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
 Faire en même contrée.
 Je dis plus, tu le dois en faveur du spectacle
 Qu'au monarque des lis je prépare aujourd'hui ;
 Le ciel n'a fait que miracles en lui,
 Lui voudrais-tu refuser un miracle ?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réserve à ces bienheureux jours
 Qu'ennoblira sa première victoire ;
 Alors j'arrêterai mon cours
 Pour être plus long-temps le témoin de sa gloire.
 Prends cependant le soin de le bien divertir,
 Pour lui faire avec joie attendre les années¹
 Qui feront éclater les belles destinées
 Des peuples que son bras lui doit assujettir.
 Calliope ta sœur, déjà d'un œil avide
 Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
 Dont les hautes vertus lui donneront emploi
 Pour plus d'une Iliade et plus d'une *Énéide*.

MELPOMÈNE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,

¹ VARIANTE. Et lui faire avec joie attendre les années.

Quoique j'aie à craindre pour elle
 Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle !
 Mais, quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
 J'aurai du moins cet avantage¹
 Que déjà je le vois, que déjà je lui plais,
 Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits
 Déjà dans ses pareils je lui trace une image.
 Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
 Mais comme des héros attachés à son char ;
 Et tout ce haut éclat où je les fais paroître
 Lui peint plus qu'ils n'étoient, et moins qu'il ne doit être.

LE SOLEIL.

Il eu effacera les plus glorieux noms
 Dès qu'il pourra lui-même animer son armée ;
 Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
 Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
 Son père et son aïeul tout rayonnants de gloire,
 Ces grands rois qu'en tous lieux a suivis la Victoire,
 Lui voyant emporter sur eux le premier rang,
 En deviendroient jaloux s'il n'étoit pas leur sang.
 Mais vole dans mon char, muse ; je veux t'apprendre
 Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

MELPOMÈNE.

Je sais déjà ce qu'on doit en attendre,
 Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde ;
 Qu'unissant ensemble nos voix,

¹ VAR. J'aurai sur elle au moins cet avantage.

Nous faisons résonner sur la terre et sur l'onde
Qu'il est et le plus jeune et le plus grand des rois.

MELPOMÈNE.

Soleil, j'y vole; attends-moi donc de grace.

LE SOLEIL.

Viens, je t'attends, et te fais place.

MELPOMÈNE vole dans le char du Soleil, et, y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, et chantent cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.

Cieux, écoutez, écoutez, mers profondes;

Et vous, antres et bois,

Afreux déserts, rochers battus des ondes,

Redites après nous d'une commune voix :

Louis est le plus jeune et le plus grand des rois.

La majesté qui déjà l'environne

Charme tous ses François¹;

Il est lui seul digne de sa couronne;

Et quand même le ciel l'auroit mise à leur choix,

Il seroit le plus jeune et le plus grand des rois².

¹ On prononçait alors, *François*, *Anglois*, ce qui était très dur à l'oreille. On dit aujourd'hui *Anglais* et *François*: mais les imprimeurs ne se sont pas encore défaits du ridicule usage d'imprimer avec un o ce qu'on prononce avec un a: les Italiens ont eu plus de goût et de hardiesse; ils ont supprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas. (V.)

² Racine a heureusement imité cet endroit dans sa *Bérénice*:

Parle; peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?

C'est là qu'on voit l'homme de goût et l'écrivain aussi délicat

C'est à vos soins, reine, qu'on doit la gloire
 De tant de grands exploits ;
 Ils sont par-tout suivis de la victoire ;
 Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses lois
 Le rend et le plus jeune et le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis sans cesse
 Dans tout mon large tour.
 Mais c'est trop retarder le jour ;
 Allons, muse, l'heure me presse,
 Et ma rapidité
 Doit regagner le temps que sur cette province
 Pour contempler ce prince
 Je me suis arrêté.

(Le Soleil part avec rapidité, et enlève Melpomène avec lui dans son char, pour aller publier ensemble la même chose au reste de l'univers.)

qu'élégant ; il fait parler Bérénice de son amant : ce n'est point une louange vague, le sentiment seul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre ces vers charmants et ce refrain : *Il est le plus jeune et le plus grand des rois* ! (V.)

A quel propos Voltaire met-il ici les vers de Racine en comparaison avec ceux de Corneille ? Melpomène, en parlant du jeune Louis, ne pouvoit en parler comme Bérénice parle de son amant. (P.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Cette grande masse de montagnes et ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composoient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques, tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paroît comme passant par cette place pour aller au temple : elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite qu'elle entretient des malheurs publics, attendant que le roi la rejoigne pour aller à ce temple de compagnie.

SCÈNE I.

CASSIOPE, PERSÉE; SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Généreux inconnu qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang ou des rois ou des dieux,
Puisque vous avez vu le sujet de ce crime ¹

¹ *Le sujet de ce crime, ce crime glorieux, force jeux, ces miroirs vagabonds, et toute cette longue et inutile description de la jalou-*

Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le roi,

sie des Néréides qui se choisissent six fois, pouvaient être les défauts du temps; et il était permis à Corneille de s'égarer dans un genre qui n'était pas le sien. Ce genre ne fut perfectionné par Quinault que plus de trente ans après. Voyez comme, dans sa tragédie-opéra de Persée et Andromède, Cassiope raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans son récit, comme il ne fait point le poète mal-à-propos; tout est concis, vif, touchant, naturel, harmonieux :

Heureuse épouse, tendre mère,

Trop vaine d'un sort glorieux,

Je n'ai pu m'empêcher d'exalter la colère

De l'épouse du dieu de la terre et des cieux.

J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle :

La déesse pouoit ma fierté criminelle;

Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.

J'ordonne les célèbres jeux

Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare;

Mon orgueil offensé cette divinité,

Il faut que mon respect répare

Le crime de ma vaoisé.

.....

Les dieux punissent la fierté.

Il n'est point de grandeur que le ciel irrité

N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre;

Mais un prompt repentir

Peut arrêter la foudre

Toute prête à partir.

Les étrangers ne connaissent pas assez Quinault; c'est un des beaux génies qui aient fait honneur au siècle de Louis XIV. Boileau, qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce que Quinault a fait : personne n'écrit mieux en ce genre; c'est beaucoup que Corneille ait préparé de loin ces beaux spectacles.

Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas une seule faute contre la langue dans les opéra de Quinault, à commencer

Soyez-y juste juge entre les dieux et moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère;
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

PERSÉE.

J'en ai déjà jugé, reine, en vous imitant;
Et si de vos malheurs la cause ne procède
Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède,

depuis *Alceste*. Aucun auteur n'a plus de précision que lui, et jamais cette précision ne diminue le sentiment; il écrit aussi correctement que Boileau; et on ne peut mieux le venger des critiques passionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté de lui. (V.)

Remarquez pourtant que dans ces vers de Quinault il n'y a pas une seule expression poétique, une seule image, rien, en un mot, aux rimes près, qui les distingue de la prose. Que l'on vante, tant qu'on le voudra, cette facilité, ce naturel, et même cette pureté de langage; nous n'en contestons pas le mérite: il se peut sans doute, comme le dit Voltaire, que Quinault écrive aussi correctement que Boileau, mais il s'en faut bien qu'il écrive aussi poétiquement, et c'est ce qui établit entre eux une différence qui ne permettra jamais qu'on les place à côté l'un de l'autre. Peut-être dira-t-on en faveur de Quinault, que ses vers étoient précisément ce qu'ils devoient être pour être mis en chant: alors nous le louerons d'avoir si bien deviné quel étoit le genre de style le plus propre à faire valoir le talent d'un musicien; mais il faudra convenir que ce genre est précisément celui d'une poésie facile et médiocre, à laquelle Racine n'auroit pu descendre. On peut en juger par les chœurs d'*Enthée* et d'*Athalie*, qui sont d'une richesse de poésie si supérieure à tous les opéra de Quinault: il est vrai qu'ils n'ont point encore trouvé de musicien; et nous n'en sommes pas surpris, parceque, pour les embellir, il faudroit au moins que le talent du musicien égalât le génie du poète; ce qui peut-être n'arrivera jamais. (P.)

Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,
 Je veux être à jamais coupable comme vous.
 Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
 Ne le puis-je, madame, apprendre de vous-même,
 Pour mieux renouveler ce crime glorieux
 Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE.

Écoutez : la douleur se soulage à se plaindre ;
 Et quelques maux qu'on souffre ou que l'on aye à craindre,
 Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
 Semble en notre faveur en prendre la moitié.

Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
 De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée :
 Nos peuples, tout ravis de ces illustres nœuds,
 Sur les bords de la mer dressèrent force jeux ;
 Elle en donnoit les prix. Dispensez ma tristesse
 De vous dépeindre ici la publique alégresse¹ ;
 On décrit mal la joie au milieu des malheurs ;
 Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
 O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle !
 Andromède jamais ne me parut si belle ;
 Et, voyant ses regards s'épandre sur les eaux²
 Pour jouir et juger d'un combat de vaisseaux,
 « Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,
 « Et promit à ses yeux la conquête du monde
 « Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
 « Les miroirs vagabonds de son flottant berceau. »

¹ VAR. De vous depeindre ici leur publique alégresse

² Des regards ne s'épandent ni ne se répandent. (V.)

A ce fameux spectacle on vit les Néréides
 Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
 Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
 A l'envi de la terre étaler leurs appas.
 Elles virent ma fille; et leurs regards à peine
 Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,
 Que par des traits plus forts se sentant effacer,
 Éblouis et confus je les vis s'abaisser,
 Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
 En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
 Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois,
 Et rougir aussitôt nous comparant leur choix;
 Et cette vanité qu'en toutes les familles
 On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
 Leur cria par ma bouche : « En est-il parmi vous,
 « O nymphes, qui ne cède à des attraits si doux ?
 « Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles ¹,
 « Qu'entre nous la nature en forme de plus belles ? »
 Je m'emportoais sans doute, et c'en étoit trop dit :
 Je les vis s'en cacher de honte et de dépit;
 J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles :
 L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles ²;
 J'en vis enfler la vague, et la mer en courroux

¹ Vous autres immortelles est comique. (V.)

² Ce vers est comme le précurseur de celui de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

On a critiqué beaucoup ce dernier vers, et on n'a jamais parlé du premier; c'est que l'un est de *Phédre*, que tous les amateurs savent par cœur, et que l'autre est d'*Andromède*, que presque personne ne lit. Il paraît utile d'observer que Corneille n'a point

Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.

C'eût été peu des flots ; la soudaine tempête,
Qui trouble notre joie et dissipe la fête,
Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bords
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain ; il suit, il brise, il tue ;
Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts ;
Son haleine est poison, et poison ses regards :
Il ravage, il désole et nos champs et nos villes ¹,
Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles.

Après beaucoup d'efforts et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, et craignant eucor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes ² ;
Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes :
« Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
« Au monstre qui le venge une fille à son choix,

changé de style en changeant de genre. Le grand art consisterait à se proportionner à ses sujets. (V.)

Quoi ! Corneille n'a jamais changé de style, et c'est Voltaire qui se permet cette assertion ? Le style de *Cinna* et des *Horaces* est-il donc le même que celui des charmantes scènes du *Menteur* ? La belle scène de l'Amour et de Psyché, dans l'opéra de ce nom, n'est-elle donc pas comparable, pour la délicatesse et les grâces, à ce que Quinault écrivit de mieux long-temps après ? (P.)

¹ Van. Il rompt, il force tout, et sa fureur, qui vole,
Nos villes et nos champs de jour en jour désole.

² Il y a bien loin de la mer d'Éthiopie à l'oracle d'Ammon ; il fallait traverser toute l'Éthiopie et toute l'Égypte ; on ne va guère consulter un oracle à quatre cents lieues quand le péril est si pressant. (V.)

« Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède ;

« Le sort vous montrera

« Celle qu'il agréera :

« Différez cependant les noces d'Andromède. »

Comme dans un grand mal un moindre semble doux ,

Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.

Le monstre disparu nous rend un peu de joie :

On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie.

Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement :

Si l'on souffre un peu moins, on craint également ;

Et toutes nous tremblons devant une infortune

Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.

La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois ;

J'en ai cru de frayeur déjà mourir cinq fois.

Déjà nous avons vu cinq beautés dévorées ,

Mais des beautés, hélas ! dignes d'être adorées ,

Et de qui tous les traits, pleins d'un céleste feu ,

Ne cédoient qu'à ma fille, et lui cédoient bien peu ;

Comme si, choisissant de plus belle en plus belle ,

Le sort par ces degrés tâchoit d'approcher d'elle ,

Et que, pour élever ses traits jusques à nous ,

Il essayât sa force, et mesurât ses coups.

Rien n'a pu jusqu'ici toucher ce dieu barbare ;

Et le sixième choix aujourd'hui se prépare :

Où le va faire au temple ; et je sens malgré moi

Des mouvements secrets redoubler mon effroi.

Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice ,

Qui jamais à mes vœux ne parut si propice ;

Et toutefois mon cœur à force de trembler

Semble prévoir le coup qui le doit accabler.

Vous donc, qui connoissez et mon crime et sa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine,
Et si le ciel devoit tant de sévérité
Aux premiers mouvements d'un peu de vanité.

PERSÉE.

Oui, madame, il est juste; et j'avouerai moi-même
Qu'en le blâmant tantôt j'ai commis un blasphème.
Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un si grand châtement.

Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères¹;
Et quand votre mépris en fit comparaison,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge, et c'est de là que votre mal procède,
L'injustice rendue aux beautés d'Andromède².
Sous les lois d'un mortel votre choix l'asservit!
Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive; et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvant les appas qui les ont éblouis,
Puisseient vos sujets qui s'en sont réjouis.
Jupiter, résolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hyménée.

¹ Colère n'admet jamais de pluriel. (V.)

² On ne rend point injustice, comme on rend justice; c'est un barbarisme; la raison en est qu'on rend ce qu'on doit; on doit justice, on ne doit pas injustice. D'ailleurs il y a beaucoup d'esprit dans le discours de Persée, mais il n'y a rien d'intéressant; c'est là un des grands défauts de Corneille. Quinault intéresse, quoiqu'il soit presque permis de négliger cet avantage dans l'opéra. (V.)

A sa flamme peut-être il veut la réserver;
Ou, s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine;
Et voilà de vos maux la secrète origine.
Faites cesser l'offense, et le même moment
Fera cesser ici son juste châtement.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous :
Et, quand pour l'espérer je serois assez folle¹,
Le roi, dont tout dépend, est homme de parole;
Il a promis sa fille, et verra tout périr
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance et glorieuse et chère :
Plinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSÉE.

Reine, le sang des dieux vaut bien celui des rois.

¹ Ce terme *folle*, et celui de *civilité*, et le ton de ce discours, sont bourgeois; tandis qu'il s'agit de dieux et de victimes: c'était un ancien usage, dont Corneille ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies; cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs, et sur le peu d'usage qu'ils avaient du monde. Les bienséances du style n'ont été connues que par Racine. (V.)

Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Voici le roi qui vient.

SCÈNE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE;
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE.

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la destinée¹.
Votre amour fait pour elle un inutile effort;
Je la dois comme une autre au triste choix du sort.
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime :
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtimens deviendroient éternels,
S'ils ne pouvoient tomber sur les vrais criminels.

PHINÉE.

Est-ce un crime en ces lieux, seigneur, que d'être belle ?

CÉPHÉE.

Elle a rendu par-là sa mère criminelle.

PHINÉE.

C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux
Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux.

¹ *Aller la destinée* est encore une de ces expressions populaires qui ne sont pas permises ; mais un défaut plus considérable est celui du rôle de ce Céphée, qui vient dire tranquillement qu'il faut que sa fille soit exposée comme une autre. Il n'y a rien de si froid que cette scène. (V.)

CÉPHÉE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilège
D'aller jusqu'au blasphème et jusqu'au sacrilège

CASSIOPE.

Ce blasphème, seigneur, de quoi vous m'accusez '...

CÉPHÉE.

Madame, après les maux que vous avez causés,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre;
Et ne laissez paroître en cette occasion
Que larmes, que soupirs, et que confusion.

(à Phinée.)

Je vous le dis encore, elle la crut trop belle;
Et peut-être le sort l'en veut punir en elle:
Dérober Andromède à cette élection,
C'est dérober sa mère à sa punition.

PHINÉE.

Déjà cinq fois, seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CÉPHÉE.

Si le courroux du ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours².

PHINÉE.

Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence :

¹ *Ce blasphème de quoi on l'accuse*, et cette longue contestation entre le mari et la femme, dans un si grand malheur, n'est pas sans doute excusable. (V.)

² On a déjà dit avec quel soin il faut éviter ces équivoques. (V.)
Le sens nous paroît très clair, et nous n'apercevons pas l'équivoque. (P.)

Il pourra vous punir de trop de confiance ;
 Vouloir toujours faveur, c'est trop lui demander,
 Et c'est un crime enfin que de tant hasarder ¹.
 Mais quoi ! n'est-il, seigneur, ni bonté paternelle,
 Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle ?

CÉPHÉE.

Ah ! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
 Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
 J'aime que votre amour en sa faveur me presse ;
 La nature en mon cœur avec lui s'intéresse ;
 Mais elle ne sauroit mettre d'accord en moi
 Les tendresses d'un père et les devoirs d'un roi ;
 Et par une justice à moi-même sévère,
 Je vous refuse en roi ce que je veux en père.

PHINÉE.

Quelle est cette justice, et quelles sont ces lois
 Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois ?

CÉPHÉE.

Celles que font les dieux, qui, tout rois que nous sommes,
 Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
 Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
 Que pour le mesurer aux règles du devoir.
 Que diroient mes sujets si je me faisois grace,
 Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
 Ils voyoient, par un droit tyrannique et honteux,
 Le crime en ma maison, et la peine sur eux ?

¹ VAR. Et c'est un crime à vous que de tant hasarder.

Mais quoi ! seigneur, enfin pour cette fille unique
 Point de pitié n'agit, point d'amour ne s'explique ?

PHIÉE.

Heureux sont les sujets, heureuses les provinces
Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes !

CÉPHÉE.

Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets !
Notre oracle, après tout, n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille ;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'est se mettre au-dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,
Je erois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle¹ ;
Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit ;
La séparer long-temps d'un amant si fidèle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.
Différez son hymen sans l'exposer au choix.
Le ciel assez souvent, doux aux crimes des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine².

¹ Un oracle qui donne peu d'obstacle à une prière, s'arrêter à ce que l'oracle en dit, le ciel qui est doux aux crimes des rois, et qui, leur ayant montré une légère haine, répand le reste de la peine sur les sujets ; tout cela est d'un style bien incorrect, bien dur, bien obscur, bien barbare. (V.)

² La pensée renfermée dans ces trois derniers vers est imitée d'Horace :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.
Lib. I, Epist. II, v. 14.

CÉPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle; et pour l'expliquer mieux
Sachez... Mais quel éclat vient de frapper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

(Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roi avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'avance lentement sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue; et cependant le peuple a loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.)

PERSÉE.

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières,
D'où quelque déité vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah! je la reconnois, la déesse d'Éryce;
C'est elle, c'est Vénus, à mes vœux si propice:
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCÈNE III.

VÉNUS, CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE,
PHINÉE; CHŒUR DE MUSIQUE; SUITE DU ROI
ET DE LA REINE.

CHŒUR¹.

Reine de Paphe et d'Amathonte²,

¹ VAR. CHŒUR DE MUSIQUE, cependant que Vénus s'avance.

² Ce fut, dit-on, Boissette qui mit ce chœur en musique. On

Mère d'Amour, et fille de la Mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du même sein qui fut ton origine
Sorte notre ruine?

Peux-tu voir que de la même onde
Il ose naître un tel moustre après toi;
Que d'où vint tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal et d'effroi,
Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur même?

Venge l'honneur de ta naissance
Qu'on a souillé par un tel attentat;
Rends-lui sa première innocence,
Et tu rendras le calme à tout l'état¹ :
Et nous dirons enfin que d'où le mal procède
Part aussi le remède.

ne connaissait presque, en ce temps-là, qu'une espèce de faux-bourdon, qu'un contre-point grossier; c'était une espèce de chant d'église, c'était une musique de barbares, en comparaison de celle d'aujourd'hui. Ces paroles *reine de Paphe* sont aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins musical, de moins harmonieux que, *d'où le mal procède part aussi le remède*. Le fond de toute cette idée est fort beau : qu'importe le fond, quand les vers sont durs et secs? C'est par l'heureux choix des mots et par la mélodie que la poésie réussit : les pensées les plus sublimes ne sont rien, si elles sont mal exprimées. (V.)

¹ VAR. Et tu rendras le calme à cet état.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler; silence à la déesse;
 Silence et préparez vos cœurs à l'alégresse.
 Elle a reçu nos vœux, et les daigne exaucer;
 Écoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VÉNUS, au milieu de l'air.

Ne tremblez plus, mortels; ne tremble plus, ô mère!
 On va jeter le sort pour la dernière fois,

Et le ciel ne veut plus qu'un choix

Pour apaiser de tout point sa colère.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
 Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
 Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
 Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHIÉE, à Céphée.

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse,
 Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la déesse.

CÉPHÉE.

Allez, l'impatience est trop juste aux amants¹.

CASSIOPE, voyant remonter Vénus.

Suivons-la dans le ciel par nos remerciements;
 Et, d'une voix commune adorant sa puissance,
 Montrons à ses faveurs notre reconnaissance.

CHOEUR².

Ainsi toujours sur tes autels

Tous les mortels

Offrent leurs cœurs en sacrifice!

¹ Il semble qu'il parle d'un habit. (V.)

² VAR. CHOEUR DE MUSIQUE, cependant que Vénus remonte.

Ainsi le Zéphyr en tout temps
Sur tes palais de Cythère et d'Éryce
Fasse régner les graces du printemps!

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle;
Et fais pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siècle entier de doux ravissements.

Dans nos campagnes et nos bois
Toutes nos voix
Béniroient tes douces atteintes;
Et dans les rochers d'alentour
La même écho¹ qui redisoit nos plaintes
Ne redira que des soupirs d'amour.

CÉPHÉE.

C'est assez, la déesse est déjà disparue;
Ses dernières clartés se perdent dans la nue;
Allons jeter le sort pour la dernière fois:
Malheureux le dernier que foudroiera son choix;
Et dont en ce grand jour la perte domestique
Sonillera de ses pleurs l'algèresse publique!

Madame, cependant, songez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer:
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

¹ Ce mot, dans l'origine, étoit du genre féminin.

CASSIOPE.

J'obéis avec joie , et c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allois vous demander.

SCÈNE IV.

CASSIOPE, PERSÉE; SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Eh bien ! vous le voyez , ce n'étoit pas un crime ,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime ,
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever ,
Et que par leur présence ils doivent l'approuver.
Mais quoi ! vous soupirez ?

PERSÉE.

J'en ai bien lieu , madame.

CASSIOPE.

Le sujet ?

PERSÉE.

Votre joie.

CASSIOPE.

Elle vous gêne l'ame ?

PERSÉE.

Après ce que j'ai dit , douter d'un si beau feu ,
Reine , c'est ou m'entendre ou me croire bien peu.
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire ,
Quand mon ame en frémit et mon cœur en soupire.
Pouvois-je avoir des yeux et ne pas l'adorer ?
Et pourrois-je la perdre et n'en pas soupirer ?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous , puisqu'elle étoit promise ,

Et qu'en vain son bonlieur domptoit votre franchise?

PERSÉE.

Vouloir que la raison règne sur un amant,
C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable
Sans penser au succès dont sa flamme est capable;
Il s'abandonne entier, et n'examine rien;
Aimer est tout son but, aimer est tout son bien:
Il n'est difficulté ni péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne,
« Disois-je; et ce rival qui possède sa foi,
« S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moi. »

Voilà durant vos maux de quoi vivoit ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattois mon ame.
Pour nourrir des desirs d'un beau fen trop contents,
C'étoit assez d'espérer que d'espérer au temps;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses
Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choses¹.
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort.
J'étois indigne d'elle et de son hyménée,
Et toutefois, hélas, je valois bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorsque vous la jugiez ou royale ou divine:

¹ VAR. Pouvoit en ma faveur faire d'étranges choses.

Mon père est... Mais pourquoi contre vous l'animer ?
 Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer ;
 Il vengeroit ma mort, si j'avois fait connoître
 De quel illustre sang j'ai la gloire de naître ;
 Et votre grand bonheur seroit mal assuré,
 Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
 C'est trop perdre de temps, courons à votre joie,
 Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie¹ ;
 J'en veux être témoin, afin que mon tourment
 Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le temps vous fera voir pour souverain remède
 Le peu que vous perdez en perdant Andromède ;
 Et les dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
 Vous rendront bientôt plus qu'ils ne vous ont ôté.

PERSÉE.

Ni le temps ni les dieux ne feront ce miracle.
 Mais allons : à votre heur je ne mets point d'obstacle,
 Reine ; c'est l'affoiblir que de le retarder ;
 Et les dieux ont parlé, c'est à moi de céder².

¹ VAR. Courons à ce bonheur que le ciel nous envoie.

² On sent assez combien cette scène est froide et mal placée : quand même elle serait bien écrite, elle serait toujours mauvaise par le fond. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Cette place publique s'évanouit¹ en un instant pour faire place à un jardin délicieux ; et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paroître longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses nymphes qui cueillent des fleurs, et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE; CHOEUR DE NYMPHES.

ANDROMÈDE.

Nymphes, notre guirlande est encor mal ornée ;
Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulois couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne seroit pas bien grande,
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande.

¹ VAB. Cette place publique, dont la reine et Persée viennent de sortir, s'évanouit, ...

Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'est l'unique présent qui soit digne de lui.

Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;
L'augure déplairoit de tant de fleurs stériles;
Il faut à notre hymen des présages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous....
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi, madame?

ANDROMÈDE.

A tes yeux je vois que tu devines ¹.

Dis-moi donc d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu.
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père.
Quelque chaîne l'arrête et le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder.
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes!
Quoi! toutes l'aimez-vous? Un si parfait amant
Vous a-t-il su charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime:
Si je n'aimois ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né,
Il auroit eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

¹ Ces puérilités étaient le vice du temps; cela pouvait s'appeler alors de la galanterie: on ne sentait pas l'indécence d'un pareil contraste avec le fond terrible de la pièce. (V.)

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup puisqu'il a votre estime;
Mais il sait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMÈDE.

Que dis-tu?

AGLANTE.

Pas fait même une offre de service.

ANDROMÈDE.

Ah ! c'est de quoi rougir toutes avec justice;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pu manquer son cœur.

CÉPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière¹.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux :
Et, pour peu qu'on vous voie et qu'on vous considère²,
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMÈDE.

Vous êtes une adroite; achevez, achevez :
C'est peut-être en effet vous qui le captivez;
Car il aime, et j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne;

¹ VAR. Le moyen qu'on nous voie, ou qu'on nous considère?

² VAR. Et, depuis qu'un amant à vous voir se hasarde,
Il ne voit plus qu'une ombre alors qu'il nous regarde,
Tant il est ébloui des charmes tout-puissants
Qui lui pénètrent l'âme et dérobent les sens.
Il n'a plus d'yeux pour nous, et par-tout où vous êtes
Il nous est défendu de faire des conquêtes.

Son visage et sa voix changent à tous propos;
 Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots;
 Ses discours vont sans ordre; et, plus je les écoute,
 Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.
 Où vont-ils, Céphalie? où vont-ils? répondez.

CÉPHALIE.

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, chantant sans être vu¹.

Qu'elle est lente cette journée!

ANDROMÈDE.

Taisons-nous: cette voix me parle pour Phinée;
 Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour
 Que des accents si doux m'expliquent son amour.

PAGE.

Qu'elle est lente cette journée
 Dont la fin me doit rendre heureux²!
 Chaque moment à mon cœur amoureux
 Semble durer plus d'une année.
 O ciel! quel est l'heur d'un amant,
 Si, quand il en a l'assurance,
 Sa juste impatience
 Est un nouveau tourment?

Je dois posséder Audromède:
 Juge, soleil, quel est mon bien.
 Vis-tu jamais amour égal au mien?

¹ VAR. UN PAGE DE PHINÉE, chantant sans être vu.² Ce page chante là une étrange chanson; mais fût-elle bonne, un page qui vient chanter est bien froid. (V.)

Vois-tu beauté qui ne lui cède?
 Puis donc que la longueur du jour
 De mon nouveau mal est la source,
 Précipite ta course,
 Et tarde ton retour.

Tu luis encore, et ta lumière
 Semble se plaire à m'affliger.
 Ah ! mon amour te va bien obliger
 A quitter soudain ta carrière.
 Viens, soleil, viens voir la beauté
 Dont le divin éclat me dompte;
 Et tu fuiras de honte
 D'avoir moins de clarté¹.

SCÈNE II.

PHINÉE, ANDROMÈDE; CHOEUR
 DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Ce n'est pas mon dessein, madame, de surprendre,
 Puisque avant que d'entrer je me suis fait entendre.

ANDROMÈDE.

Vos vœux pour les cacher n'étoient pas criminels,

¹ L'amour de Phinée, qui va bien obliger le soleil à se cacher et à fuir de honte d'avoir moins de clarté que le visage d'Andromède, est d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de Pirame, qui rougissait d'avoir versé le sang de son maître. On ne sort point d'étonnement de voir jusqu'où l'auteur de *Cinna* s'est égaré et s'est abaissé. (V.)

Puisqu'ils suivent des dieux les ordres éternels.

PHINÉE.

Que me direz-vous donc de leur galanterie ?

ANDROMÈDE.

Que je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE.

Comment ?

ANDROMÈDE.

En vous donnaut de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.

Approchez, Liriope, et rendez-lui son change¹ ;
C'est vous, c'est votre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la ; nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prêté.

LIRIOPE chante.

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle,

Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits ;

Comme il n'est point de si doux traits,

Il n'est point de cœur si fidèle.

De mille appas son visage semé

La rend une merveille² ;

Mais quoiqu'elle soit sans pareille

Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime

On la préfère aux nymphes de la mer,

¹ *Liriope qui rend son change au page est encore d'une étrange galanterie. (V.)*

² *VAN. La rend toute merveille.*

Ce n'est que de savoir aimer
 Qu'elle-même veut qu'on l'estime;
 Chacun, d'amour pour elle consumé,
 D'un cœur lui fait un temple :
 Mais quoiqu'elle soit sans exemple,
 Phinée est encor plus aimé.

Enfin, si ses beaux yeux passent pour un miracle,
 C'est un miracle aussi que son amour,
 Pour qui Vénus en ce beau jour
 A prononcé ce digne oracle :
 Le ciel lui-même, en la voyant charmé,
 La juge incomparable ;
 Mais quoiqu'il l'ait faite adorable,
 Phinée est encor plus aimé.

(Cet air chanté, le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amants, chanté par les deux voix unies, et répété par le chœur entier de la musique.)

PAGE.

Heureux amant !

LIRIOPE.

Heureuse amante !

PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour bénir leur attente.

PAGE et LIRIOPE¹.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR².

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

PAGE.

Le ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne.

PAGE.

L'amour les joint.

LIRIOPE.

L'hymen va les unir.

PAGE.

Douce union que chacun doit bénir!

LIRIOPE.

Heureuse amour qu'un tel succès couronne!

PAGE et LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

¹ VAR. TOUS DEUX ENSEMBLE² VAR. CHŒUR DE MUSIQUE.

ACTE II, SCÈNE II.

211

CHŒUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMÈDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

PHINÉE.

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos sujets soupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,
Que leurs souhaits unis *....

SCÈNE III.

PHINÉE, ANDROMÈDE, TIMANTE; CHŒUR

DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

TIMANTE.

Ah, seigneur! ah, madame!

PHINÉE.

Que nous veux-tu, Timante, et qui trouble ton ame?

* Voici une de ces choses étranges que j'ai promis de remarquer; ce sont ces scènes de galanterie bourgeoise, aussi éloignées de la dignité de la tragédie que des graces de l'opéra; c'est cette Andromède qui demande à ses filles d'honneur laquelle est amoureuse de Persée: c'est ce page qui chante une chanson insipide; c'est Andromède qui rend sérénade pour sérénade; c'est *Approchez, Liriope, et rendez-lui son change*, etc. Il semble que tout cela ait été fait pour la noce d'un bourgeois de la rue Thibautodé.

Mais que l'on considère que les Français n'avaient aucun modèle dans ce genre; nous n'avons rien de supportable avant Quinault dans le lyrique. (V.)

TIMANTE.

Le pire des malheurs.

PHINÉE.

Le roi seroit-il mort !

TIMANTE.

Non, seigneur ; mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber.... Hélas ! pourrai-je vous le dire ?

ANDROMÈDE.

Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soupire ?

TIMANTE.

Soupirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous ?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de si vaines alarmes ?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes soupirs et mes larmes,
Vous en croirez le roi, qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux ministres des dieux.

PHINÉE.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule ;
Et je tiendrois le roi bien simple et bien crédule,
Si plus qu'une déesse il en croyoit le sort.

TIMANTE.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord ;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injustice ;
Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le sort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre destinée ;

Son ordre est immuable, il veut notre hyménée;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux;
Et ce n'est pas au sort à démentir les dieux.

ANDROMÈDE.

Assez souvent le ciel par quelque fausse joie
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie¹;
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux
Par ce flatteur espoir que j'allois être à vous.
Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

PHIÉE.

Et vous mourrez contente! Et j'ai pu mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter!
Détacher sans regret votre ame de la mienne!
Vouloir que je le voie, et que je m'en souvienné!
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort et moi!
Oui, je m'en souviendrai, vous le voulez, madame;
J'accepte le supplice où vous livrez mon ame:

¹ Le plus grand fruit que l'on puisse recueillir de cette pièce, c'est d'en comparer les situations et les expressions avec celles de l'*Iphigénie* de Racine. Iphigénie, dans les mêmes circonstances, dit à son amant :

Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille;
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
À vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire, etc.

C'est là qu'on trouve la perfection du style; c'est là que tous les écrivains, soit en prose, soit en vers, doivent chercher un modèle. (V.)

Mais, quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oubliera pas les lois de son devoir.
Je dois malgré le sort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoître aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avouerez bientôt, et j'aurai cette gloire
Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

ANDROMÈDE.

C'est donc trop pen pour moi que des malheurs si proches,
Si vous ne les croissez par d'injustes reproches !
Vous quitter sans regret ! les dieux me sont témoins
Que j'en montrerois plus si je vous aimois moins.
C'est pour vous trop aimer que je parois tout autre ;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre ;
Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas ! si vous savez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême,
Oni, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du sort.

PHINÉE.

Hélas ! qu'il étoit grand quand je l'ai cru s'éteindre¹,
Votre amour ! et qu'à tort ma flamme osoit s'en plaindre !
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret ;

¹ De longs discours, et si peu naturels dans une situation si violente, si affreuse, si inattendue, sont pires que le page qui veut faire enfuir le soleil, et que Liriope qui lui rend son change. (V.)

Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui même a l'audace
D'accuser votre amour quand vous lui faites grace.
Mais pour moi, dont la perte est sans comparaison,
Qui perds en vous perdant et lumière et raison,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle et me guide;
Dessus toute mon ame elle seule préside¹;
Elle y règne, et je cède entier à son transport;
Mais je ne cède pas aux caprices du sort.

Que le roi par scrupule à sa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
La reine et mon amour sauront bien empêcher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle;
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout sentiment;
Et sans doute le roi livrera la princesse
Avant qu'on l'ait pu voir sortir de sa foiblesse.

PHINÉE.

Eh bien! mon amour seul saura jusqu'au trépas,
Malgré tous...

ANDROMÈDE.

Le roi vient; ne vous emportez pas.

¹ VAR. Qui sur toute mon ame elle seule préside.

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE, PERSÉE,
TIMANTE; CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DU ROI
ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE.

Ma fille, si tu sais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Épargne ma douleur, juge-s-en par sa cause,
Et va sans me forcer à te dire autre chose ¹.

ANDROMÈDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux ;
Et le coup qui surprend un espoir légitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il est juste, et je le dois bénir;
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le ciel, qui se repent sitôt de ses caresses,
Verra plus de constance en moi qu'en ses promesses ;
Heureuse, si mes jours un peu précipités
Satisfont à ces dieux pour moi seule irrités,
Si je suis la dernière à leur courroux offerte,

¹ Cela est encore plus mauvais que tout ce que nous avons vu.
Les inepties du page et de Liriope sont sans conséquence ; mais
un père qui sacrifie froidement sa fille, sans lui dire autre chose,
joint l'atrocité au ridicule. (V.)

Si le salut public peut naître de ma perte !
Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien¹
Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien ,
Et que je ne suis pas la première et l'unique
Qui rende à votre état la sûreté publique !

PHINÉE.

Quoi ! vous vous obstinez encore à me trahir ?

ANDROMÈDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINÉE.

Honteuse obéissance à qui votre amour cède !

CÉPHÉE.

Obéissance illustre, et digne d'Andromède !
Son nom comblé par-là d'un immortel honneur...

PHINÉE.

Je l'empêcherai bien, ce funeste bonheur.
Andromède est à moi, vous me l'avez donnée ;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée ;
Vénus l'a commandé : qui me la peut ôter ?
Le sort auprès des dieux se doit-il écouter ?
Ah ! si j'en vois ici les infames ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres...

CÉPHÉE.

Apprenez que le sort n'agit que sous les dieux,
Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux².
Votre perte n'est rien au prix de une misère ;

¹ VAR. Malheureuse pourtant qu'un si précieux bien.

² Ce Céphée est ici plus insupportable que jamais ; il sacrifie sa fille de trop bon cœur. (V.)

Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, et je suis père ¹.
 Il est d'autres objets dignes de votre foi,
 Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi ².
 Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
 Que par-tout de ce monstre épandirent les rages;
 Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
 Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
 Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,
 Le sang de tout un peuple est trop bien employé
 Quand celui de ses rois en peut être payé;
 Et je ne connois point d'autre perte publique
 Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CÉPHÉE.

Craignez ces mêmes dieux qui président au sort.

PHINÉE.

Qu'entre eux-mêmes ces dieux se montrent donc d'accord.
 Quelle crainte après tout me pourroit y résoudre?
 S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelque autre foudre?
 Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi;
 Andromède est mon sort, et mes dieux, et mon roi.
 Punissez un impie, et perdez un rebelle;
 Satisfaites le sort en m'exposant pour elle;

¹ VAR. Si vous êtes amant, Phinée*, je suis le père.

² VAR. Mais il n'est point ailleurs d'autre fille pour moi.

* Les premières éditions offrent quelques exemples d'une semblable négligence : mon Gerardo, ou recevant ses vœux, ont soin de se corriger.

J'y cours : mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux¹...

(Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante aussi bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Éole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, et les deux plus éloignés sont comme volant en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paroissent deux à deux au milieu de l'air sur les ailes du théâtre, deux à la main gauche et deux à la droite ; ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.)

¹ Il s'agit bien ici de beaux yeux, et d' uniques rois, et d' uniques dieux. Voyez comme Achille parle dans *Iphigénie*.

Cette scène a encore beaucoup de conformité avec l'*Iphigénie* de Racine. Andromède dit :

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien douloureux
De tout perdre au moment que l'on croit être heureux !

Iphigénie s'exprime ainsi :

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peu-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Jamais un sentiment naturel et touchant ne fut plus éloigné de l'emphase tragique, ni exprimé avec une élégance plus noble et plus simple : jamais on n'a mis plus de charmes dans la véritable éloquence. (V.)

SCÈNE V.

ÆOLE, HUIT VENTS; CÉPHÉE, PERSÉE, PHINÉE,
ANDROMÈDE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DU
ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE.

Arrêtez; ce nuage enferme une tempête
Qui peut-être déjà menace votre tête.
N'irritez plus les dieux déjà trop irrités.

PHINÉE.

Qu'il crève, ce nuage, et que ces déités...

CÉPHÉE.

Ne les irritez plus, vous dis-je, et prenez garde ..

PHINÉE.

A les trop irriter qu'est-ce que je hasarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moi leur foudre s'il m'est dû;
Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encore un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux...

ÆOLE, au milieu de l'air.

Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr:
Quoi que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.

Connois-moi pour ton infortune;
Je suis Æole, roi des vents.

Partez, mes orageux suivants,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

(Ce commandement d'Éole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui étoient à ses côtés suspendus en l'air s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droit¹ : deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter ; deux autres, qui étoient à sa main gauche sur les ailes du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où, ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, et, l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusque dans les nues.)

ANDROMÈDE.

O ciel !

CÉPHÉE.

Ils l'ont saisie, et l'enlèvent en l'air.

PHINÉE².

Ah ! ne présumez pas ainsi me la voler ;
Je vous suivrai par-tout malgré votre surprise.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, PERSÉE ; SUITE DU ROI.

PERSÉE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise ;
Mais espérez encor, je vole à son secours,

¹ On écrivoit alors indifféremment à *droit* ou à *droite* ; la langue n'étoit pas encore fixée.

² VAR. PHINÉE courant après elle, et tâchant de la retenir.

Et vais forcer le sort à prendre un autre cours ¹.

CÉPHÉE.

Vingt amants pour Nérée en firent l'entreprise,
Mais il n'est point d'effort que ce monstre ne brise.
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.

PERSÉE.

Le ciel aime Audromède, il veut son hyménée,
Seigneur; et si les vents l'arrachient à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, et plus digne de vous;
A quelque autre par-là les dieux l'ont réservée.
Vous saurez qui je suis quand je l'aurai sauvée.
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles.

CÉPHÉE.

Moi, qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écouterà pas.

¹ Persée qui va forcer le sort à prendre un autre cours n'est pas le Persée de Quinault. (V.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Il se fait ici une si étrange métamorphose, qu'il semble qu'avant que de sortir de ce jardin Persée ait découvert¹ cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte par-tout sous son bouclier. Les myrtes et les jasmins qui le composoient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées et bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre : c'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, et se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage ; elles sont dans une agitation continuelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises : on en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer, qui paroît si vaste et d'une si grande étendue, qu'on jureroit que les vaisseaux qui flottent près de l'horizon, dont la vue est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des dieux et du supplice d'Andromède ; aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE au pied d'un rocher ; DEUX VENTS qui l'y attachent ;
TIMANTE ; CHOEUR DE PEUPLE sur le rivage.

TIMANTE.

Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue,

¹ VAR. Voici une étrange métamorphose. Sans doute qu'avant que de sortir de ce jardin, Persée a découvert.

La princesse, et mourir, s'il se peut, à sa vue.

CHŒUR.

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infâmes bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Oui, c'est elle sans doute. Ah! l'indigne spectacle!

CHŒUR.

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.

(Les vents s'envolent.)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.

ANDROMÈDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soupirs;
Et puissent les accents de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMÈDE.

Affreuse image du trépas
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement¹!
Qu'on vous méprise alors! qu'on vous brave aisément!

¹ On doit remarquer un défaut que Corneille n'a pu éviter dans aucune de ses pièces de théâtre; c'est de faire parler le poète à la place du personnage; c'est de mettre en froids raisonnements, en maximes générales, ce qui doit être en sentiment; défaut dans lequel Racine n'est jamais tombé. (V.)

Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment !

Ici seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée,
Ici que je n'ai plus ni parents, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare :
Il n'a qu'elle à considérer ;
Et, quoi que de ce monstre il s'ose figurer,
Ma constance qui s'y prépare
Le trouve d'autant plus barbare
Qu'il diffère à me dévorer.

Étrange effet de mes malheurs !
Mon ame trainante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit ;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit ;
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes desirs !
Et que sa cruelle paresse
A ce cœur dont ma flamme est encor la maîtresse
Coûte d'amers et longs soupirs !

O toi, dont jusqu'ici la douceur m'a suivie,
Va-t-en, souvenir indiscret;
Et, cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moi sortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds;
Laisse-moi....

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, TIMANTE;

CHŒUR DE PEUPLE.

CASSIOPE.

Me voici, qui seule ai fait le crime,
Me voici, justes dieux, prenez votre victime;
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.
Punir les innocents, et laisser les coupables,
Inhumains ! est-ce en être, est-ce en être capables ?
A moi tout le supplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels ? qu'avez-vous presque fait ?
Andromède est ici votre plus rare ouvrage ;
Andromède est ici votre plus digne image ;
Elle rassemble en soi vos attraits divisés :

On vous connoitra moins si vous la détruisez.

Ah ! je découvre enfin d'où provient tant de haine ;
 Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine ;
 Si vous la laissez vivre, envieux tout-puissans,
 Elle auroit plus que vous et d'autels et d'encens ;
 Chacun préféreroit le portrait au modèle,
 Et bientôt l'univers n'adoreroit plus qu'elle¹.

ANDROMÈDE.

En l'état où je suis le sort m'est-il trop doux,
 Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous ?
 Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes ?
 Qu'espérez-vous, madame, à force de blasphèmes ?

CASSIOPE.

Attirer et leur monstre et leur foudre sur moi :
 Mais je ne les irrite, hélas ! que contre toi ;
 Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes ;
 Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes ;
 Et pour punir ta mère ils n'ont, ces cruels dieux,
 Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux.
 Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie,
 C'est percer de mon cœur la plus tendre partie ;
 Que je souffre bien plus en te voyant périr,

¹ Voilà encore un des grands défauts de Corneille ; il cherche des pensées, des traits d'esprit, et, qui pis est, d'un esprit faux, quand il ne faut exprimer que la douleur. Cassiope découvre d'où provient tant de haine ; c'est de jalousie : et Clytemnestre, dans *Iphigénie*, ne s'exprime pas ainsi.

Mais, malgré ce défaut, il y a des moments de chaleur dans le discours de Cassiope ; on remarquera seulement qu'Andromède, enchaînée sur son rocher, et sur le point d'être dévorée, n'est pas en état de faire la conversation. (V.)

Et qu'ils me feroient grace en me faisant mourir.
 Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée¹,
 Cette illustre union par Vénus ordonnée,
 Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
 Et que ces mêmes dieux devoient tant honorer!

Ce que nos yeux ont vu n'étoit-ce donc qu'un songe,
 Déesse? on ne viens-tu que pour dire un mensonge?
 Nous aurois-tu parlé sans l'aveu du Destin?
 Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin?
 Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses?
 Si contre elle l'envie émeut quelques déesses,
 L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux?
 Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux?
 Le maître souverain de toute la nature
 Pour de moindres beautés a changé de figure;
 Neptune a soupiré pour de moindres appas;
 Elle en montre à Phébus que Daphné n'avoit pas;
 Et l'Amour en Psyché voyoit bien moins de charmes,
 Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
 Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
 Ma fille? au vif éclat qu'ils sèment dans la mer,
 Les tritons amoureux, malgré leurs néréides,
 Devroient déjà sortir de leurs grottes humides,
 Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'opposer,
 Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,

¹ On retrouve le même mouvement, et presque la même pensée dans ces vers de Racine :

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!
Iphigénie, acte IV, sc. IV.

Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÈDE, voyant venir le monstre de loin.

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir?
Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir.
Vous appelez le monstre. Ah ! du moins à sa vue
Quittez la vanité qui m'a déjà perdue.
Il n'est mortel ni dieu qui m'ose secourir.
Il vient; consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE.

Je le vois, c'en est fait. Parois du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'étoit destinée;
Parois, il en est temps; viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux;
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMÈDE.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur;
Mais sans doute, madame, il est mort de douleur :
Et comme il a du cœur et sait que je l'adore,
Il périroit ici s'il respiroit encore.

CASSIOPE.

Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'osois tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine;
Viens en donner la preuve, et, par un prompt secours,
Fais-nous voir quelle foi l'on doit à tes discours;
Supplante ton rival par une illustre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place :

•

Andromède est à toi si tu l'oses gagner.

Quoi ! lâches, le péril vous la fait dédaigner !
 Il éteint en tous deux ces flammes sans secondes !
 Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes
 Faire servir l'effort de nos bras impuissants
 D'exemple et de reproche à leurs feux languissants ;
 Faisons ce que tous deux devraient faire avec joie ;
 Détournons sa fureur dessus une autre proie :
 Heureuse si mon sang la pouvoit assouvir !
 Allons. Mais qui m'arrête ? Ah ! c'est mal me servir.

(On voit ici Persée descendre du haut des nues.)

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, attachée au rocher; PERSÉE, en l'air, sur
 le cheval Pégase, CASSIOPE, TIMANTE ET LE
 CHOEUR sur le rivage.

TIMANTE, montrant Persée à Cassiope, et l'empêchant
 de se jeter en la mer.

Conrez-vous à la mort quand on vole à votre aide ?
 Voyez par quels chemins on secourt Andromède ;
 Quel héros, ou quel dieu sur ce cheval ailé....

CASSIOPE.

Ah ! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
 C'est lui-même. Seigneur, que mon ame étonnée....

PERSÉE, en l'air, sur le Pégase.

Reine, voyez par-là si je vauz bien Phinée,
 Si j'étois moins que lui digne de votre choix,
 Et si le sang des dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, seigneur, un amour si fidèle;
 Combattez donc pour vous en combattant pour elle :
 Vous ne trouverez point de sentiments ingrats.

PERSÉE, à Andromède.

Adorable princesse, avouez-en mon bras.

CHOEUR DE MUSIQUE, *pendant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
 Et jamais amant ni guerrier
 Ne vit ceindre sa tête
 D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX *seule.*

Andromède est le prix qui suit votre victoire :
 Combattez, combattez ;
 Et vos plaisirs et votre gloire
 Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHOEUR *répète.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
 Et jamais amant ni guerrier
 Ne vit ceindre sa tête
 D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, à la reine.

Voyez de quel effet notre attente est suivie,
 Madame; elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur¹.

CASSIOPE.

O ciel! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!

¹ VAR. Rendez grace à l'Amour, qui m'en fait le vainqueur.

L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre :
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre ;
Et vous êtes, seigneur, l'incomparable époux
Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.

Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée ;
C'est à ce grand héros que le sort t'a donuée ;
C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui ;
Il est digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres services ;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.

Princesse, cependant quittez ces tristes lieux ,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux .
Ces vents , ces mêmes vents qui vous ont enlevée ,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée :
L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter
Jusqu'en votre palais les force à vous porter ,
Les force à vous remettre où tantôt leur surprise '....

ANDROMÈDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remise ,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciement.

PERSÉE.

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez restituer cette illustre victime ;
Méritez votre grace, impétueux mutins,
Par votre obéissance au maître des destins.

(Les vents obéissent aussitôt à ce commandement de Persée ; et on

¹ VAR. Les force à vous remettre où l'on vous a vu prise.

les voit en un moment détacher cette princesse, et la reporter par-dessus les flots jusqu'au lieu d'où ils l'avoient apportée au commencement de cet acte. En même temps Persée revole en haut sur son cheval ailé; et, après avoir fait un caracol¹ admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vu disparaître la princesse: tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joie et de chants de victoire.)

CASSIOPE, voyant Persée revoler en haut après sa victoire.

Peuple, qu'à pleine voix l'alégresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHŒUR.

Le monstre est mort, erions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes et nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête.
Victoire tous, victoire à son amour!
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête:
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

CASSIOPE, après que Persée est disparu.

Dieux! j'étois sur ces bords immobile de joie!
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie,

¹ Le genre et l'orthographe du mot *caracol* ont changé depuis; on écrirait aujourd'hui une *caracole*.

Embrasser ce vainqueur, et demander au roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi ¹.

SCÈNE IV.

CYMODOCE, ÉPHYRE, CYDIPPE ².

(Ces trois néréides s'élèvent du milieu des flots.)

CYMODOCE.

Ainsi notre colère est de tout point bravée !
Ainsi notre victime à nos yeux enlevée
Va croître les douceurs de ses contentements
Par le juste mépris de nos ressentiments.

ÉPHYRE.

Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec son destin être d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur; et ses plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.

Le sort, qui jusqu'ici nous a donné le change,
Immole à ses beautés le monstre qui nous venge;
Du même sacrifice, et dans le même lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.

Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,
Puisque les immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux;

¹ VAR. L'effet du bel espoir qu'il a reçu de moi.

² VAR. CYDIPPE; trois néréides s'élevant du milieu des flots

Car son libérateur est sans doute un des dieux.
Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie;
Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie;
Et ce cheval ailé fût péri mille fois
Avant que de voler sous un indigne poids.

CYMODICE.

Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rendre;
Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,
Il faut trouver aussi des dieux à nous venger.
Du sang de notre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE.

Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent:
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent.
C'est lui-même, parlons.

SCÈNE V.

NEPTUNE, LES TROIS NÉRÉIDES.

NEPTUNE, dans son char formé d'une grande conque de nacre,
et tiré par deux chevaux marins.

Je sais vos déplaisirs,
Mes filles; et je viens au bruit de vos soupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'est moi que tyrannise un superbe de frère,
Qui dans mon propre état m'osant faire la loi,

M'envoie un de ses fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre;
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre;
Que même du Destin il soit indépendant;
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.
C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat sur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers;
Aussi leur souverain prendra notre querelle :
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle;
Et tous trois, assemblant notre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu. Consolez-vous, nymphes trop outragées;
Je périrai moi-même, ou vous serez vengées :
Et j'ai su du Destin, qui se ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

(Il fond au milieu de la mer.)

CYMODUCE.

Après le doux espoir d'une telle promesse
Reprenons, chères sœurs, une entière alégresse.

(Les néréides se plongent aussi dans la mer.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Les vagues fondent sous le théâtre; et ces hideuses masses de pierres dont elles battoient le pied font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier; on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande salle, qui doit servir aux noces de Persée et d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, et l'autre de quarrées, en font les ornemens : elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle; et leurs bases, corniches, amortissemens, étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre; et, par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès où l'œil s'enfonce à perte de vue ¹.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE, PERSÉE; CHŒUR DE NYMPHES,
SUIVE DE PERSÉE.

PERSÉE.

Que me permettez-vous, madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer ²?

¹ Après ces derniers mots, on lit dans la première édition :
« Persée paroît le premier dans cette salle conduisant Andromède à son appartement, après l'avoir obtenue du roi et de la reine; et, comme si leur volonté ne suffisoit pas, il tâche encore de l'obtenir d'elle-même par les respects qu'il lui rend, et les submissions extraordinaires qu'il lui fait. »

² VAR. Votre amour, est-ce un bien où je dois aspirer?
Et puis-je, en cette illustre et divine journée.

Et puis-je, en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédoit Phinée?

ANDROMÈDE.

Laissez-moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous ;
Et s'il l'a possédé n'en soyez point jaloux.
Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chasse ;
Ce même choix du roi vous y donne sa place ;
N'exigez rien de plus : je ne sais point haïr ;
Je ne sais point aimer, mais je sais obéir :
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne ;
De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance !
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance !
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés !

Princesse, mon bonheur vous auroit mal servie,
S'il vous faisoit esclave en vous rendant la vie ;
Et s'il n'avoit sauvé des jours si précieux¹
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amants vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différents.
J'ai vu parler pour moi les dieux et vos parents ;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage ;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage

¹ VAR. Et ne vous conservoit des jours si précieux.

Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux ¹
Du choix de vos parents, et du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous-même;
Et comme enfin c'est vous et non pas moi que j'aime ²,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cet espoir, et hasarde le reste;
Et, me soit votre choix ou propice ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos desirs,
Si ma mort vous épargne un pen de déplaisirs.
Remplissez mon espoir ou trompez mon attente,
Je mourrai sans regret si vous vivez contente;
Et mon trépas n'aura que d'aimables moments
S'il vous ôte un obstacle à vos contentements.

ANDROMÈDE.

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue et de ma destinée.
Après que par le roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir c'étoit vous dire assez:
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc...

PERSÉE.

Non, madame; où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourroit en ma présence
Faire à vos sentiments un peu de violence;

¹ VAR. Que de voir cet amour faire hommage à vos yeux.

² VAR. Et comme c'est votre heur, et non le mien, que j'aime.

Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour,
Pourroit en ma faveur séduire votre amour;
La pitié de mes maux pourroit même surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre;
Et le moyen qu'un cœur on séduit ou surpris
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?

De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame;
Ne me répondez point, et consultez-la bien;
Faites votre bonheur sans aucun soin du mien:
Je lui voudrois du mal s'il retranchoit du vôtre,
S'il vous pouvoit coûter un soupir pour quelque autre,
Et si, quittant pour moi quelques destins meilleurs,
Votre devoir laissoit votre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content si vous vivez contente,
Et si, l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu. Je vais attendre ou triomphe ou supplice,
L'un comme effet de grace, et l'autre de justice.

ANDROMÈDE.

A ces profonds respects qu'ici vous me rendez
Je ne réplique point, vous me le défendez;
Mais, quoique votre amour me condamne au silence,
Je vous dirai, seigneur, malgré votre défense,
Qu'un héros tel que vous ne sauroit ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout espérer.

SCÈNE II.

ANDROMÈDE, CHOEUR DE NYMPHES.

ANDROMÈDE.

Nymphes, l'auriez-vous cru qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée?
Le roi l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrois en secret à son commandement.
Ma flamme impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au-devant de mon obéissance.
Je fais plus; au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur;
Et ce captif rebelle, ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change et si prompt et si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos âmes
Éteint comme il leur plaît et rallume nos flammes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime;
Au défaut de l'amour que Phinée emportoit,

Il lui donnoit dès-lors tout ce qui lui restoit ;
 Dès-lors ces mêmes dieux , dont l'ordre s'exécute ,
 Le penchoient du côté qu'ils préparoient sa chute ;
 Et cette haute estime attendant ce beau jour
 N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE.

Un digne amour succède à cette haute estime :
 Si je puis toutefois vous le dire sans crime ,
 C'est hasarder beaucoup que croire entièrement
 L'impétuosité d'un si prompt changement.

Comme pour vous Plinée eut toujours quelques charmes ,
 Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes ¹
 Pour dissiper un pen de cette avidité
 Qui d'un si gros torrent suit la rapidité ².
 Deux amants que sépare une légère offense
 Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.
 Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer ,
 Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer...

ANDROMÈDE.

Et j'y verrai de plus cette ame lâche et basse
 Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrâce ;
 Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver ,
 Qui me voyant périr voulut se conserver ,

¹ C'est là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en quelque genre que ce puisse être ; mais ce n'est qu'un vers aisé à corriger, au lieu que les froids et inutiles discours d'Andromède et du chœur des nymphes ne peuvent être embellis. (V.)

² Van. Qui d'un torrent si gros suit la rapidité

Reprennent assésent leur vieille intelligence.

Et crut s'être acquitté devant ce que nous sommes,
En querellant les dieux et menaçant les hommes.
S'il eût... Mais le voici; voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, PHINÉE, AMMON; CHŒUR
DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire¹,
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrêt de ma mort.
Je ne suis point surpris que le roi, que la reine²,
Suivent les mouvements d'une foiblesse humaine;
Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontés.
On vous donne à Persée, et vous y consentez!
Et toute votre foi demeure sans défense
Alors que de mon bien on fait sa récompense!

ANDROMÈDE.

Oui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir;
Et quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,

¹ Le rôle de Phinée devient ridicule quand il fait des reproches à la princesse de ce qu'on la donne à celui qui l'a sauvée; il ne tenait qu'à lui de se mettre dans une barque, et d'aller combattre le monstre. Ce personnage est trop avili. (V.)

² VAR. Non que je sois surpris que le roi, que la reine

Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
 De quel front osez-vous me nommer votre bien¹,
 Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien?
 Quoi! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
 Et ce monstre étant mort je suis à vous encore!
 Quand je sors de péril vous revenez à moi!
 Vous avcz de l'amour, et je vous dois ma foi!
 C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre,
 Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
 Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
 Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
 Quittez donc cette vaine et téméraire idée;
 Ne me demandez plus quand vous m'avcz cédée.
 Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
 Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.

PHÉNÉE.

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire?
 N'ai-je pas des dieux même attiré la colère?
 Lorsque je vis Éole armé pour m'en punir,
 Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
 N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
 Ses ministres ailés, pour me jeter par terre?
 Et voyant mes efforts avorter sans effets,
 Quels pleurs n'ai-je versés, et quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMÈDE.

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
 Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes!

¹ VAR. Mais quel droit avez-vous de nommer votre un bien
 Où votre peu de cœur ne prétendoit plus rien?
 Quoi! vous pouvez souffrir qu'un monstre me dévore!

Et dedans mon péril vos sentimens ingrats
S'amusoient à des vœux quand il falloit des bras!

PHINÉE.

Que pouvois-je de plus, ayant vu pour Nérée
De vingt amants armés la troupe dévorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au-dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMÈDE.

Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle¹ :
Le ciel l'avoit promis par un arrêt si doux !
Il l'a fait par un autre, et l'auroit fait par vous.

Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amants dévorés pour Nérée
Vous laissoient un exemple et noble et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la même certitude ;
Mais avec plus d'amour et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant.
Que leur amour du vôtre étoit bien différent !
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes ;
Et, quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vingt amants qui voulurent la suivre,
Et je n'en avois qu'un, qui m'a voulu survivre.
Encor ces vingt amants qui vous ont alarmé
N'étoient pas tous aimés, et vous étiez aimé :

¹ Ces contestations sont bien froides. (V.)

Ils n'avoient la plupart qu'une foible espérance,
 Et vous aviez, Phinée, une eutière assurance ;
 Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi ;
 N'étoit-ce point assez pour mourir avec moi ?
 Pouviez-vous ?...

PHINÉE.

Ah ! de grace, imputez-moi, madame ,
 Les crimes les plus noirs dont soit capable une ame ¹ ;
 Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
 De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
 J'épargnois à mes yeux un funeste spectacle,
 Où mes bras impuissans n'avoient pu mettre obstacle ,
 Et tenois ma main prête à servir ma douleur
 Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur .

ANDROMÈDE.

Et vos respects trouvoient une digne matière
 A me laisser l'honneur de périr la première ² !
 Ah ! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
 Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
 Vous ne me deviez pas envier cette joie
 De voir offrir au monstre une première proie :
 Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs ³ ;
 Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs ;
 Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable ,
 Je l'aurois regardé comme un port favorable ,
 Comme un vivant sépulcre où mon cœur amoureux

¹ VAR. Les crimes les plus noirs qu'ose enfanter une ame

² Andromède accable trop ce Phinée. (V.)

³ VAR. Vous m'auriez désarmé Le mort de ses horreurs

Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
 J'aurois désavoué la valeur de Persée;
 En me sauvant la vie il m'auroit offensée;
 Et de ce même bras qu'il m'auroit conservé
 Je vous immolerois ce qu'il m'auroit sauvé.
 Ma mort auroit déjà couronné votre perte,
 Et la bonté du ciel ne l'auroit pas soufferte;
 C'est à votre refus que les dieux ont remis
 En de plus dignes mains ce qu'ils m'avoient promis.
 Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;
 Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre.
 Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux¹,
 Puisque sur ce rocher j'étois morte pour vous :
 Qui pouvoit le souffrir pent me voir sans envie
 Vivre pour un héros de qui je tiens la vie;
 Et quand l'amour encor me parleroit pour lui,
 Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.
 Adieu.

SCÈNE IV.

PHINÉE, AMMON; SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne;
 Cruelle, et que ma foi de mon bras vous obtienne?
 Eh bien ! nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
 Qui, triomphant d'un monstre, a dompté votre cœur.

¹ VAR. Vous n'avez pas de lieu d'en devenir jaloux.

C'étoit trop peu pour lui d'une seule victoire,
 S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire !
 Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,
 La mienne à son bonheur saura bien l'arracher ;
 Et vainqueur de tous deux eu une seule tête,
 De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
 La force me rendra ce que ne peut l'amour.
 Allons-y, chers amis, et montrons dès ce jour¹...

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une ame plus remise
 Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
 Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
 Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter ?

PHINÉE.

Je sais que Danaé fut son indigne mère ;
 L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère :
 Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux,
 Ni moins chéri du ciel que les crimes des dieux².

AMMON.

Mais vous ne savez pas, seigneur, que son épée
 De l'horrible Méduse a la tête coupée,
 Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
 Et que c'est fait de vous s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
 Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,

¹ VAR. Allons-y, chers amis, et dès ce même jour....

² Ces quatre vers sont beaux ; c'est la condamnation de presque toutes les fables de l'antiquité. (V.)

Et que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher,
 A cet aspect fatal devint un grand rocher.
 Soit une vérité, soit un conte, n'importe;
 Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
 Puisque Andromède enfin vouloit me voir périr,
 Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir,
 Que, fière de se voir l'objet de tant d'oracles,
 Elle veut que pour elle on fasse des miracles,
 Cette tête est un monstre aussi bien que celui
 Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui;
 Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
 Et monstres à combattre, et miracles à faire.
 Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
 Quoique de leur monarque il se dise sorti;
 Et Junon pour le moins prendra notre querelle
 Contre l'amour furtif d'un époux infidèle.

(Junon se fait voir dans un char superbe tiré par deux paons, et si bien enrichi, qu'il paroît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air, dont nos poètes lui attribuent l'empire, et y fait plusieurs tours, tantôt à droite et tantôt à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.)

SCÈNE V.

JUNON, dans son char, au milieu de l'air; PHINÉE,
 AMMON; SUITE DE PHINÉE.

JUNON.

N'en doute point, Phinée, et cesse d'endurer.

PHÉNÉE.

Elle-même paroît pour nous en assurer.

JUNON.

Je ne serai pas seule ; ainsi que moi Neptune

S'intéresse en ton infortune ;

Et déjà la noire Alec-ton ,

Du fond des enfers déchaînée ,

A , par les ordres de Pluton ,

De mille cœurs pour toi la fureur mutinée :

Fort de tant de seconds, ose, et sers mon courroux

Contre l'indigne saug de mon perfide époux¹.

PHÉNÉE.

Nous te suivons, déesse ; et dessous tes auspices

Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.

Que craindrons-nous, amis ? nous avons dieux pour dieux ,

Oracle pour oracle, et la faveur des cieux

D'un contre-poids égal dessus nous balancée

N'est pas entièrement du côté de Persée.

JUNON.

Je te le dis encore, ose, et sers mon courroux

Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

AMMON.

Sous tes commandements, nous y courons, déesse ,

Le cœur plein d'espérance, et l'ame d'âlégresse.

Allons, seigneur, allons assembler vos amis ;

Courons au grand succès qu'elle vous a promis :

Aussi bien le roi vient, il faut quitter la place ,

De peur...

¹ VAR. Contre l'indigne sang de mon volage époux

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe;
Et songez à m'en faire un fidèle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE,
AMMON, TIMANTE; CHŒUR DE PEUPLE.

TIMANTE.

Seigneur, le souvenir des plus âpres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal sans pareil nous nous vîmes surpris,
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix;
Et voyant quel époux il donne à la princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'âlégresse.

CHŒUR chante ¹.

Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;
Vivez heureux, et vivez si long-temps,
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous dire,
Vivez, heureux amants.

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie;
Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs moments
Fassent redire même à la voix de l'envie,
Vivez, heureux amants.

¹ Var. CHŒUR DE MUSIQUE.

Que les peuples les plus puissants,
 Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent !
 Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
 Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,
 Vivez, heureux amants.

CÉPHÉE.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joie,
 Rendre grâces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.
 Allons dedans le temple avecque mille vœux
 De cet illustre hymen achever les beaux nœuds.
 Allons sacrifier à Jupiter son père,
 Le prier de souffrir ce que nous pensons faire¹,
 Et ne s'offenser pas que ce noble lien
 Fasse un mélange heureux de son sang et du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
 Nous nous rendions des eaux les déités propices.
 Neptune est irrité, les nymphes de la mer
 Ont de nouveaux sujets encor de s'agiter;
 Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
 Par mes submissions je dois les satisfaire.
 Sur leurs sables, témoins de tant de vanités,
 Je vais sacrifier à leurs divinités;
 Et conduisant ma fille à ce même rivage,
 De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
 Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés :
 Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en même temps de ma fière marâtre

¹ VAR. Le prier de souffrir ce que nous allons faire

Je tâche d'apaiser la haine opiniâtre ;
Qu'un pareil sacrifice et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CÉPHÉE.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects régneront dessus vos ames.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter,
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnaissance ;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs
Que n'abatte aussitôt l'abaissement des cœurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal ¹.

Le temple qui lui succède a tant d'avantage sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admiroit : aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes ; et l'art du sieur Torelli est ici d'autant plus merveilleux, qu'il fait paroître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre ; et tous les accompagnemens qui les soutiennent et qui les finissent, de bronze ciselé, dont la gravure représente quantité de dieux et de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand et superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique ; il est par-tout enrichi du même métal : et, au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour : on y verroit Céphée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs prêteroiént à ce sacrifice les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

SCÈNE I.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,

¹ VAR. . . . De ce palais royal qui vient de disparaître.

Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival, presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agréera la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup, sensible au cœur de l'inhumaine,
D'un injuste mépris fait une juste haine?

Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquiescer, et non à l'irriter;
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flamme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame ¹.

AMMON.

Mais, seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité que prétendez-vous faire?

PHINÉE.

Tout, hormis l'irriter; tout, hormis lui déplaire :
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son courroux ².

¹ VAR. Ce n'est pas le chemin de regagner son ame

² Corneille passe pour avoir dédaigné de parler d'amour; il en parle pourtant, et beaucoup, dans toutes ses pièces, sans en excepter une seule. C'était sans doute dans cet ouvrage, qui est

AMMON.

Quittez, quittez, seigneur, un respect si funeste ;
Otez-vous ce rival, et hasardez le reste :
En dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs ,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs....

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières
Rarement un amant les peut goûter entières ;
Et, quand de sa vengeance elles sont tout le fruit ,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate ,
Ont bien je ne sais quoi qui dans l'abord le flatte ;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï ,
Plus il s'en est flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets son ame est abattue ,
Et sa propre vengeance incessamment le tue.

Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger :
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger ;
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma faiblesse ,
Encore un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espère jusqu'au bout
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconstante, peut-être encor tout étonnée ,
N'étoit pas bien à soi quand elle s'est donnée :
Et la reconnaissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendoit le jour.

*moitié tragédie, moitié opéra, qu'il devait traiter cette passion ;
mais il fallait en parler autrement, et ne point dire qu'un véritable
amant espère jusqu'au bout, etc. (V.)*

Au sortir du péril, pâle encore et tremblante,
L'image de la mort devant les yeux errante,
Elle a cru tout devoir à son libérateur :
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur ;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présents dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi :
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
Qui, s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laisser la porte encore ouverte.
Ah ! si ce triste hymen se pouvoit éloigner !

AMMON.

Quoi ! vous voulez encor vous faire dédaigner ?
Sous ce honteux espoir votre fureur se dompte ?

PHINÉE.

Que veux-tu ? ne sois point le témoin de ma honte :
Andromède revient ; va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine ;
Et tu verras mes feux, changés en juste horreur,
Armer mes désespoirs, et hâter ma fureur.

AMMON.

Je vous plains ; mais enfin j'obéis, et vous laisse.

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHINÉE,
SUITE DE LA REINE.

PHINÉE.

Une seconde fois, adorable princesse ¹,
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi....

ANDROMÈDE.

Quoi ! vous voyez la reine, et vous parlez à moi !

PHINÉE.

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.
Je serois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus votre infidélité
Si vous vous excusiez sur son autorité.

Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire : « Elle-même elle en pleure ,
« Elle change forcée, et son cœur me demeure » ;
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je, hélas ! demander pour remède
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement

¹ On ne doit jamais rien dire une seconde fois : cette scène n'est qu'une répétition de la précédente. (V.)

Qu'avec la vanité d'y courir justement?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti;
Mais sorti, le dirai-je, et pourrez-vous l'entendre?
Où, sorti lâchement, de peur de le défendre?
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où votre bras venoit de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à lui-même, à tout autre :
Si c'est une injustice, examinons la vôtre.

La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déjà consolé de sa mort;
Et, quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE.

Ah! madame!....

CASSIOPE.

Eh bien! soit, vous avez soupiré
Autant que l'a pu faire un cœur désespéré.
Jamais aucun tourment n'égala votre peine;
Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,
Ce désespoir illustre et ces nobles regrets
Lui devoient un peu plus que des soupirs secrets.
A ce défaut, Persée....

PHINÉE.

Ah! c'en est trop, madame;

* VAN. Mais sorti lâchement, de peur de la défendre?

Ce nom rend , malgré moi , la fureur à mon ame :
Je me force au respect ; mais toujours le vanter ,
C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.
Qu'a-t-il fait , après tout , si digne de vous plaire ,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire ?
Et , tout héros qu'il est , qu'eût-il osé pour vous ,
S'il n'eût eu que sa flamme et son bras comme nous ?
Mille et mille auroient fait des actions plus belles ,
Si le ciel comme à lui leur eût prêté des ailes ;
Et vous les auriez vus encor plus généreux ,
S'ils eussent vu le monstre et le péril sous eux :
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre .
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre ,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter ,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter ;
Et je ne comprends point ni quelle en est la gloire ,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire .

CASSIOPE.

Et votre aveuglement sera bien moins compris ,
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris .
Le ciel , qui mieux que nous connoît ce que nous sommes ,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes ;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui ,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui .
Ce sont graces d'en haut rares et singulières ,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires ;
Ou , pour en mieux parler , la justice des cieux
Garde ce privilège au digne sang des dieux :
C'est par-là que leur roi vient d'avouer sa race .

ANDROMÈDE.

Je dirai plus, Phinée; et, pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et, quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.

Voyez ce qu'il a fait, lorsque après ces alarmes,
Me voyant tout acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,
Dans sa victoire même il s'est vaincu pour moi.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage;
De toute sa conquête il m'a fait un hommage;
Il m'en a fait un don; et fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix :
Il veut tenir pour grace un si juste salaire;
Il réduit son bonheur à ne me point déplaire;
Préférant mes refus, préférant son trépas
A l'effet de ses vœux qui ne me plairoit pas.

En usez-vous de même? et votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence?
Vous avez contre vous et les dieux et le roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi!
Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve¹,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,

¹ VAB. Sous ombre d'une foi que vous n'avez pu suivre,
Je dois à votre amour ce qu'un autre délivre!

A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parents, aux dieux même rebelle,
Vous crierez après moi sans cesse : A l'infidèle !

C'étoit aux yeux du moustre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foi se devoit rechercher ;
Mon ame, encor pour vous de même ardeur pressée,
Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vue aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui ¹.
Mais, puisque vous m'avez envié cette joie,
Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie ;
Et souffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je perds donc temps, madame, et votre ame obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié, pour Phinée ?
Un peu de vanité qui flatte vos parents,
Et d'un rival adroit les respects apparents,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flamme et mes services ?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourroient être suspects,
Que qui peut se priver de la personne aimée
N'a qu'une ardeur civile et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour :
C'est un présent des cieus, faites-lui votre cour ;
Plus fidèle qu'à moi, tenez-lui mieux parole :
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole ;

¹ VAR. Mourir avecque vous que vivre avecque lui.

Mais ce rival peut-être , après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÈDE.

Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le temps être le plus à plaindre.

ANDROMÈDE.

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre compte au roi de vos justes mépris.

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE;

SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE.

Que faisoit là Phinée? est-il si téméraire¹
Que ce que font les dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, soupiré, menacé,
Il vous a vu, seigneur, et l'orage a passé.

¹ Cette scène est encore plus froide. (V.)

CÉPHÉE.

Et vous prêtez l'oreille à ses discours frivoles ?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles ;
Et l'écouter sans trouble et sans rien hasarder,
C'est la moindre faveur qu'on lui puisse accorder.

Mais, seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,
Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien.

CÉPHÉE.

Jamais les feux sacrés et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux ; et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant ;
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant :
Et leurs benins regards envoyés au rivage
Avecque notre encens ont reçu notre hommage ;
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi méloit ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchant de tête
Consentir au bonheur que le ciel nous apprête :
Et nos submissions désarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,

Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CÉPHÉE.

Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait;
N'en doutez point, madame, aussi bien que Neptune,
Juno consentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante?

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, AGLANTE,
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

AGLANTE.

Ah ! seigneur, au secours !

Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déjà l'assassine.
Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
Leur a crié : Main basse ! à lui seul, donnez tous.
Ceux qui l'accompagnoient tout aussitôt se rendent;
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent;
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux, est-ce là l'effet de tant d'heureux présages ?
Allez, gardes, allez signaler vos courages;
Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CÉPHÉE.

Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.

Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes ;
 Il a de ce héros trop pris les intérêts ,
 Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts :
 Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
 Vous entendrez tomber le foudre de son père.
 Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé ;
 Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé ;
 Oui, les dieux à leur sang doivent ce privilège :
 Y mêler notre main , c'est faire un sacrilège.

CASSIOPE.

Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
 C'est trop....

SCÈNE V.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE,
 PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI
 ET DE LA REINE.

PHORBAS.

Mettez, grand roi, votre esprit en repos ;
 La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

CÉPHÉE.

Le ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maîtres.

PHORBAS.

Aussitôt que Persée a pu voir son rival ¹,

¹ C'est dans ce récit qu'on trouve des vers où l'on reconnoît le pinceau de Corneille ; mais ils ne sont pas les seuls qui méritent d'être remarqués. Il est vrai qu'on ne joue plus ni *Andromède*, ni *la Toi-*

« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal;
 « Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
 « Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage. »
 « Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
 Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
 Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
 Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
 Il s'écrie aussitôt, « Amis, fermez les yeux,
 « Et sauvez vos regards de ce présent des cieus :
 « J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
 Il découvre à ces mots la tête de Méduse.
 Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever;
 J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
 J'entends le repentir succéder à l'audace;

son *d'Or*, et que ces pièces ne sont guère lues que des gens de lettres; mais il nous semble qu'elles étoient plus dignes de l'attention de Voltaire: elles peuvent faire regarder Corneille comme le créateur de l'opéra, et elles prouvent que son génie s'étendoit à toutes les branches de l'art dramatique. Il y a d'ailleurs dans l'une et dans l'autre des scènes très bien faites, et des vers auxquels Voltaire auroit rendu plus de justice, s'il eût été moins prévenu en faveur de Quinault: On convient que ce dernier poëte étoit appelé par la nature au genre lyrique; et Corneille, qui le devança en traitant le sujet d'*Andromède*, et en donnant la première idée des tragédies à machines, mêlées de chants, lui assigna son véritable domaine. Quinault perfectionna très heureusement ce que Corneille n'avoit qu'ébauché; et son opéra de *Persée*, comme le dit Voltaire, est en effet très supérieur à *Andromède*; ce qui n'empêche pas que, dans cette dernière pièce, et dans *la Toison d'Or*, il n'y ait des scènes et des vers que Quinault n'eût pas été capable de faire: les lecteurs instruits les remarqueront assez. (P.)

¹ Voici presque le seul morceau où l'on retrouve Corneille. Cette

J'entends Phinée enfin qui lui demande grace.
 « Perfide, il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit ;
 J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
 Comme il court se venger de qui l'osoit surprendre ;
 Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
 Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
 Je vois tous ces méchants en pierre transformés ;
 Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
 En porte sur le front l'image encore empreinte ;
 Et tel vouloit frapper, dont le coup suspendu
 Demeure en sa statue à demi descendu ;
 Tant cet affreux prodige ¹....

image des guerriers pétrifiés par la tête de Méduse est imitée d'Ovide :

Inmotusque silex armatusque mansit imago.

Quiuault n'a point exprimé ce qu'Ovide et Corneille ont si bien peint.

Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase, qui n'est pas française, *descendons en un combat* ; sur ces mots, *ne prends que ton courage* ; *fait choir Ménéla* ; *sauvez vos regards*. Je n'ai presque point examiné le style de cette pièce ; il est trop négligé et trop incorrect : la pièce d'ailleurs est oubliée, et il n'y a que celles qui sont restées au théâtre sur lesquelles on puisse entrer dans des détails utiles. (V.)

¹ Cette description paraît digne des bons ouvrages de Corneille. (V.)

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE,
PHORBAS, AGLANTE ; SUITE DU ROI ET DE LA
REINE.

CÉPHÉE, à Persée.

Est-il puni, ce lâche,

Cet impie ?

PERSÉE.

Oui, seigneur ; et si sa mort vous fâche,
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état....

CÉPHÉE.

Il n'est plus de ma race après son attentat ;
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.

Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux ;
Entrons sans différer.

(Les portes se ferment comme ils veulent entrer.)

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige ?
Qui nous ferme la porte, et nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devoit rencontrer ?

PERSÉE.

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête

Que le destin jaloux à dissiper m'apprête?
 Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
 Après ce qu'elle a fait la désavouerois-tu?
 Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie
 Au bonheur de ton fils te fait porter envie?

SCÈNE VII.

MERCURE¹, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE,
 PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI
 ET DE LA REINE.

MERCURE, *au milieu de l'air.*

Roi, reine, et vous princesse, et vous heureux vainqueur,
 Que Jupiter mon père
 Tient pour mon digne frère,
 Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur.
 Ces portes du temple fermées,
 Dont vos ames sont alarmées,
 Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent:
 Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprême;
 Et leur monarque tout-puissant
 Vous le vient apprendre lui-même.

(Mercure revole en haut après avoir parlé.)

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs
 Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHŒUR DE MUSIQUE.

Maître des dieux, hâte-toi de paroître,

¹ On pouvait se passer de Mercure. (V.)

Et de verser sur ton sang et nos rois
 Les graces que garde ton choix
 A ceux que tu fais naître.
 Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
 Et fais-nous voir, par un heur accompli,
 Qu'ils ont tous dignement rempli
 Le rang que tu leur donnes.

(Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or et de lumière, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés, deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, apaisés par les sacrifices des amants; ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, et, occupant toute la face du théâtre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation *.)

SCÈNE VIII.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CÉPHÉE,
 CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE,
 PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE
 LA REINE.

JUPITER, dans son trône, au milieu de l'air.

Des noces de mon fils la terre n'est pas digne,
 La gloire en appartient aux cieux,
 Et c'est là ce bonheur insigne
 Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
 Roi, reine, et vous amants, venez sans jalousie
 Vivre à jamais en ce brillant séjour,

* VAR. Font le plus agréable spectacle de toute cette représentation,
 et occupent toute la face du théâtre

Où le nectar et l'ambroisie
 Vous seront comme à nous prodigués chaque jour :
 Et quand la nuit aura tendu ses voiles ,
 Vos corps semés de nouvelles étoiles ,
 Du haut du ciel éclairant aux mortels ,
 Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, à Persée.

Junon même y consent, et votre sacrifice
 A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, à Cassiope.

Neptune n'est pas moins propice,
 Et vos encens désarment son courroux.

JUNON.

Venez, héros, et vous, Céphée,
 Prendre là haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez; que ma haine étouffée
 Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE.

Accablés et surpris d'une faveur si grande....

JUNON.

Arrêtcz là votre remerciement :
 L'obéissance est le seul compliment
 Qu'agrée un dieu quand il commande.

(Sitôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi et à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine et à la princesse Andromède; et tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, cependant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.)

CHOEUR.

Allez, amants, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie

Vous seront comme aux dicux prodigués chaque jour :
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels¹.

¹ Il paraît, par la pièce d'*Andromède*, que Corneille se pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son temps, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, et le premier encore qui ait donné une pièce en machines qu'on ait pu voir avec plaisir.

On avait représenté le *Mariage d'Orphée et d'Eurydice*, on la *Grande Journée des machines*, en 1640 : il y avait de la musique dans quelques scènes ; le reste se déclamaient comme à l'ordinaire.

L'*Andromède* de Corneille est aussi supérieure à cet *Orphée* que *Mélite* l'avait été aux comédies du temps ; ainsi Corneille fut au-dessus de ses contemporains dans tous les genres qu'il traita.

Il est vrai que quand on a lu l'*Andromède* de Quinault, on ne peut plus lire celle de Corneille ; de même que les comédies de Molière firent oublier pour jamais *Mélite* et la *Galerie du Palais*. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de Corneille, et on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie ; par exemple, dans le récit que fait Phorbas à l'avant-dernière scène de la pièce.

Cette pièce fut jouée au théâtre du Petit Bourbon. Un Italien, nommé Torrelli, fit les machines et les décorations. Ce spectacle eut un grand succès. L'opéra a fait tomber absolument toutes les pièces de ce genre ; et quand même nous n'eussions point eu d'o-

péra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné.

Andromède était un si beau sujet d'opéra que, trente-deux ans après Corneille, Quinault le traita sous le titre de *Persée*. Ce drame lyrique de Quinault fut, comme tout ce qui sortait alors de sa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur presque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en faisait mille applications. Ils soutenaient la musique de Lulli, qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue : ce récitatif est si beau, qu'en paraissant la chose du monde la plus aisée, il n'a pu être imité par personne. Il fallait les vers de Quinault pour faire valoir le récitatif de Lulli, qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin Quinault fut sans contredit, malgré ses ennemis, et malgré Boileau, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siècle éternellement mémorable de Louis XIV. (V.)

C'est, à ce qu'il nous semble, prodiguer le titre de grand homme que de le donner à un écrivain qui ne s'est rendu célèbre que par des opéra. Ce genre d'ouvrage, quelque mérite qu'on lui suppose, n'est pas d'une importance assez grande, et ne tient pas parmi les productions du génie un rang assez distingué pour mériter, même à celui qu'on en regarderoit comme le fondateur, un titre qu'il faut bien se garder d'avilir en le prodiguant. Quinault fut sans doute un écrivain facile, élégant, ingénieux, un poète aimable, et souvent inspiré des Graces; mais la postérité ne le mettra jamais au rang des grands hommes. Voltaire n'eût rien dit de trop s'il eût dit seulement que Quinault fut un des hommes rares qui illustrèrent le siècle de Louis XIV. (P.)

FIN.



EXAMEN D'ANDROMÈDE¹.

Le sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide au quatrième et cinquième livre de ses *Métamorphoses*, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de

¹ Cet examen est un peu long pour un ouvrage dont le principal mérite est de prouver que Corneille n'a pas été seulement le fondateur de la tragédie et de la comédie, mais qu'il a ouvert le premier la carrière de l'opéra, et que son génie dramatique l'appeloit, sinon à perfectionner, du moins à créer tous les genres. Cette fécondité en matière de création est véritablement un de ses plus beaux titres de gloire, et ce qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on veut à-la-fois se faire une idée juste, et donner la mesure exacte de son génie. Il avoit plus de soixante-quatre ans lorsque, à l'invitation de Molière, il fit, dans la comédie-ballet de *Psyché*, représentée à Versailles, ces vers charmants que tout le monde a retenus, et où l'Amour paroît si séduisant en envenant qu'il est jaloux :

Je le suis, ma *Psyché*, de toute la nature, etc. (P.)

Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jetât le sort pour voir celle qui lui devoit être livrée; et que, cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième, qui par-là devient un jour illustre, remarquable, et attendu, non seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parcequ'il l'avoit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parcequ'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement

neveu du roi, dont Ovide le nomme frère, le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans vos façons de vivre que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire, merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès-lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée, et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Éthiopie, sans désigner sous

quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, et que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Je sais bien qu'au rapport de Pline les habitants de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'étoit passée chez eux : ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire, qu'ils disoient être du moustre à qui Andromède avoit été exposée. Ils montroient un rocher proche de leur ville où ils assuroient qu'elle avoit été attachée; et encore maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pèlerins qui vont en Jérusalem, et prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribuoient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisoit passer pour histoire. Ils se croyoient par-là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins, et prenoient avidement toute sorte d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a fallu que la rencontre par hasard de ces os monstrueux que la mer avoit jetés sur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, et de placer la scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi, je me suis attaché à Ovide, qui la

fait arriver en Éthiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

*Æthiopum populos, Cephæaque conspiciit arva;
Illic inmeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, etc.*

Il se pouvoit faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, et la Syrie même, où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre, par cette raison que l'histoire d'Andromède s'y est passée, *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis*. Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose douteuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là; et, quelques bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrit d'une seule vue l'Éthiopie et Joppé; ce qu'il auroit dû faire, si ce qu'entend ce poëte par *Cephæa arva* n'étoit autre chose que son territoire.

Le même Ovide, dans quelqu'une de ses épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais basanée,

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néanmoins, dans la métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lorsqu'il dit que, n'eût été ses cheveux qui voltigeoient au gré du vent, et les larmes qui lui couloient des yeux, Persée l'eût prise pour une statue de marbre :

Marmoreum ratus esset opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a faites noires, il falloit que son teint eût quelque rapport avec le leur, et que par conséquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Éthiopiens. Disons donc qu'elle étoit blanche, puisqu'à moins que cela il n'auroit pas été vraisemblable que Persée, qui étoit né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres, et l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au huitième chapitre de son cinquième livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Ethiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples devoient être blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter

attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parceque communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à les instruire de quelque chose qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés; elles en font en quelque sorte le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune, que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, et en constitue l'unité. Il est malaisé qu'une ville y suffise: il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie; les quatre autres sont de pure invention. Il auroit été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vue; et je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pu passer ailleurs aussi commodément; il suffit qu'il

n'y aye pas de raison pourquoi il se doive plutôt passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier acte est une place publique proche du temple, où se doit jeter le sort pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre : tout ce qui s'y dit se diroit aussi bien dans un palais ou dans un jardin ; mais il se dit aussi bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vraisemblable ou le nécessaire ; et il suffit qu'il n'y aye aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faisons pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne nous présente pas toujours un lieu nécessaire, comme est la mer et ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exposition d'Andromède, et le combat de Persée contre le monstre, qui ne pouvoit se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit. Andromède, au second acte, seroit aussi bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes et avec son amant ; mais comment se feroit l'apparition d'Éole dans ce cabinet ? et comment les vents l'en pourroient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos sorciers ? Par cette raison, il y peut avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quatrième acte, qui se passe dans la salle du palais royal ; mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse, qui peut se montrer et dis-

paroître où et quand il lui plaît, et ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y auroit quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théâtres seroit cause qu'elle ne seroit pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre ou une salle, ils ne sont fermés par haut que de nuages; et quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vue, on ne fait pas une réflexion assez prompte ni assez sévère sur le lieu, qui devroit être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus, au premier acte, est inventé avec assez d'artifice pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce, autrement elle seroit achevée dès le troisième, où l'on en verroit le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée, à qui elle est promise, et son dénouement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter et des autres dieux, qui terminent la pièce.

La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés ne donne occasion de tâcher à les justifier, et particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poëmes, et contre qui je vois quantité de gens d'esprit et savants au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait, mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espèce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, et nous aide à mieux atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage? Les anciens se servoient sans scrupule, et même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvoit faire arriver; Euripide vétoit ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fissent plus de pitié; et Aristophane fait commencer sa comédie des *Grenouilles* par Xanthias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à-la-fois nous donne de la gloire, et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les règles; et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'ir-

régulier dans cette sorte de vers. Ils disent que, bien qu'on parle en vers sur le théâtre, on est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appelons alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sauroient passer que pour vers; et que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose: nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, et sans cette fiction leur mesure et leur rime sortiroient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, et qui se mêlent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poètes tragiques ont choisi l'iambique, plutôt que l'hexamètre, qu'ils ont laissé aux épopées, parcequ'en parlant sans dessein d'en faire il se mêle dans notre discours plus d'iambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parceque parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des

autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, et les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poètes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux iambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques, et d'hexamètres même, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux; et les Espagnols, ses compatriotes, changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques uns des poèmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout: la colère, la fureur, la menace, et tels autres mouvements violents, ne leur sont pas propres; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, et avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadences imprévu rappelle puissamment les attentions égarées; mais il y faut éviter le trop

d'affectation. C'est par-là que les stances du *Cid* sont inexcusables, et les mots de *peine* et *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poète, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins, il seroit bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcheroit davantage du discours ordinaire, et sentiroit l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai hasardé celles de la Paix dans le prologue de *la Toison d'or*, et tout le dialogue de celui de cette pièce, qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même désordre. Mais je ne pourrois approuver qu'un acteur, touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, se donnât la patience de faire des stances, ou prit soin d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur, pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parceque cette étude marqueroit un esprit tranquille, et un effort de mémoire plutôt qu'un effet de passion; outre que ce ne seroit plus le sentiment présent de la personne qui parleroit, mais tout au plus celui qu'elle auroit eu en composant ces vers, et qui seroit assez ralenti par cet effort de mémoire, pour

faire que l'état de son ame ne répondît plus à ce qu'elle prononceroit. L'auditeur ne s'y laisseroit pas émuvoir, et le verroit trop prémédité pour le croire véritable; du moins c'est l'opinion de Perse, avec lequel je finis cette remarque :

Nec nocte paratum

Plornbit, qui me volet incurvasse querela.

DON SANCHE
D'ARAGON,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

1651.



A MONSIEUR
DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE
DE MONSIEUR LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connoissez l'humeur de nos François; ils aiment la nouveauté; et je hasarde *non tàm meliora quàm nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le temps d'Æschyle, *apud quos* :

*Illecebris erat et grata novitate morandus
Spectator.*

Et, si je ne me trompe, c'étoit aussi celle des Romains :

*Nec minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere....
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.*

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse : parcequ'il y a des dicux et des rois dans son *Amphitruon*, il veut que c'en soit une ; et parcequ'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là : et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poëme aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avoit que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa

naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver: et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes; et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parcequ'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seroient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'étoit qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus, monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice ; ce qui ne se rencontre pas toujours ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médioeres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, à *simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est

une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poëme dramatique. Voilà, monsieur, bien du discours, dont il n'étoit pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à *Don Sanche*. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucune risque¹. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font sur l'incertitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change

¹ Le mot *risque* étoit alors des deux genres.

en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèveroit par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir, s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment; et de semblables douleurs ne préparant aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pécheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habilloit de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs; celui-ci soutient sa disgrâce avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive;

mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnaissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroës¹, qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas, nous ne lui pourrions dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse, et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurois mauvaise grace de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connois que sur la foi d'une traduction latine; et, puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article,

¹ Commentateur d'Aristote. Il vivoit au douzième siècle.

au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyois rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence; et je serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre M. Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus*. Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de héroïque¹, pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourroit sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut². Mais,

¹ La prononciation de ce mot n'étoit pas encore fixée.

² Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant Corneille. *Don Bernard de Cabrera*, *Laure persécutée*, et plusieurs autres pièces, sont dans ce goût; c'est ce qu'on appeloit comédie héroïque, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de l'*Ambitieux*, de Destouche, est à-peu-près du même genre, quoique beaucoup au-dessous de *Don Sanche d'Aragon*, et même de *Laure*. Ces espèces de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans Lope de

après tout, monsieur, ce n'est qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et si vos Elzéviens se saisissent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impa-

Véga. Celle-ci est tirée d'une pièce espagnole intitulée *El palacio confuso*, et du roman de *Pélagie*.

Peut-être les comédies héroïques sont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique. Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes : il n'a pas le don du comique ; il cherche à y suppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne ; il rehausse un peu le brodequin.

Il peut arriver sans doute des aventures très faustes à de simples citoyens ; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée ; mais la mort de Pompée fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois.

Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style de *Mithridate*, il n'y a plus de convenance ; si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transposer les bornes des arts : la comédie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à propos ; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature. (V.)

tience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là ; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôterez toutes les deux, je m'en consolerais fort aisément, parceque je suis très assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse ; c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obéissant serviteur,
CORNEILLE.

ARGUMENT.

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses états par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la ville de Catalauid et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feroient Grand lorsqu'elle leur feroit présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre; si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avoit fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnoitroit un jour quand on lui présenteroit cet écrin où il auroit mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque : mais, voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il

conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Castille : elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se déroba de ses parents, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Maures; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille : mais comme ce monarque étoit près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendent à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les états du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils en prévoyoiént devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment

D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser sa reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonois, ennuyés de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond, qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur prince, étoit vivant, et part aussitôt pour le chercher à Bubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, et l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étoient prêts d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avoient nommés; et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette reconnaissance, se trouve être sa sœur.

ACTEURS.

- D. ISABELLE, reine de Castille.
D. LÉONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être
D. Sanche, roi d'Aragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt
roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN,
D. MANRIQUE DE LARE, } Grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE, }

La scène est à Valladolid.

DON SANCHE

D'ARAGON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice¹
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :

¹ Cette pièce fut imprimée pour la première fois en 1650.

² On a déjà observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ses personnages et le lieu où ils sont. Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner ? Comment savoir que la scène est à Valladolid ? On ne sait pas non plus quelle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre sujet est grand et connu, comme la mort de Pompée, vous pouvez tout d'un coup entrer en matière ; les spectateurs sont au fait, l'action commence dès le premier vers, sans obscurité : mais, si les héros de votre pièce sont tout nouveaux pour les spectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent. (V.)

Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
 Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
 Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
 Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
 Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
 Rend d'un si long exil le retour éclatant¹.

Comme nous, la Castille attend cette journée
 Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée:
 Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
 Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
 Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
 Nous laissent une foible et douteuse puissance:
 Le trouble règne encore où vous devez régner;
 Le peuple vous rappelle, et pent vous dédaigner,
 Si vous ne lui portez, au retour de Castille²,
 Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
 D'un mari valeureux les ordres et le bras
 Sauroient bien mieux que nous assurer vos états,
 Et par des actions nobles, grandes et belles,
 Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
 Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous³;
 On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous,
 Du comte don Alvar la vertu non commune
 Vous aima dans l'exil et durant l'infortune⁴.

¹ Il semble, par la phrase, que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition. (V.)

² *Au retour de Castille* n'est pas plus français que le retour de l'exil, et est beaucoup plus obscur. (V.)

³ VARIANTE. Et vous ne manquez pas d'amants dignes de vous.

⁴ *Le comte don Alvar qui aime dona Elvire sur tous* est bien moins français encore. (V.)

Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui¹.

D. ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et, comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite:
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaitre
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître?
Montons, de grace, au trône; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop; une secrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre ame²:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache:
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;

¹ *Lui* ne se dit jamais des choses inanimées à la fin d'un vers.
Cela parait une bizarrerie de la langue, mais c'est une règle. (V.)

² Une secrète flamme qui fait un choix! (V.)

Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
 Signaler leur vertu sous des noms supposés,
 Dompter des nations, gagner des diadèmes¹,
 Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-mêmes!

D. LÉONOR.

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
 Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
 N'arrache cette estime et cette bienveillance;
 Et l'innocent tribut de ces affections,
 Que doit toute la terre aux belles actions,
 N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
 En cette qualité, je l'aime et le caresse²;
 En cette qualité, ses devoirs assidus
 Me rendent les respects à ma naissance dus.
 Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
 Il a trop de vertus pour être téméraire;
 Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
 Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage

¹ On ne dit point *gagner des diadèmes*; c'est peut-être encore une bizarrerie. (V.)

² Carlos, en qui tant de vaillance arrache l'estime et la bienveillance; et l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions; et dona Elvire qui l'aime et le caresse en cette qualité! il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres et de fautes contre la syntaxe, qui forment un étrange style. (V.)

* Tous les édicules publiés du vivant de Corneille portent « qui »

De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément:
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix:
S'y voyant sans emploi, sa grande amc inquiète
Vient bien de don Garcie achever la défaite¹,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie²,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre³.

¹ Il faudrait que don Garcie fût d'abord connu; le spectateur ne sait ni où il est, ni qui parle, ni de qui l'on parle. (V.)

² Jeter une puissance sous des pieds! (V.)

³ Quelle reine? Rien n'est annoncé, rien n'est développé. C'est sur-tout dans ces sujets romanesques, entièrement inconnus au

SCÈNE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
BLANCHE.

D. LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets¹.

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous²,
Que pour le soutenir il nous faille un époux!

A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,

public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette et la plus précise.

J'aimerois encor mieux qu'il déclînât son nom,

Et dit: Je suis Oreste, ou bien Agamemnon. (V.)

¹ Des souhaits qu'on pousse! et madame, qui va rendre heureuse la flamme! (V.)

² Et Isabelle qui fait un illustre attentat sur elle-même, et un sceptre qui est cru! (V.)

Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'appiéter à ma perte;
Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare:
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire¹ :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux²,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.

Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire!

¹ Cela n'est ni élégant, ni harmonieux. (V.)

² Un joug impérieux jeté sur des desirs! (V.)

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
 BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE,
 D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,
 Comtes, qu'on agréa mon choix aveuglément;
 Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
 De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
 Car enfin je suis libre à disposer de moi ;
 Le choix de mes états ne m'est point une loi :
 D'une troupe importune il m'a débarrassée,
 Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
 Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
 J'aime à savoir par-là qu'on vous préfère à tous ;
 Vous m'en êtes plus chers et plus considérables :
 J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
 J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
 Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
 Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
 Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire¹,
 Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
 Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;

¹ Quel vers ! nous avons déjà dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut. (V.)

Votre état avec vous n'agit que par prière,
 Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
 Que par obéissance à vos commandements.
 Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race ¹
 Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :
 Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
 Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
 Et dont, sans regarder service ni famille ²,
 Vous pouvez faire part au moindre de Castille ³.
 C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer :
 Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
 Que vous ne ferez ehoir cette faveur insigne,
 Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne ;
 Et que votre vertu vous fera trop savoir
 Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
 Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique ⁴,
 Quoique votre discours nous ait fait des leçons

¹ *Ce n'est point* est ici un solécisme ; il faut *ce n'est ni son choix*. (V.)

² VAR. Et dont, sans regarder services ni famille.

³ *Au moindre de Castille* est un barbarisme ; il faut *au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille*. La plus grande faute est que cela n'est pas vrai ; elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille. (V.)

⁴ VAR. Puisque vous m'ordonnez, reine, que je m'explique.

Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
 Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
 Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
 Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir
 La dignité du rang qui le doit ennoblir;
 Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
 Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
 Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
 Du choix de vos états aussi bien que de vous.

Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
 Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
 Que même le feu roi daigna considérer
 Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
 J'oserai me promettre un sort assez propice
 De cet aveu d'un frère et quatre ans de service;
 Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
 Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

af ne vous ferai point de harangue importune.
 Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
 Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
 Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
 Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
 Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame....

D. ISABELLE.

C'est assez; que chacun prenne place.

(Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.)

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avois pour témoin le feu roi votre frère,
Madame; et par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire²,

¹ *Tout beau, tout beau*, pourrait être ailleurs bas et familier, mais ici je le crois très bien placé; cette manière de parler est assez convenable d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante, inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu très naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses. (V.)

² *Faire* est ici plus supportable; mais il n'est que supportable. Racine n'aurait jamais dit, *nous vous avons vu faire*. (V.)

Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits ; et je ne la suis pas ¹ ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques ²
De les savoir connoître , et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre ³.

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.

On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être ⁴ ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille , à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :

¹ Elle devrait certainement le savoir ; Carlos est à sa cour ; Carlos a fait des actions connues de tout le monde ; il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien ! Il était aisé de sauver cette faute ; et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pouvait prendre un autre tour. Observez qu'il faut *et je ne le suis pas*. S'il y avait là plusieurs reines, elles diraient *nous ne le sommes pas*, et non *nous ne les sommes pas*. Ce *le* est neutre : on a déjà fait cette remarque ; mais on peut la répéter pour les étrangers. (V.)

² *Rendre de dignes marques* est un barbarisme. (V.)

³ C'est un solécisme ; il faut *je ne croyais pas être ici*. (V.)

⁴ Voltaire a imité ce vers dans D. Pèdre, roi de Castille :

Vous m'appellez soldat, et je le suis sans doute. (P.)

Cette seule action rétablit la bataille,
 Fit reclasser le Maure au pied de sa muraille,
 Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
 Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
 Ce même roi me vit dedans l'Audalousie¹
 Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
 Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
 Je lui fis si long-temps bouclier de mon corps,
 Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
 Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
 Et le même escadron qui vint le secourir²
 Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
 Je montai le premier sur les murs de Séville,
 Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.

Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
 Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
 Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
 Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
 Seigneur; et qui voudra parler à sa conscience.

Voilà dont le feu roi me promit récompense³;
 Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

¹ On a déjà fait voir combien *dedans* est vicieux, et sur-tout quand il s'agit d'une province; c'est alors un solécisme. (V.)

² VAR. Et le même escadron qui le vint secourir.

³ *Voilà dont* est un solécisme; il faut, *voilà les services, les exploits, les actions dont*, etc. (V.).

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit ;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne ¹.
Seyez-vous, et quittons ces petits différens.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame ; et, s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avouons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers ;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux ² :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux ;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître ,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois ³,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits ;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,

¹ Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne, est trop trivial ; c'est le style des marchands. (V.)

² Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille ; et l'on voit que, si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé. (V.)

³ Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe. (V.)

Sans doute il n'est pas uoble.

D. ISABELLE.

Eh bien ! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils¹.
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grace.

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités ;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, à Carlos.

Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?
Vous reste-t-il encor quelque serupule en l'ame ?

(D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez ; faites-le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaliser que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystère ;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.

¹ Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déjà remarqué cette faute. (V.)

Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,
 Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
 Je sors avant ce choix; non que j'en sois jaloux,
 Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
 Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne;
 Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
 Qu'au choix de ses états elle veut demeurer¹;
 Que vous tenez encor même rang dans son ame;
 Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme;
 Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux²,
 Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie³;
 J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
 Et sais bien les moyens de vous humilier.

Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
 Je rende à ses vertus un honneur légitime,
 Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
 Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
 Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,

¹ *Demeurer au choix* est un barbarisme; il faut, *s'en tenir au choix*, ou *demeurer attachée au choix des états*. (V.)

² *Le zèle injurieux d'un excès de flamme!* (V.)

³ *Faire de fausse modestie*, barbarisme et solécisme; il faut, *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de modestie, quand Manrique parle d'antipathie : c'est jouer au propos interrompu. (V.)

Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
 Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
 J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
 S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
 Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites,
 Et jugera de vous avec plus de raison
 Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
 Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque¹
 Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
 Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
 Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
 Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
 Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
 Allons, reines, allons, et laissons-les juger
 De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCÈNE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR,
 CARLOS.

D. LOPE.

Eh bien ! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace ?

¹ La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

. Et la donnez pour marque
 Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque ;
 barbarisme et solécisme. (V.)

² VAR. Eh bien ! seigneur marquis, qu'en-il besoin qu'on fasse
 Pour avoir quelque part en votre bonne grace ?

Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
 Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
 Je sais ce que la reine en mes mains a remis;
 J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre;
 Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.

Je n'entreprendrai point de juger entre vous
 Qui mérite le mieux le nom de son époux;
 Je serois téméraire, et m'en sens incapable;
 Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
 Je m'en récusé donc, afin de vous donner
 Un juge que sans honte on ne peut soupçonner;
 Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.

Comtes, de cet anneau dépend le diadème :
 Il vaut bien un combat; vous avez tous du cœur:
 Et je le garde....

D. LOPE.

• A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur¹.

¹ Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière, qui percent l'ombre de temps en temps, ne suffisent pas; il faut un grand intérêt: nulle langueur

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine;
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat!

D. LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier:
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

ne doit l'interrompre; les raisonnements politiques, les froids discours d'amour le glacent, et les pensées recherchées, les tours forcés l'affaiblissent. (V.)

D. LOPE.

La reine, qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables,
Ils font, comme il leur plait, et défont nos semblables¹.

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par-là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore:
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort: mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux....

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai par-tout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,

¹ Cela n'était pas vrai dans ce temps-là; un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré. (V.)

J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte ;
Nous vous irons alors le disputer sans honte ;
Nous ne dédaignons point un si digne rival :
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I^a.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.

* Cette scène et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut ; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému ; l'âme veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, et au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand une Blanche dit à sa reine, *vous l'avez honoré sans vous déshonorer*, et que la reine réplique que, *pour honorer sa générosité, l'amour s'est joué de son autorité*, etc.

Les scènes suivantes de cet acte sont à-peu-près dans le même goût ; et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun événement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse.

Il y a de l'amour, comme dans toutes les pièces de Corneille ; et cet amour est froid, parcequ'il n'est qu'amour. Ces reines, qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que Carlos est autre chose qu'un soldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non seulement parce-

Vois par-là ce que c'est, Blanche, que d'être reine¹ :
 Comptable de moi-même au nom de souveraine,
 Et sujette à jamais du trône où je me voi,
 Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
 O sceptres ! s'il est vrai que tout vous soit possible,
 Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
 Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
 Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présumois tantôt que vous les alliez croire ;
 J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
 Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
 Au choix de don Carlos sembloit tout préparer :
 Je le nommois pour vous. Mais enfin par l'issue

qu'elle est inutile, mais parcequ'elle ne parle que de son amour pour Rodrigue. On condamna de même, dans son *Don Sanche*, trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le Cid ; et le pis de tout cela, c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la pièce. Ces fautes sont des auteurs espagnols ; mais Corneille ne devait pas les imiter.

A l'égard du style, il est à-la-fois incorrect et recherché, obscur et faible, dur et traînant ; il n'a rien de cette élégance et de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet.

Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençants ce qu'ils doivent imiter, et ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes et les barbarismes dont cette pièce fourmille seront assez sentis. Comme Corneille n'avait point encore de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence ; et quand il fut éclipsé par Racine, il écrivit encore plus mal. (V.)

¹ Var. Voilà, voilà que c'est, Blanche, que d'être reine

Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue ;
L'effort de votre amour a su se modérer ;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.

D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect¹,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard :
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard :
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :

¹ *Essayer le respect ; un choix qui donne de la peine ; il est bien dur à qui se voit régner ; l'amour à la faveur trouve une pente aisée ; il est attaché à l'intérêt du sceptre ; un outrage invisible revêtu de gloire ! Que dire d'un pareil galimatias ! il faut se taire, et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce qu'il n'est pas possible de lire. Il y a quelques beaux morceaux sur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaisir, que nous ressentons plus de peine à être obligés de critiquer toujours. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquième acte. (V.)*

A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
 Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
 Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
 Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
 J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
 Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur:
 M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue,
 Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue:
 C'étoit plus les punir que le favoriser.
 L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser;
 Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
 Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
 Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appui,
 Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
 Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
 Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
 Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
 Mon refus a porté les marques de faveur;
 Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
 De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage:
 Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
 J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
 Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
 Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
 Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet:
 Car mon ame pour lui, quoique ardemment pressée,
 Ne sauroit se permettre une indigne pensée¹;

¹ VAR. N'a consenti jamais à la moindre pensée.

Et je mourois encore avant que m'accorder
 Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
 Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
 De m'en être remise à qui porte une épée,
 Et trouve occasion, dessous cette couleur,
 De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
 Je devois par mon choix étouffer cent querelles;
 Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
 Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
 Une nécessité de répandre du sang.
 Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
 D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
 Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
 Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux¹ :
 On ne s'en dédit point sans quelque ignominie;
 Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
 Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
 Lorsque le déshonneur souille l'obéissance²,
 Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :

¹ VAR. Ont daigné bien souvent honorer de leurs yeux.

² Des vers tels que ceux-ci méritoient bien d'être remarqués.
 A une représentation de la pièce, dont nous fûmes témoins, et
 qui eut lieu à l'époque où les parlements refusoient d'enregistrer
 quelques édits de Louis XV, ils furent applaudis de manière à don-
 ner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la re-
 présentation suivante. (P.)

Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user;
 Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
 Je romprai ce combat feignant de le permettre,
 Et je le tiens rompu si je puis le remettre¹.
 Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
 Voici déjà Carlos que je viens de mander.
 Demeure, et tu verras avec combien d'adresse²
 Ma gloire de mon ame est toujours la maitresse.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
 Vos armes ont pour nous dignement réussi :
 Je pense avoir aussi bien payé vos services.
 Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
 J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
 Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
 Si cette récompense est pourtant si petite
 Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
 S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
 Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
 Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,

¹ VAR. Et je le tiens rompu si je le puis remettre.² VAR. Demeure, et sois témoin avec combien d'adresse.

Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
Écoutez. Votre bras a bien servi l'état,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat;
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens :
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens ;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre :
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.

Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête ;
Vous en avez suivi la première chaleur :
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,

¹ VAR. Mais ont-ils méprisé vous ou votre valeur?

Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire :
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux ;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.

N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état, me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous ?
Ah ! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère ;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.

Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie ;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer ;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,

Un ridicule espoir, de criminels desirs!...

Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre aine, sensible à ees indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.

L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit eonnoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ee choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos états;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre aine en aine un en seeret,
Et que ee triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée :
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah ! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révéler,
Que par une facile et soudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire¹.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné;

¹ VAR. Ne songez qu'à défendre et vous et votre gloire.

Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.

Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserois par-là l'honneur de tous les quatre :
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit; mais enfin *

Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à-peu-près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

* VAR

Peut-être a-t-il change;

Mais du moins jusqu'ici lui seul s'est engagé.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :

Qu'on le fasse venir pour la voir différer.

Je vais pour vos combats faire tout préparer.

Adieu. Souvenez-vous sur-tout de ma défense ;

Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur ? le consens-tu ?

Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu ?

N'ai-je point à rougir de cette déférence

Que d'un combat illustre achète la licence ?

Tu murmures, ce semble ? Achève ; explique-toi.

La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?

Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.

O ciel ! je m'en souviens ; et j'ose encor paroître !

Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,

D'un malheureux pécheur reconnoître le fils !

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre !

Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !

Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer ;

Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.

Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;

Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.

Lasse-toi désormais de me faire trembler ;

Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler¹.
 Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
 Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
 Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé
 Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé ;
 J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
 Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah ! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,
 Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
 Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
 Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne,
 Et que je présufois n'appartenir qu'à moi
 D'élever votre gloire au rang où je la voi.
 Je me consolerois toutefois avec joie
 Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
 Et verrois sans envie agrandir un héros,
 Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
 S'il avoit comme lui son bras à mon service.
 Je venois à la reine en demander justice ;
 Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
 Je vous accuse donc, non pas de trahison,
 Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,

¹ VAR. Je parle à mon honneur, ne le viens point troubler

Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
 Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole¹ :
 Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole ;
 C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
 Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
 Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
 Doit ranger don Garcie à mon obéissance ;
 Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main ;
 Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
 Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
 Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
 Et qui, du même bras que m'engageait sa foi²,
 Entreprend trois combats pour une autre que moi.
 Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine
 Réduisent mon espoir en une attente vaine ;
 Si les nouveaux desseins que vous en concevez
 Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
 Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane ;
 Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane ;
 L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
 Et vous donner encor quelque chose de plus.

¹ VAR. Carlos de tout son cœur me garderait parole.

² VAR. Et qui, du même bras qui m'étoit engagé,
 Entreprend trois combats même sans mon congé.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame ;
 Le changement de rang ne change point mon ame :
 Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
 Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
 Vous réserver mon bras noirci d'une infamie
 Attireroit sur vous la fortune ennemie,
 Et vous hasarderait, par cette lâcheté,
 Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
 Quand deux occasions pressent un grand courage ¹,
 L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
 Et lui fait préférer, sans le rendre incoustant,
 Celle qui se présente à celle qui l'attend.
 Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie :
 Mais bien que je vous doive immoler don Garcie ²,
 J'ai vu que vers la reine on perdoit le respect,
 Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect ;
 Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
 Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
 Sinon que son service est préférable au mien,
 Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
 Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat ;

¹ VAR. Dans les occasions, sans craindre aucun reproche,
 L'honneur avidement s'attache à la plus proche,
 Et préfère sans honte et sans être inconstant.

² VAR. Je sais que je vous dois le sang de don Garcie ;
 Mais j'ai vu qu'à la reine on perdoit le respect.

Peut-être suis-je né dedans quelque autre état :
 Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
 J'embrasse également son service et le vôtre ;
 Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
 Que j'ose refuser pour aucune des deux.
 Quoique engagé demain à combattre pour elle,
 S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
 Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
 De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
 Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
 Vous, sans manquer vers elle ; elle, sans vous déplaire :
 Cependant je ne puis servir elle ni vous
 Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
 Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
 Se verroit déchiré par un égal amour,
 Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
 L'ame d'un tel amant, tristement balancée,
 Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée ;
 Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
 N'ose rien acquérir, ni rien abandonner :
 Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte ;
 Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ;
 Ses hommages par-tout ont de fausses couleurs,
 Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
 Que partager son ame est le plus grand des crimes.
 Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux ;
 Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ;

Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide¹,
 Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
 Et, comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris
 Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix²,
 Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
 En servant, un regard, en mourant une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant³.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
 S'il en devoit attendre un plus léger supplice.

Cependant don Alvar le premier entre en lice;
 Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir⁴.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
 Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

¹ VAR. Et sa triste constance à choisir trop timide.

² VAR. Qui pour un tel amant ne soient un digne pris.

³ VAR. Vous seriez bien sévère envers ce pauvre amant.

⁴ VAR. Vous savez quel amour il m'a toujours fait voir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine !
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse :
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse ;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle ;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise ?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise !

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? vainen par don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos ?
En serez-vous plus digne ? et, par cette victoire,

Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable

Où votre long refus réduit un misérable.

Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'eu souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès ne tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir¹,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle

¹ VAR. Et plutôt au juste ciel que j'y puisse, ou mourir

Où votre gloire oppose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du échange en ôte l'infamie.
Allez; n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un erime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce erime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le erime, don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.

Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime

Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Ponvois-je en cet exil davantage sur moi ?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi ;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle ;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré :
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante ;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur¹,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence ;
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret :
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois ?

¹ VAR. Quelle qu'en soit pourtant la cause et la couleur.

Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?
Que....

D. ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de donc Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous doit par-tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR,
D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment:

Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;

Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,

Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure ;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar; vous en savez la cause :
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.

Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder¹,
Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux :
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux².

Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :

¹ VAR. Mais avant qu'à choisir je m'ose hasarder.

² VAR. Si vous ne m'entendez, je m'expliquerai mieux.

Je voudrais en tous deux voir une estime égale,
 Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous ;
 Car ne présumez pas que je prenne un époux
 Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
 Qu'un roi fait de ma main détruire mon ouvrage ;
 N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
 Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait ;
 Et que par cet aveu je demeure assurée
 Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
 Fait dépendre de lui le nôtre, et votre cœur !
 Mais puisque c'est par-là qu'il faut enfin vous plaire,
 Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.

Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
 A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :
 Notre liberté même est due à sa vaillance ;
 Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
 Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
 Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
 Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
 Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
 L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;
 Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien :
 Qui pouvoit pour Carlos ne peut rien pour un comte¹ ;
 Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte ;
 Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en est en vos mains des présents assez doux,

¹ VAR. Qui pouvoit pour Carlos ne peut plus pour un comte

Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur:
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère;
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.

Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'esprits :
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix;
Et jamais....

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE.

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :

S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache ;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité, de sujet, ou d'amant, ,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment ?
Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte....

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.

Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur ;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, don Lope ?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre ?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'état des amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Écoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et dou Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort;

Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortunée,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une :
Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez,
Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.

Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance;
Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.

Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose :
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,

Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et, puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs, et des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer, et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmanes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement¹
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs!

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.

¹ VAR. Comme une aversion qui pour tout fondement -
N'a que les vains secrets d'un autre attachement

D. ISABELLE.

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire :
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvirc;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire;
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.

Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerais des trois qui m'en saura venger ¹.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaire?
Je ne sais pas s'il aime ou done Elvire ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne :
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer :
Je veux bien plus; qu'il m'aime, et qu'un juste silence

¹ VAR. Et j'aimerais des trois qui m'aura su venger.

Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril saus me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoit trop bien :
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence :
Faux respect, qui me brave, et veut régner sans moi !

BLANCHE.

Pour aimer donc Elvire, il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon;
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :
Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous;
Et, devenant par-là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale¹;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir².

¹ VAN. Je l'empêcherai bien qu'elle ne se ravale;
Je l'empêcherai bien d'avoir plus de bonheur.

² VAN. Quelle juste espérance il en faut concevoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessous de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !

Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous ;
Et tous impatients d'en voir la force unie
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :

D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit ;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre¹
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.

Les troubles d'Aragon vous sont assez connus ;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyoit déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche ; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu ;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort !
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt, et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos ;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable !
« Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
« Don Raimond a pour vous des secrets importants,
« Et vous les apprendra quand il en sera temps :
« Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.

¹ VAR. Mais jugez-en vous-même, et me daignez apprendre.

Je partis sans lumière en ces obscurités :
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte !)
J'ai cru que du secret le temps étoit venu,
Et que don Sanche étoit ce mystère inconnu ;
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mère¹.
Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espère !
A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici :
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux , quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits ,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui , tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème ;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :

¹ VAR. Qu'il l'amenoit ici reconnoître une mère

Madame, après cela j'ose le dire encore ¹,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
À faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

¹ VAR. Madame, après cela j'ose vous dire encore.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE,
D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure ?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
Vous apprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,
Mais nous avons pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;

Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître :
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur ;
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillerez mieux :
La raillerie est belle après une victoire ;
On la fait avec grace aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la reine est encore en ma main ;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,

Peut s'opposer encore à votre avidité¹.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître;
Et tranchez bien du prince, en déniaut de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.

Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare:
Non que nous demandions qu'il soit Guzman ou Lare:
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival;
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.

Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère:
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère;
Et, dans les différends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

¹ VAR. Peut s'opposer encore à cette avidité.

SCÈNE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite ;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète :
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller long-temps.

D. LÉONOR.

Laissons là ce combat , et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche :
De grace, dites-moi, vous connoissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard , et nourri par pitié ,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude , et sur mon ignorance ;
Je me figurerois ces destins merveilleux,
Qui tiroient du néant les héros fabuleux,
Et me revêtirois des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation ;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même :

Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre!

Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends;
Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément :
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le desir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux ;
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ?
On veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe :
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne ;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu :
Il porte sur le front un luisant caractère
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis

Ponvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.

Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites :

Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.

Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.

Je ne condamne point votre témérité ;

Mon estime au contraire est pour vous si puissante ,

Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente :

Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,

Et je vous donne après liberté d'espérer.

Que si même à ce prix vous cachez votre race ,

Ne me refusez point du moins une autre grace :

Ne vous préparez plus à nous accompagner ;

Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.

La mort de don Garcie a puni tous ses crimes ,

Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ;

N'en cherchez plus la gloire , et quels que soient vos vœux ,

Ne me contraignez point à plus que je ne veux.

Le prix de la valeur doit avoir ses limites ;

Et je vous crains enfin avec tant de mérites.

C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien ,

Et faites-vous connoître , ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent ?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi !

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche, et si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude ;
Ce silence vers elle est une ingratitude :
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah ! nom fatal pour moi , que tu me persécutes ,
Et prépares mon ame à d'effroyables chutes !

SCÈNE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos ;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure :
Je ne veux que celui de votre créature ;
Et si le sort jaloux , qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.

Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...

D. ISABELLE.

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachais en vain ma race et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisais connaître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.

Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon;
Et je crois déjà voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.

Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.

Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins qu'une reine, il n'a pu s'enflammer;
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou done Elvire;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre, en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux;
Voilà mon second crime: et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprétoit ce martyre,

Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mou malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire :
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'état régient toujours leur choix :
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus;
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie.
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.

Que dis-je ? Allez, marquis, j'y consens de nouveau ;
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau ;
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir :
Je recevrai pour grâce un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche ? Ah ciel ! qu'osé-je dire ?
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère ;
Puisqu'à de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi :
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire ;
Et l'infidélité que vous faisiez ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance ;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse ;

Et vous ne savez pas , à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;
Je perds plus qu'on ne eroit , si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits ;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis ,
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème ,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même ,
Si , par l'ordre d'autrui , je vous dois écouter ,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah ! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande ,
Madame , c'est lui seul que je veux qui m'entende ;
Et mon propre bonheur m'acableroit d'ennui
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frère implorer la puissance
Pour ne vous obtenir que par obéissance ;
Et , par un lâche abus de son autorité ,
M'élever en tyran sur votre volonté ?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive :
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux ,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences ,
Dont les submissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux ,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux ,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire , « Je vous aime. »

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Je sais depuis quel temps vous aimez donc Elvire ;
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis :
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis ;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire hientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il ?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE.

Oni, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer :

On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même ;

Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,

Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcia,

Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?

N. LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.

On assiégeoit encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils :
On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avons un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence :
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique :
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus :
Mais bientôt don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée?

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
BLANCHE.

BLANCHE.

Ah! madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeste journée!

Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Eh bien?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux,

Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux!

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste!

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,

Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,

Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,

Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre ;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre ;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour, « Don Sanche d'Aragon, »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnoît frémit de sa disgrâce ;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,
Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;
On n'entend que soupirs : « Ah, mon fils ! ah, mon père !
« O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !
« Tu m'as rendu la vie ! » et, « vous m'avez perdu ! »

Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie¹ ;
Il s'aveugle soi-même : et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes ;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette in crédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques ;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal-à-propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.

¹ VAR. Un grand peuple amassé ne veut pas qu'on les croie.

Avec avidité cette histoire est reçue ;
 Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue ;
 Et pour plus de croyance à cette trahison ,
 Les comtes font traduire ce bon homme en prison.
 Carlos rend témoignage en vain contre soi-même ;
 Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème :
 Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui ,
 Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
 Il tempête, il menace, et, bouillant de colère ,
 Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
 On tremble devant lui, sans croire son courroux ;
 Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous ¹.

SCÈNE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
 BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE,
 D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien ! madame, enfin on connoît ma naissance ;
 Voilà le digne fruit de mon obéissance.
 J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
 Si vos commandemens ne m'eussent arrêté.
 Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste ;
 Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste !
 On me vole mon père ! on le fait criminel !
 On attache à son nom un opprobre éternel !

¹ VAR. Et rien.... Mais le voici qui s'en vient plaindre à vous.

Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infame;
 La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame;
 Et je renonce aux noms de comte et de marquis
 Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
 De grace, commandez-qu'on me rende mon père.
 Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
 Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
 Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
 Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
 A fait trembler le Maure, et triompher nos rois¹,
 Reçût de sa naissance une tache éternelle;
 Tant de valeur mérite une source plus belle.
 Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
 Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
 A tant de beaux exploits rendez cette justice,
 Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié²!

¹ VAR. A fait trembler le Maure, et ployer sous nos rois.

² Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers, pris de l'espagnol, dont le bon goût puisse être mécontent :

A l'exemple du ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis surprennent souvent le parterre ; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu ? quel rapport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création ? On ne saurait être trop en garde contre ces hy-

Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
 Après que ma fortune a soulé votre envie,
 Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;
 Et, me croyant par elle à jamais abattu,
 Vous exercez sans peine une haute vertu.
 Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mieune :
 La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
 Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,
 Si je le retenois par une lâcheté.
 Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
 Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
 Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un iniposteur,
 De deux comtes jadis fut le libérateur;
 Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
 Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;
 Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
 De quoi faire bientôt tout l'honneur d'un souverain;
 Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
 Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
 Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
 Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
 La gloire qui m'en reste après cette disgrâce

perboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, et dont vous ne trouverez jamais d'exemple, ni dans Virgile, ni dans Cicéron, ni dans Horace, ni dans Racine.

Remarquez encore que le mot de *ciel* n'est pas ici à sa place, attendu que Dieu a créé le ciel et la terre, et qu'on ne peut dire en cette occasion que *le ciel a fait beaucoup de rien*. (V.)

Cette remarque ne nous paroît qu'une vaine subtilité. Le ciel est pris ici pour Dieu lui-même, et ne peut avoir d'autre sens. (P.)

Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroitra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pécheur ne parle point ainsi,
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils:
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.

Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités:
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentimens.

Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abject¹:

¹ VAR. D'une haute valeur qu'affronte un sang abject.

Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pécheur je m'en trouve surprise.

Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point¹,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE,
D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.

Ce malheureux pécheur, par promesse ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;

¹ Ce vers est très beau, et digne de Corneille. Au reste, le dénouement est à l'espagnole. (V.)

J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal-à-propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;
Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame)
Que voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandiroit son fils.

(à D. Léonor.)

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paroît l'ame toute comblée.

(Don Alvar présente à D. Léonor un petit écriu qui s'ouvre sans clef, au
moyen d'un ressort secret.)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée!

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non;
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah! Sanche, si par-là je puis le découvrir,

Vous pouvez être sûr d'un entier avantage¹
 Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage;
 Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
 Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
 Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre;
 Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
 Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
 Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
 Que forme le soleil sous les climats barbares,
 Et, pour un témoignage encore plus certain,
 Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE.

Madame, don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
 Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
 Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
 Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

¹ VAR. Vous pouvez être sûr que vous et votre père
 Aurez dans l'Aragon une puissance entière;

 Il n'est aucun espoir qui vous soit défendu.

SCÈNE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE,
D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien en la cour¹;

¹ La première édition (1650) porte *dans la cour*; la dernière (1682),
en la cour; celle donnée par Thomas Corneille (1692), *à la cour*;
c'est ainsi que se forment les langues.

Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine,
Qu'il étoit connu même et chéri de la reine :
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

D. RAIMOND.

Où, je le vois, madame. Ah ! seigneur ! ah ! mon maître !

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous ;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule ?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule :
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR ouvre l'écrit, et en tire un billet qu'elle lit.

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.

« Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :

« Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème ;

« Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,

« Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,

« De crainte que les soins de l'amour maternelle

« Par leurs empressements le fissent découvrir.

« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père ;

« Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,

« Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
 « Que le père et le fils en ignorent le sort.
 « Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange
 « Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
 « Et étoit que ce présent, par un miracle étrange,
 « Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
 « A ces marques un jour daignez le reconnoître;
 « Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
 « Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
 « Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois !

« DON FERNAND D'ARAGON. »

D. LÉONOR, après avoir lu.

Ah ! mon fils, s'il en faut encore davantage,
 Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, à D. Léonor.

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur
 Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(à D. Isabelle.)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
 Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
 Je vous avois fait tort en vous faisant marquis;
 Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
 De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
 Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
 Digne de la Castille, et digne encor de moi,
 J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes

Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
Qui sans le partager donnoient mon cœur à deux ;
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, à D. Elvire.

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire ?

D. ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, à D. Elvire.

Il honoroit en moi la vertu toute nue.

(à D. Maurice et D. Lope.)

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime ;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, à D. Isabelle.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.

Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense¹.

¹ La grandeur héroïque de don Sanche, qui se croit fils d'un pécheur, est d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'est la seule chose qui pût soutenir cette pièce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le succès dépend presque toujours du sujet. Pourquoi Corneille choisit-il un roman espagnol, une comédie espagnole, pour son modèle, au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque?

C'eût été un très beau sujet qu'un soldat de fortune qui rétablit sur le trône sa maîtresse et sa mère sans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel sujet tout fût grand et intéressant. (V.)

FIN.

EXAMEN

DE DON SANCHE D'ARAGON.

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso*; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage¹ dissipa les ap-

¹ Corneille prétend que le refus d'un suffrage illustre fit tomber son *Don Sanche*. Le suffrage qui lui manqua fut celui du grand Condé; mais Corneille devait se souvenir que les dégoûts et les critiques du cardinal de Richelieu, homme plus accrédité dans la littérature que le grand Condé, n'avaient pu nuire au *Cid*. Il est plus aisé à un prince de faire la guerre civile que d'ancanter un bon ouvrage. *Phèdre* se releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puissants.

Si *Don Sanche* est presque oublié, s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que trois princesses amoureuses d'un inconnu débiterent les maximes les plus froides d'amour et de fierté; c'est qu'il ne s'agit que de savoir qui épousera ces princesses; c'est que personne ne se soucie qu'elles soient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les pièces suivantes de Corneille du style froid et entortillé des mauvais romans de ce temps-là. Vous ne verrez jamais les sentiments du cœur développés avec cette noble simplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatrième livre de Virgile, dans certains morceaux d'Ovide, dans plusieurs rôles de Racine; mérite que

plaudissemens que le public lui avoit donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avoient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité fuir la pièce, un bon homme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnoître pour frère de l'autre :

Hæc eadem a summo expectes minimoque poetâ.

D. Raimond et ce pêcheur ne suivent point la

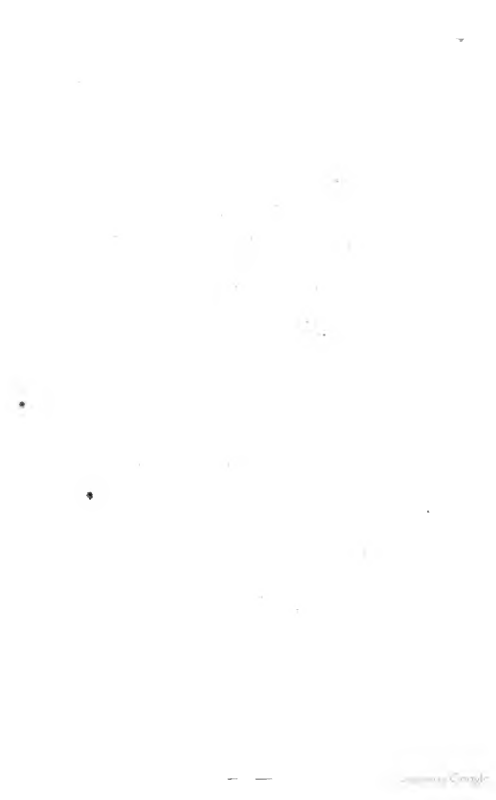
depuis Racine personne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Pastor fido*; mérite entièrement ignoré en Angleterre, et même dans le reste de l'Europe.

Corneille est trop grand par les belles scènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, etc., pour qu'on puisse le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est respectable; la vérité l'est encore davantage. Ce commentaire est principalement destiné à l'instruction des jeunes gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter Corneille, et qui ont cru qu'une intrigue froide, soutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle *politique*, et d'insolence qu'on appelle *grandeur*, pourrait soutenir leurs pièces, les ont vues tomber pour jamais. Corneille suppose toujours, dans tous les examens de ses pièces, depuis *Théodore* et *Pertharite*, quelque petit défaut qui a nui à ses ouvrages; et il oublie toujours que le froid, qui est le plus grand défaut, est ce qui les tue. (V.)

règle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que D. Raimond avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce prince. On peut dire de D. Raimond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait au premier à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on aye parlé dans la protase; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

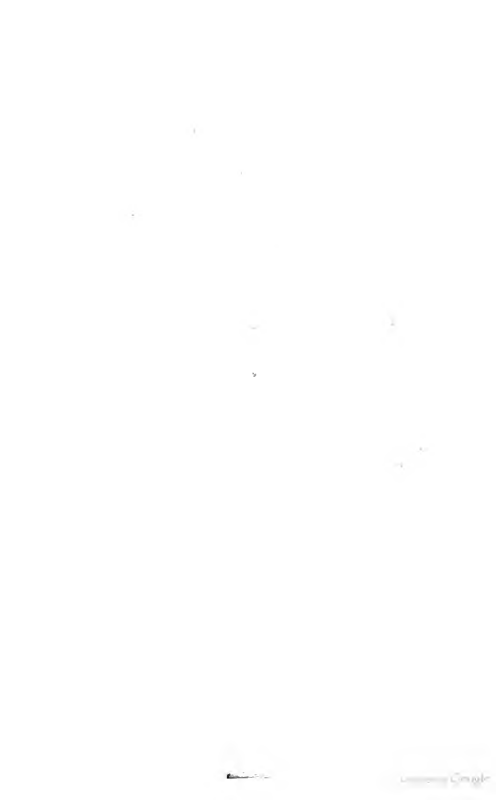
L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerois plus sur les pièces qui restoient à examiner. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paroît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque

plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confiance qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.



NICOMÈDE,
TRAGÉDIE.

1652.



AU LECTEUR.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre ; et , après y avoir fait réciter quarante mille vers , il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau , sans s'écarter un peu du grand chemin , et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions , qui doivent être l'ame des tragédies , n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule , et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique , et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse , qui marche à visage découvert , qui prévoit le péril sans s'émouvoir , et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu , et de l'a-

mour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré est tirée de Justin; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, « prit dessein de faire assassiner son fils Nico- « mède, pour avancer ses autres fils qu'il avoit « eus d'une autre femme, et qu'il faisoit élever « à Rome : mais ce dessein fut découvert à ce « jeune prince par ceux mêmes qui l'avoient en- « trepris : ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre « la pareille à un père si cruel, et faire retomber « sur sa tête les embûches qu'il lui avoit prépa- « rées, et n'eurent pas grande peine à le persua- « der. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume « de son père, qui l'avoit appelé auprès de lui, il « fut proclamé roi; et Prusias, chassé du trône, « et délaissé même de ses domestiques, quelque « soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce « fils, et perdit la vie par un crime aussi grand « que celui qu'il avoit commis en donnant les « ordres de l'assassiner. »

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux

Romains, et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous

mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au-dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur, quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminus, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs; mais le succès a montré que la fermeté

des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

ACTEURS.

PRUSIAS, roi de Bithynie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÉDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier
lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scène est à Nicomédie.

NICOMÈDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur¹,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur²;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête³,
Un si grand conquérant être encor ma conquête⁴,

¹ VAR. Seigneur, je vous l'avoue, il doit m'être bien doux
De voir que, tout vainqueur, je régne encor sur vous;
Que, sous tant de lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant est encor ma conquête,
Et que toute la gloire acquise à vos travaux
Sert d'un illustre hommage à ce peu que je vauz.

² On ne voit point ses yeux : cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légère. (V.)

³ Ce vous rend l'expression trop vulgaire : *Je me suis couvert la tête ; vous vous êtes fait mal au pied*. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son style. (V.)

⁴ Cornicille paraît affectionner ces vers d'antithèses :

Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur.

Et de toute la gloire acquise à ses travaux
 Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux ¹.
 Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
 Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :
 Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux ²
 Trouve la cour pour vous un séjour dangereux ³.
 Votre marâtre y règne; et le roi votre père
 Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
 Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
 Jugez après cela de votre sûreté.

Et pour être invaincu l'on n'est pas invincible.
 J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. Racine s'en sert très rarement : cependant il a imité ce vers dans *Andromaque* :

Mener en conquérant sa superbe conquête.

Il dit aussi :

Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
 Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.

. Non ego paucis
 Offendar maculis.... (V.)

¹ Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que je vaux*. L'épithète d'*illustre* gâte presque tous les vers où elle entre, parcequ'elle ne sert qu'à remplir les vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens. (V.)

Cette épithète, comme toutes les autres, a besoin d'être mise en sa place; et alors elle enrichit le sens au lieu de le gâter. (P.)

² VAR. Je vous vois à regret, tant *ce* cœur amoureux.

³ Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse, et sur-tout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergère naïve. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentiments sans les expri-

La haine que pour vous elle a si naturelle¹
 A mon occasion encor se renouvelle².
 Votre frère son fils, depuis peu de retour....

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour³.
 Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
 L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
 Que ce don à sa mère étoit le prix fatal
 Dont leur Flaminus marchandait Annibal⁴;
 Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
 S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome⁵,

mer grossièrement : il faut qu'on découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire *je suis ambitieux* ; sa jalousie, sa colère, ses soupçons, et qu'il ne dise pas, *je suis colère, je suis soupçonneux, jaloux*, à moins que ce ne suit un aveu qu'il fasse de ses passions. (V.)

¹ L'inversion de ce vers gâte et obscurcit un sens clair, qui est, *la haine naturelle qu'elle a pour vous*. Que Racine dit la même chose bien plus élégamment !

Des droits de ses enfants une mère jalouse

Pardonne rarement au fils d'une autre épouse. (V.)

² *A mon occasion* est de la prose rampante. (V.)

³ *Faire la cour*, dans cette acception, est hanni du style tragique ; *ma princesse* est devenu comique, et ne l'était point alors. (V.)

⁴ Cette expression populaire, *marchandait*, devient ici très énergique et très noble, par l'opposition du grand nom d'Annibal qui inspire du respect. On dirait très bien, même en prose, cet empereur, après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations : mais ce *don dont leur Flaminus* n'est ni harmonieux ni français ; on ne *marchande* point d'un don (V.)

⁵ *Éviter une ville par le poison* est une espèce de barbarisme ; il veut dire, *éviter par le poison la honte d'être livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome*. (V.)

Ici nous voyons une beauté au lieu du barbarisme que Voltaire

Et rompu par sa mort les spectacles ponneux¹
 Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
 Par mon dernier combat je voyois réunie
 La Cappadoce entière avec la Bithynie,
 Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
 D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
 J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
 Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
 Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
 Puisque Flaminius obsède encor le roi.
 Si de son arrivée Annibal fut la cause,
 Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
 Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
 Pour aider à mon frère à vous persécuter².

veut y voir. Il nous semble qu'en dérogeant un peu à l'exactitude que pourroit exiger la prose, Corneille exprime avec tout le feu, toute la vivacité et toute la précision d'un poète, ce que redoutoit Annibal, et ce qu'il voulut éviter. Il s'agit des affronts que lui présenteroient les Romains, et non de la ville de Rome.

Lorsque, dans *la Henriade*, Voltaire fait dire à Henri IV,

Je ne décide point entre Genève et Rome,

ce n'est point une ridicule comparaison de ville à ville que ce prince veut faire; il veut parler des deux religions dont ces villes sont les métropoles. (V.)

¹ *Rompre des spectacles* n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, on interrompt des spectacles, quoiqu'en ce les rompt pas; on corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le composé est en usage, quand le simple n'est pas admis: il y en a mille exemples. (V.)

² *Aider à quelqu'un* est une expression populaire: *aides-lui à marcher*; il faut, pour *aider mon frère*. (V.)

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine¹
 N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
 Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
 L'engage en sa querelle, et m'en fait défier².
 Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre :
 Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
 Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
 S'il faut votre présence à soutenir ma foi³,
 Et si je puis tomber en cette frénésie
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;
 Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
 Qui tremble à voir un aigle, et respecte un Edile⁴ !

¹ VAR. Je n'oserois douter que sa vertu romaine.

² A quoi se rapporte *est en* ? *Me fait défier* n'est pas français : il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle.* (V.)

Nous convenons que Corneille auroit dû s'exprimer plus clairement, mais nous croyons que Voltaire se trompe en appliquant à la reine ce que Laodice dit de Flaminius. Il est bien vrai que Laodice doit se défier de cette princesse dont elle connoît l'inimitié pour Niomède ; cependant ici c'est Flaminius, et non la reine, qui lui donne du soupçon. (P.)

³ Une *présence à soutenir la foi* n'est pas français ; on dit, *il faut soutenir*, et non *à soutenir*. (V.)

La faute est d'avoir dit : *s'il faut votre présence à soutenir*, au lieu de *pour soutenir*. (P.)

⁴ La *crainte qui tremble* paraît une expression faible et négligée, un pléonasme. Ce vers est très beau :

Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile. (V.)

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentiments si peu dignes de vous.
 Je crains la violence, et non votre faiblesse¹;
 Et si Rome une fois contre nous s'intéresse²....

LAODICE.

Je suis reine, seigneur; et Rome a beau tonner,
 Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner:
 Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
 C'est pour exécuter les ordres de mon père:
 Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
 N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
 Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
 Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
 Et ne prendra jamais un cœur assez abject³
 Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
 Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,
 Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
 Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis

¹ VAR. Je crains leur violence, et non votre faiblesse.

² On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire contre, mais on s'intéresse pour. On peut dire, Rome est intéressée dans un traité contre nous; contre tombe alors sur le traité: cependant je crois qu'on peut dire en vers, s'intéresse contre nous: c'est une espèce d'ellipse. (V.)

³ Cette expression de prendre un cœur, pour signifier prendre des sentiments, n'est guère permise que quand on dit, prenez un cœur nouveau, ou bien reprendre cœur, reprendre courage. (V.)

Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
 Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
 Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
 Et saura vous garder même fidélité¹
 Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité².

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
 Qui vous assure d'elle après ce saerilège?
 Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups³,
 Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
 Comme il est fait sans ordre⁴, il passera pour crime;
 Et vous serez bientôt la première victime⁵
 Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
 Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
 Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne⁶,

¹ VAR. Au moindre jour ouvert de voir régner son fils.

² VAR. Et n'aura pas pour vous plus de fidélité
 Que de respect aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Et ceux de la nature ont-ils un privilège.

³ *Même fidélité qu'elle a gardée est un solécisme; il faut, la même fidélité, ou cette fidélité. (V.)*

⁴ On ne rompt pas plus des coups que des spectacles. (V.)

VAR. Non, non, votre retour, loin de rompre ses coups.

⁵ *Faire un retour est un barbarisme. (V.)*

⁶ VAR. Et vous serez, seigneur, la première victime.

⁷ Il faudrait, pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général, voici la règle: quand les Latins emploient le *ne*, nous l'employons aussi, *verror ne cadat*, je crains qu'il ne tombe; mais, quand les Latins se servent d'*ut*, *utrum*, nous supprimons ce *ne*, *dubito utrum eas*, je doute que vous alliez; *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand je

J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
 Retournez à l'armée, et pour me protéger
 Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
 Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
 S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte ¹ ;
 Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
 Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur ² ;

doute est accompagné d'une négation, *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la même chose ; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez*. La suppression du *ne* dans le cas où il est d'usage est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner. (V.)

L'exactitude vouloit qu'on ne me contraigne ; mais ce que Voltaire établit ici en principe général seroit sujet à beaucoup d'exceptions. Il nous étoit tombé sous les yeux une petite brochure très bien faite, dans laquelle on reprochoit à Voltaire quelques vices des inexactitudes de son commentaire, et nous nous rappelons que l'on y citoit plusieurs exemples qui prouvent que ce qu'il établit ici en principe n'est rien moins que certain. Voici, entre autres, une phrase dont nous croyons nous ressouvenir, où le *ne* latin n'est pas employé, et qui n'en exige pas moins le *ne* françois dans sa traduction, *Non dubito quin me ames*, je ne doute pas que vous ne m'aimiez. L'auteur en rapportoit beaucoup d'autres qui ne nous sont plus présentes ; mais les dictionnaires en fourniroient une foule d'exemples encore plus décisifs. (P.)

VAN. Mais j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
 Oui, seigneur, il est vrai ; j'ai besoin qu'on vous craigne.

¹ S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte, n'est pas françois, et n'a de sens en aucune langue ; il veut dire, *tout est sûr pour eux ; ils n'ont rien à craindre ; ils sont maîtres de tout ; ils peuvent tout ; tout les rassure*. (V.)

² Un nom n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait ; on dit alors noblement, son

Quelque haute valeur que puisse être la vôtre¹,
 Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre²;
 Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
 Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
 Je vous le dis encor, retournez à l'armée;
 Ne montrez à la cour que votre renommée;
 Assurez votre sort pour assurer le mien;
 Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMÈDE.

Retourner à l'armée ! ah ! sachez que la reine³
 La sème d'assassins achetés par sa haine.
 Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi
 Afin de la convaincre et détromper le roi⁴.
 Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
 Et, quand il forcera la nature à se taire,
 Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
 Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas⁵.

nom seul a vaincu. Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, cent et cent fois. (V.)

¹ Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile; mais ce sont ces mêmes difficultés qui, lorsqu'elles sont vaincues, rendent la belle poésie si supérieure à la prose. (V.)

² Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettoit trop souvent dans le style noble. (V.)

³ VAR. Retourner à l'armée ! ah, madame ! et la reine.

⁴ Il faut pour l'exactitude, et de *détromper*; mais cette licence est souvent très excusable en vers : il n'est pas permis de la prendre en prose. (V.)

⁵ Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre; mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône, et qui parlent ? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas.

Que si notre fortune à ma perte animée
 La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
 Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
 M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
 Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.

Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
 Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
 Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infames;
 Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.
 Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu; ne me découvrez pas¹.

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi! madame, toujours un front inexorable!

Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais: *Hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.* (V.)

¹ Il serait mieux, à mon avis, que Nicomède apportât quelque raison qui fit voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que Nicomède veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, et que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie; elle est attachante, et, quoiqu'elle ne produise rien dans la pièce, elle fait plaisir. (V.)

Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs ¹,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre ²,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerez point, puisqu'il est tout à vous ³.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux ⁴.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre ⁵.

¹ VAR. Un regard désarmé de tant d'après rigueurs.

² *Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble; et, par la construction, il semble que le front de Laodice soit mal propre à acquérir le front d'Attale; de plus, *prendre un front* est un barbarisme; on dit bien, *il prit un visage sévère, un front serein ou triste*; mais, en général, on ne peut pas dire, *prendre un front*, parcequ'on ne peut pas prendre ce qu'on a: il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage. (V.)

³ Ces compliments, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans la tragédie. (V.)

⁴ Avoir besoin d'un visage! (V.)

⁵ Laodice commence à prendre le ton de l'ironie. Cornicille l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût noble: mais un *bien mal acquis* est comique. (V.)

L'ironie convient souvent aux passions les plus violentes. Loin

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.

Votre rang et le mien ne sauroient le permettre¹ :

Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre² ;

La place est occupée³ : et je vous l'ai tant dit,

Prince, que ce discours vous dût être interdit :

On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune⁴ !

d'être, comme Voltaire paroît le supposer, au-dessous du genre tragique, Homère et Virgile l'ont employée fréquemment dans l'épopée; et on la verra, dans *Nicomède*, s'approcher quelquefois du sublime. Nous ne prétendons pas cependant justifier, par cette observation, l'espèce d'ironie qu'emploie ici Laodice; elle est comique, et par conséquent déplacée. (P.)

¹ VAR. Votre rang et le mien ne le sauroient permettre.

² Après les beaux vers que Laodice a débités dans la scène précédente, et va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert dans une farce. (V.)

³ *La place est occupée* ressemble trop à *la signora è impedita* des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques : c'est alors sur-tout qu'on doit chercher des tours nobles. (V.)

⁴ Ce vers est comique, et n'est pas français : on ne dit point, *il a bonne fortune, mauvaise fortune*; et on sait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique. (V.)

Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui¹
Disputer cette place, et l'emporter sur lui!

NICOMÉDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis²
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte³.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut⁴?

¹ *Que serait heureux qui n'est pas français : Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer!* est un fort joli vers; *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer!* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions. (V.)

² VAR. Et l'on ne sait que c'est parmi ses ennemis
De regagner un fort qu'une fois il a pris.

³ Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phrase, il se rapporte au dernier nom substantif; ainsi, dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, et les deux pronoms *il* se rapportent à *celui-ci*. Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte* : et l'on voit assez combien ce sens est vicieux. Corneille veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant*; mais il ne le dit pas. (V.)

⁴ On peut faire ici une réflexion. Attale parle de son amour, et des intérêts de l'état, et des secrets du roi, devant un inconnu : cela n'est pas conforme à la prudence dont Attale est souvent loué dans la pièce; mais aussi, sans ce défaut, la scène ne subsisterait pas; et quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés. (V.)

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;

Et vers moi tout l'effort de son autorité

N'agit que par prière et par civilité¹.

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire

Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire² :

Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,

Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome, seigneur !

ATTALE.

Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute³ ;

¹ *Civilité*, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans Laodice, mais est-il bien fondé ? Elle est reine d'Arménie, mais elle n'est point dans son royaume ; elle est à la cour de Prusias, qui, de son aveu, est le dépositaire de ses *jeunes ans*, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son père, qui est le maître enfo, et dont les prières sont des ordres. La jeune Laodice peut, avec bienséance, n'écouter que sa fierté, et se tromper un peu par grandeur d'âme. Elle peut avoir tort dans le fond ; mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin *n'agit que par prière* peut signifier *ne doit agir que par prière*. (V.)

² VAR. Aux reines comme vous qu'on voit sous son empire.

³ Voyez la remarque ci-dessus. C'est encore une expression de

Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
 Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
 Elle s'indigneroit de voir sa créature
 A l'éclat de son nom faire une telle injure,
 Et vous dégraderoit peut-être dès demain
 Du titre glorieux de citoyen romain.
 Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
 En le déshonorant par l'amour d'une reine?
 Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
 Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois¹?
 Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
 Vous en avez bientôt oublié les maximes.
 Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
 Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous;
 Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
 D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
 Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
 La fille d'un tribun ou celle d'un prêteur;
 Que Rome vous permet cette haute alliance²,

doute, et la négation ne est nécessaire; je crains qu'un Romain ne vous écoute: mais en poésie on peut se dispenser de cette règle. (V.)

¹ *Bourgeois*; cette expression est bannie du style noble. Elle y étoit admise à Rome, et l'est encore dans les républiques: le *droit de bourgeoisie*, le *titre de bourgeois*. Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parceque nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois, dans une république, est en général un homme capable de parvenir aux emplois; dans un état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nicomède, et n'ôte rien à la noble fermeté de son discours. (V.)

² VAR. Que c'est à ces partis que Rome vous destine,

Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
 Si l'honneur souverain de son adoption
 Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
 Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;
 Et concevez enfin des vœux plus élevés,
 Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
 Madame, et retenez une telle insolence.
 Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
 J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;
 Mais je crains qu'elle échappe¹, et que, s'il continue,
 Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
 Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
 Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.

Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;
 Et la reine et le roi l'ont assez acheté²
 Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
 Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance³,
 Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.

Mais dont vous excleroit enfin votre origine,

Ne vous autorisoit à cette ambition.

¹ Voyez les notes ci-dessus. Il faudrait qu'elle n'échappe. (V.)

² VAR. Et la reine et le roi l'ont pour vous acheté
 Assez pour n'aimer pas à le voir rejeté.

³ Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas. (V.)

Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné¹ ;
 Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
 Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
 A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
 D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux....

ATTALE.

Madame, encore un coup², cet homme est-il à vous ?
 Et pour vous divertir est-il si nécessaire³
 Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire⁴ ?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
 Je veux bien vous traiter de fils de souverain.

En cette qualité vous devez reconnoître
 Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
 Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
 Ne vous empêche pas de différer de rang,
 Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
 Et, loin de lui voler son bien en son absence⁵...

¹ Ce vers est très adroit : il paraît sans artifice ; et il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'Attale ne reconnoisse son frère. (V.)

² *Encore un coup* ; ce terme trop familier a été employé par Racine dans *Bérénice* :

Madame, encore un coup, qu'éte peut-il arriver ?

Ce sont des négligences qui étaient pardonnable. (V.)

³ Le mot *divertir*, et même les trois vers que dit Attale, sont absolument du style comique. (V.)

⁴ VAR. Que sans vous offenser il ne se puisse taire.

⁵ Le mot *voler* est bas ; on emploie, dans le style noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, etc. (V.)

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
 Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
 Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
 Vous en corrigerez la fatale injustice.
 Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
 Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.

Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
 Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître¹ ;
 Sachez que mon amour est un noble projet²
 Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;
 Sachez....

LAODICE.

Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
 Vous charnoit bien du moins autant que ma personne ;
 Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
 Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;
 Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
 Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux....

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,

¹ Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna*, dans le rôle d'Émilie ; mais ils conviennent bien mieux à Émilie romaine qu'à un prince arménien.

Au reste, cette scène est très attachante : toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître, le succès de la scène est sûr. (V.)

² VAR. Sachez que mon amour n'est qu'un noble projet.

Seigneur ; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, souffrez que ma juste colère....

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère ;
Elle entre.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE,
ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis :
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare ;

¹ Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle. (V.)

Et ce désordre est mal dans une ame si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOË.

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi².

ARSINOË.

Métrobate ! ah, le traître !

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOË.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?
Et votre armée ?

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant ;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse³ ;
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOË.

C'est ce qui vous amène ?

¹ C'est une naïveté qui échappe à tout le monde quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie. (V.)

² Si Nicomède eût établi dans la première scène que ce Métrobate était un des assassins gagés par Arsinoë, ce vers ferait un grand effet ; mais il en fait moins, parcequ'on ne connaît pas encore ce Métrobate. (V.)

³ *Maîtresse* ; on permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* et *maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble. (V.)

NICOMÈDE.

Oui, madame; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe¹.

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace²?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah! seigneur, excusez si vous connoissant mal³....

¹ Souvent en ce temps-là on supprimait le ne quand il fallait l'employer, et on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second ne est ici un solécisme. *Il tient à vous, c'est-à-dire il dépend de vous que je passe, que je fusse, que je combatte, etc. Il ne tient qu'à vous est la même chose qu'il tient à vous; donc le ne suivant est un solécisme. (V.)*

² VAR. Nous allons donc penser à vous en rendre grâce.

³ On connaît mal quand on se trompe au caractère. Lantier dit à Cléopâtre, *Je vous connaissais mal; Phœbe dit, J'ai mal connu*

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival ¹.
 Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
 Ne vous départez point d'une si noble audace :
 Mais, comme à son secours je n'amène que moi,
 Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
 Je la défendrai seul; attaquez-la de même,
 Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
 Je veux bien mettre à part, avec le nom d'ainé,
 Le rang de votre maître où je suis destiné;
 Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme ²,
 Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
 Adieu; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINOË, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOË.

Quoi! tu faisais excuse à qui m'osoit braver!

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?
 Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

César: mais quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas*. (V.)

¹ Tout ce discours est noble, ferme, élevé: c'est là de la véritable grandeur; il n'y a ni ironie ni enflure. (V.)

² Dans la règle, il faut, *qui font; et faire mieux un brave homme* n'est pas élégant. (V.)

ARSINOË.

Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main ¹.
 Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;
 Dedans mon cabinet amène-le sans suite ²,
 Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut....

ARSINOË.

Va, n'appréhende rien ³;
 Et pour avancer tout hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOË, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOË.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche;
 Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
 De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
 Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
 Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime ⁴.

¹ *Tu l'entends mal* est comique; et *mettre dans la main* n'est pas noble. (V.)

² Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*. (V.)

³ VAR. Point de mais, oi de si;
 Va, tu ne sauras rien que tout o'ait réussi.

⁴ Ces derniers vers sont de la conversation la plus négligée, et ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut toutes

CLÉONE.

J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOË.

Ne leur impute pas une telle injustice;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité¹
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépeus de ce qu'il savoit faire²,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire;
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
De chez Antiochus³ elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front;
Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine⁴

les fois que Corneille fait raisonner un prince, un ministre : tous disent qu'il faut être fourbe et méchant pour régner. On a déjà remarqué que jamais homme d'état ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très difficile de ménager ses expressions, et de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence et une grande bassesse dans une reine de dire qu'il faut être fourbe et criminel pour régner. *Un trône acquis par-là* est une expression de comédie. (V.)

¹ *Légalité* n'a jamais signifié justice, équité, magnanimité; il signifie authenticité d'une loi revêtue des formes ordinaires. (V.)

² *Savante de* est un barbarisme : savante, savoit, répétition fautive. (V.)

³ Expression trop basse, de chez lui, de chez nous. (V.)

⁴ Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se heurtent, car, que, quand; mais ce qu'on doit plus éviter, c'est

Vit choir¹ ses légions au bord du Trasimène,
 Flaminius son père en étoit général²,
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal;
 Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance³,
 S'est aisément rendu de mon intelligence⁴:
 L'espoir d'en voir l'objet⁵ entre ses mains remis

de dire à sa confidente ce qu'elle sait; ce tour n'est pas assez adroit. (V.)

¹ *Choir*, expression absolument vieillie. (V.)

² Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'une licence qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa pièce n'étoit point du tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu, et qui périt à la journée de Trasimène. Ces deux Flaminius n'avoient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommoit Gains Flaminius, et sa famille étoit plébéienne; l'autre, patricien de naissance, se nommoit Titus Quintus, et fut en effet député à la cour de Prusias, pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'étoit réfugié chez ce prince. Corneille, quoique très instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms; et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne le dissimule jamais dans l'examen de ses pièces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence; mais on ne trouve rien, ni dans la préface, ni dans l'examen de *Nicomède*, qui prouve que Corneille ait cru prendre ici quelque liberté. (P.)

³ Cacophonie qu'il faut éviter encore, *donc qu'a*. (V.)

⁴ *S'est aisément rendu de mon intelligence*

n'est pas français; on est en intelligence, on se rend du parti de quelqu'un. (V.)

⁵ Il faut un effort pour deviner quel est cet *objet*: c'est, par la phrase, l'objet de leur intelligence; par le sens, c'est *Laodice*. La première loi est d'être clair; il ne faut jamais y manquer. (V.)

Voltaire se trompe évidemment. *Objet* ne se rapporte point à

A pratiqué par lui le retour de mon fils;
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie¹
 De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
 Et de voir Laodice unir tous ses états,
 Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias:
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
 D'un empire si grand sous un si grand courage,
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur²,
 Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur;
 Et voilà le seul point où Rome s'intéresse³.

Laodice, mais à *vengeance*, qui n'est pas assez loin pour jeter la moindre obscurité sur la phrase. Flaminus espéroit de voir l'objet de sa *vengeance* (Annibal, qui a tué son père) remis entre ses mains : tel est le sens très clair de Cornille. (P.)

¹ Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie

n'est pas français; on inspire de la jalousie, on la fait naître : la jalousie ne peut être haute; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc. (V.)

² Cet *il* se rapporte au prince Attale; mais il en est trop loin : cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur*; il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés, jettent toujours de l'embarras dans le style : c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté. (V.)

Autre inadvertance du même genre. Cet *il* ne peut se rapporter qu'à Flaminus, qui s'est fait nommer ambassadeur à la cour de Prusias. (P.)

³ Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile ? Cléopâtre, dans *Rodogune*, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires : il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler. (V.)

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse ¹ !
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermit son amour?

ARSINOË.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
C'étoit trop hasarder; et j'ai cru pour le mieux ²
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques ³,
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques ⁴;
Et, pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, grâces aux dieux, doucement amené ⁵.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
Je saurai m'en servir à me fortifier.

¹ On entreprend de faire quelque chose, ou bien on entreprend quelque chose; mais on n'entreprend pas quelqu'un: cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens; cela veut dire *attaquer, demander raison, embarrasser, faire querelle*. Ce vers n'est pas français. (V.)

VAR. C'est pourquoi donc Attale entreprend sa maîtresse.

² Pour le mieux, expression de comédie. (V.)

³ L'a fait, et terreurs paniques, expressions qui n'ont rien de noble. (V.)

⁴ Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques, est un barbarisme; il faut de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur. (V.)

⁵ VAR. Il me l'a, grâce aux dieux, doucement amené.

Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée¹,
 J'ai changé de couleur, je me suis écriée :
 Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
 Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOË.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
 Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.

Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :
 Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
 Et, si ce diadème une fois est à nous²,
 Que cette reine après se choisisse un époux.
 Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
 Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
 Le roi, que le Romain poussera vivement,
 De peur d'offenser Rome agira chaudement³;
 Et ce prince, piqué d'une juste colère⁴,
 S'emportera sans doute, et bravera son père.
 S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
 Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins⁵,

¹ Les comédiens ont corrigé, *j'ai feint d'être effrayée*; mais la chose n'est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du tragique. (V.)

² *Cet une fois* est une explétive trop triviale. (V.)

Var. Et si ce diadème une fois est pour nous.

³ *Chaudement*: cet adverbe est proscrit du style noble. (V.)

⁴ *Piqué d'une juste colère* n'est pas français. On est piqué d'un procédé, et animé de colère. (V.)

⁵ Cette phrase et ce tour qui commencent par *comme* sont fa-

Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.

Voilà mon cœur ouvert ¹, et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend ².
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONÈ.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine ³.

miliers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Racine. Ce tour est un peu trop prosaïque : il réussit quelquefois ; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage. (V.)

¹ Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone ? qu'en résulte-t-il ? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur ; ces confidences sont pardonnées aux passions : une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentiments qui échappent à son cœur ; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent servir. Cette scène est froide et mal écrite. (V.)

² Il est clair que Flaminius attend la reine ; qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. Nicomède est arrivé ; il va trouver le roi ; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à Cléone des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art et sans intérêt. (V.)

³ Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de Cléone : c'est un très grand art de savoir intéresser les confidents à l'action. Néarque, dans *Polyeucte*, montre comment un confident peut être nécessaire. (V.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici!

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède¹
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède²;
Mais tout autre que lui devoit être suspect:
Un retour si soudain manque un peu de respect³,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité:
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes⁴;

¹ Une haute vertu, remède pour ce qu'on en peut craindre, n'est ni correct ni clair. (V.)

² VAR. De ce qu'on pourroit craindre est un puissant remède.

³ Un retour qui manque de respect! (V.)

⁴ Des têtes au-dessus des bras! Il n'était plus permis d'écrire ainsi

Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient obéir ¹.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ²;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats ³,
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ⁴;

en 1652 : mais Corneille ne châtiâ jamais son style; il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression: cependant observez que, toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons. (V.)

¹ VAR. Des héros tels que lui ne sauroient obéir :
Par ce lâche devoir ses hauts faits se ternissent.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent ;
Ces jeunes cœurs, enflés du bruit de leurs combats.

² Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se ternissent en le suivant : ce n'est pas parler sa langue. (V.)

³ *Des cœurs enflés de bruit* sont aussi intolérables que *des têtes au-dessus des bras*. (V.)

Des cœurs ne sauroient être enflés de bruit : cela est vrai, si l'on prend le mot de bruit dans sa signification la plus commune ; mais ils peuvent l'être du bruit de leurs combats, c'est-à-dire de la renommée, de la gloire que ces combats leur ont acquise. (P.)

⁴ Qu'est-ce que le rang d'une gloire ? Ou ne réduit pas *en*, on réduit à. Presque tout le style de cette pièce est vieil ; la raison en est que l'auteur emploie le ton de la conversation familière, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des so-

Que, bien que leur naissance au trône les destine,
 Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine¹;
 Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
 Et qui perd de son prix étant trop attendu;
 Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
 Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques²;
 Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
 De son règne ennuyeux, et de ses tristes jours,
 Du moins une insolente et fausse obéissance,
 Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
 Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter³.
 Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire;
 Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon père, il seroit criminel⁴:

lécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une comédie héroïque; mais il faut que ce soit la conversation des Condé, des La Rochefoucauld, des Retz, des Pascal, des Arnauld. (V.)

¹ L'ordre de qui? de la naissance? Cela ne fait point de sens; et *mutine* n'est ni assez fort ni assez relevé. (V.)

² Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie. (V.)

³ VAR. Sire, et ce qu'en tout autre il faudroit arrêter.

⁴ On retrouve un peu Cornicille dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée et retournée en plusieurs façons; ce qui étoit un vice commun en ce temps-là. Mais à quoi bon tous ces discours? Que veut Prusias? Rien. Quelle résolution prend-il avec Araspe? Aucune. Cette scène paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'Arsinée et de sa confidente. En général, toute scène entre un

Il doit son innocence à l'amour paternel;
 C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
 Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie :
 Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
 Contre l'ambition n'ait eu vain combattu,
 Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
 Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père;
 Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
 Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner;
 Et depuis qu'une fois elle nous inquiète ¹,
 La nature est aveugle, et la vertu muette.
 Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
 Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
 Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
 Et qui me fait régner en effet est mon maître.
 Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand :
 On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
 Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
 Et sa seule présence est un secret reproche :
 Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi;
 Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
 Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
 Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
 J'en rougis dans mon âme; et ma confusion ²,

personnage principal et un confident est froide, à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand dessein à faire réussir, une passion furieuse à développer. (V.)

¹ *Inquiète* n'est pas le mot propre; *depuis* est ici un solécisme : le sens est, dès qu'une fois cette passion s'est emparée de nous. (V.)

² VAN Si je ne la dois craindre, au moins j'en dois rongir,

Qui renouvelle et eroit à chaque occasion,
 Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
 Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
 Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
 Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut¹.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
 La règle de la vraie et saine politique.

Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
 Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent:
 On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
 C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre;
 Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
 De mériter un juste et plus grand châtiment,
 Et prévient, par un ordre à tous deux salulaire,
 Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
 Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu;
 Je vous l'ai déjà dit.

PRUSTAS.

Et m'en répondras-tu?

Et la confusion dont je me sens couvrir
 Me ramène aussitôt cette vue importune.

¹ Ces antithèses et ces figures de mots, comme on l'a déjà remarqué, doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes; l'harmonie en souffre; *il peut, il veut, il fait, il court*, sont des syllabes sèches et rudes; il n'en est pas de même dans les rimes féminines; *il vole, il presse, il prie*; ces mots sont plus soutenus; ils ne valent qu'une syllabe, mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues, et n'en sont pas moins importantes. (V.)

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
 Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère?
 Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
 Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal?
 Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance;
 Il en a le prétexte, il en a la puissance;
 Il est l'astre naissant qu'adorent mes états;
 Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
 Sur de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
 Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre¹ :
 Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
 N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
 Je veux bien toutefois agir avec adresse,
 Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse²,
 Le chasser avec gloire, et mêler doucement
 Le prix de son mérite à mon ressentiment :
 Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
 Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre³.
 Dussé-je voir par-là tout l'état hasardé....

ARASPE.

Il vient.

¹ Expressions vicieuses : on ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppose à *l'un* ; *le nôtre* ne se peut dire à la place du *mien*, à moins qu'on n'ait déjà parlé au pluriel. Je le répète encore, rien n'est si difficile et si rare que de bien écrire. (V.)

² Tout cela est d'un style confus, obscur. *Le reste du nôtre* qui n'est pas tout-à-fait impuissant, et bien peu de rudesse, et le prix d'un mérite mêlé doucement à un ressentiment ! Il n'y a pas là deux mots qui soient faits l'un pour l'autre. (V.)

³ VAR. Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en doive craindre.

SCÈNE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince ! et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
 Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
 De jouir de l'honneur de vos embrassements,
 Et d'être le témoin de vos contentements.
 Après la Cappadoce heureusement unie ¹
 Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
 Je viens remercier et mon père et mon roi
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
 D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire ²,
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
 Me faire par écrit de tels remerciements ;
 Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime

¹ VAR. La Cappadoce est vôt're et le trône d'Assace ;
 Vos ordres par ma main vous ont mis en sa place,
 Et je viens rendre grâce à mon père et mon roi.

² Ou ne choisit point un bras pour une gloire. (V.)

L'expression nous paroît juste. Nicomède remercie Prusias d'avoir choisi son bras pour des entreprises glorieuses dans lesquelles il s'est signalé, et qui sont véritablement de la gloire aux yeux d'un poète. (P.)

Ce que votre victoire ajoute à votre estime¹.
 Abandonner mon camp en est un capital,
 Inexcusable en tous, et plus au général²;
 Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
 Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
 A trop cru les transports d'un desir trop ardent :
 L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
 Lui seul à mon devoir fait cette violence.
 Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
 Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
 Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
 Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime³,
 Qui ne craindra jamais la plus sévère loi⁴,
 Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

¹ Il a promis à son confident d'avoir *bien peu de rudesse*, et il commence par dire à Nicomède la chose du monde la plus rude ; il le déclare criminel d'état.

Ajoute à votre estime n'est pas français en ce sens : l'estime où nous sommes n'est pas notre estime ; on ne peut dire *votre estime*, comme on dit *votre gloire*, *votre vertu*. (V.)

² *Au général* est un solécisme ; il faut *dans un général*. (V.)

³ *Un petit crime*, cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomède est en effet bien faible. Nicomède parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frère ; car, par ce *desir trop ardent*, il entend le desir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout d'amour pour son père : le public n'en est pas fâché ; un méprise Prusias ; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *l'etit crime*, *bonheur si grand* ; ces contrastes affectés font un mauvais effet. (V.)

⁴ VAE. Qui ne craindra jamais une si dure loi.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
 Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
 Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
 Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
 L'ambassadeur romain me demande audience ;
 Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
 Vous l'écouteriez, prince, et répondrez pour moi.
 Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
 Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
 Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse¹ ;
 Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
 L'intérêt de l'état vous doit seul regarder².
 Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute³ :
 Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
 Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain⁴,
 Pour la bien réparer, retournez dès demain.
 Remettez en éclat la puissance absolue⁵ :
 Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,

¹ On rend un honneur ; on ne rend point un titre d'honneur. (V.)

² Seul semble dire que Prusias abdique ; et il est si loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire. (V.)

³ La marque haute ! (V.)

⁴ Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage ; ce n'est pas que l'idée ne soit noble ; mais en français, toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire* assaut, *faire* force de voiles, *faire* de nécessité vertu, *faire* ferme, *faire* brèche, *faire* halte, etc. ; toutes expressions bannies du vers héroïque. (V.)

⁵ Comme on ne met rien en éclat, on n'y remet rien ; on donne de l'éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour. (V.)

Inviolable, entière; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas¹.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiroient sur votre propre exemple :
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.

La reine d'Arménie est due à ses états,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats².
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire³ :
De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie⁴ :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

¹ Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosyllabe : ne finissez jamais un vers par *bas*, à *bas*, *plus bas*, *haut*, *plus haut*. (V.)

² VAR. Et les chemins ouverts par nos derniers combats
Font qu'après le honneur tout son peuple soupire.

³ Cette métaphore est vicieuse, en ce qu'elle suppose que cet astre de Laodice est descendu du ciel en terre. (V.)

⁴ Prusias veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries et d'ironies. (V.)

Elle est prête à partir sans plus grand équipage¹.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage².
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter³.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques⁴
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Sur-tout il est instruit en l'art de bien régner:
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture⁵,

¹ Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie. (V.)

² Var. Je n'ai garde à son rang de faire cet outrage.

³ Ce vers est trop familier : mais à quoi se rapporte cet ordre ? à l'ambassadeur, à l'outrage, ou à l'équipage ? (V.)

⁴ *Illustres marques* : on a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague, qui n'est que pour la rime. (V.)

⁵ *Nourriture* est ici pour *éducation* ; et, dans ce sens, il ne se dit plus : c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli. (V.)

Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait ¹
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites ²,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ³ ;
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi ⁴.

¹ On ne fait point l'estime ; cela n'a jamais été français : on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime ; et c'est précisément parcequ'on la sent qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié, on ne fait ni de l'amour ni de l'amitié. (V.)

On a dit long-temps, et on pourroit dire encore, du moins à ce qu'il nous semble, *je n'en fais pas beaucoup d'estime*. Mais, dit Voltaire, on ne fait pas ce que l'on sent. Ce qu'il établit en loi générale est souvent démenti par l'usage : on dit tous les jours, sans blesser la langue, *faire amitié, faire l'amour* ; et l'usage, comme l'on sait, est plus impérieux que les règles. (P.)

² Ni ces expressions ni cette construction ne sont françaises ; *il en a les mérites pour régner* ! (V.)

³ VAR. Et n'en veux point douter, puisque vous me le dites.

⁴ Le roi Prusias, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scène, où Nicomède lui donne, en présence de l'ambassadeur de Rome, des conseils qui ressemblent sou-

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche¹.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.

De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,

Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état?

Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture,

Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

vent à des reproches. Il est même assez étonnant que, connaissant la fierté de son fils, et sachant combien ce disciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome, qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par Nicomède.

Il a commencé par dire à son fils : *Vous êtes criminel d'état, vous méritez d'être puni de mort*; et il finit par lui dire : *Répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence ; faites le personnage de roi, tandis que je ferai celui de subalterne*. C'est au fond une scène de lazzi : passe encore si cette scène était nécessaire ; mais elle ne sert à rien. Prusias joue un rôle avilissant ; mais celui de Nicomède est noblé et imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens.

C'est toujours un problème à résoudre, si les caractères bas et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contre eux à une première représentation : on aime à faire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage ; les critiques se déchainent : cependant ces caractères sont dans la nature ; Maxime dans Cinna, Félix dans Polyucte. (V.)

¹ VAR. C'est votre intérêt seul que cette affaire touche.

NICOMÈDE.

Et pour le vôtre seul je veux ouvrir la bouche.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort¹ ;
Et de pareils amis , en bonne politique....

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république ;
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie ,
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devoit garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture²,
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, à Prusias.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine³.

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,

¹ VAN. Qui vous partage en vie aspire à votre mort.

² Cela n'est pas français ; et conserver ne se lie pas avec *qu'elle* devrait. Nicomède a déjà parlé de bonne nourriture : *si vous faites état de cette nourriture.* (V.)

Voltaire se trompe ; c'est Flaminius, et non pas Nicomède, qui a dit, au commencement de cette scène :

Si vous faites état de cette nourriture. (P.)

³ Cela n'est pas français, *n'en mettre que mépris.* (V.)

D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
 Ou me croit son disciple, et je le tiens à gloire¹;
 Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
 Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
 D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
 Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
 Commença par son père² à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts³.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
 Parlez et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
 Attale doit régner, Rome l'a résolu;
 Et, puisqu'elle a par-tout un pouvoir absolu,
 C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
 Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi⁴.

¹ Cette manière de s'exprimer a vieilli. (V.)

Elle nous paroît mériter d'être conservée. (P.)

VAR. Je fus son écuyer, et je le tiens à gloire.

² Voyez notre remarque sur le personnage de Flaminius, scène cinquième du premier acte. Il n'est pas encore dans l'exatitudo historique que ce soit par son Flaminius qu'Annibal ait commencé à triompher de Rome. La journée de Trasimène avoit été précédée par les batailles du Tésin et de la Trébie. (P.)

³ VAR. N'offensez plus les morts.

⁴ Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens

Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi;
 Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne :
 Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;
 Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ¹;
 Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.
 Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
 L'exemple des Romains m'autorise à le faire ²;
 Le fameux Scipion le fut bien de son frère;
 Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
 Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'ainé.
 Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
 Le reste de l'Asie à nos côtés rangée ³,

avaient corrigés : en effet, cette distinction du cœur, de l'esprit, et de l'ame, cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie; et cette répétition de *grand et grande*, est comique. (V.)

¹ On ne devine pas d'abord ce que veut dire *est en*; il est très inutile, et il se rapporte à *vertu*, qui est deux vers plus haut. (V.)

Ne se rapporte-t-il pas beaucoup plus naturellement à *donnez-lui votre armée*, qui n'est qu'à un vers de distance? Ne croiroit-on pas que Voltaire, au lieu d'éclaircir le texte (ce qui étoit le devoir d'un commentateur), se plaisoit au contraire à l'embrouiller? (P.)

² On a déjà dit que cette expression ne doit jamais être admise : elle est ici vicieuse, parceque *le faire* se rapporte à *être*, et signifie à la lettre *faire son lieutenant*. (V.)

³ Voltaire, après avoir lu dans une mauvaise édition,

Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,

critique ce vers de la manière suivante : « On dit *ranger les côtes*, mais non *rangée aux côtes*, pour *située*; c'est un barbarisme. »

Offrent une matière à son ambition....

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.

Vous pouvez cependant faire munir ces places ,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins ,
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
Et si Flaminius en est le capitaine ¹,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté ² :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère....

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire ³.

¹ Ce n'est pas le même Flaminius, mais l'insulte n'en est pas moindre. (V.)

L'ambassadeur Flaminius n'est pas, à la vérité, le fils de ce Flaminius qui combattit si malheureusement à Trasimène ; et c'est ce que Voltaire auroit dû expliquer plus tôt et plus clairement : mais le spectateur le suppose avec Cornicille ; et, si l'on admet la supposition, l'ironie devient non seulement accablante, mais nous n'en connaissons pas dans notre langue qui ait autant de force et de noblesse. (P.)

² VAR. Prince, vous abusez enfin de ma bonté.

³ Il est clair qu'il n'y a pas de milieu ; le sens est : *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez-moi parler.* (V.)

Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte¹,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, à Flaminius.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge²;
Le temps et la raison pourront le rendre sage³.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;

¹ Var. Vous m'offensez.

NICOMÈDE.

Autant que Rome vous honore.

PRUSIAS.

Quoi! vous continuez à m'offenser encore?

² *Chaleurs de son âge*, mauvais terme. (V.)

³ C'est ce qu'on dit à un enfant mal corrigé : ce n'est pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes; et, si ce jeune homme n'est pas sage, pourquoi Prusias l'a-t-il chargé de parler pour lui? (V.)

Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
 Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
 N'est pas grande vertu si l'on ne les imite);
 Si j'avois donc vécu dans ce même repos
 Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
 Elle me laisseroit la Bithynie entière,
 Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
 Et s'empresseroit moins à le faire régner,
 Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner:
 Mais parcequ'elle voit avec la Bithynie
 Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
 Il faut la diviser; et, dans ce beau projet¹,
 Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!
 Puisqu'il peut la servir à me faire descendre²,
 Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
 Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang³,
 Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
 Graces aux immortels, l'effort de mon courage
 Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage:
 Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement;
 Mais n'exigez d'un fils aucun consentement:
 Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
 Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

¹ VAR. Il la faut diviser, et, dans ce beau projet.

² Ce vers est intelligible : à quoi se rapporte ce *la servir*? au dernier substantif, à la puissance de Nicomède, que Rome veut diviser. *Me faire descendre*; il faut dire d'où l'on descend : *et monté sur le faite, il aspire à descendre.* (V.)

³ On ne dit point *quitter à*, ou *dit quitter pour* : je dois *quitter pour lui*, ou je lui dois *céder, laisser, abandonner.* (V.)

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père:
Il n'est que gardien de leur illustre prix¹,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée².
Certes je vous croyois un peu plus généreux :
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferoient de ces belles pensées :
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus³,

¹ V. R. Vous n'avez fait le roi que garde de leur prix.

² *Jeter un dépôt sur une tête, être garde d'un prix, une grandeur épanchée*; toutes expressions impropres et incorrectes: de plus, ce discours de Flaminius semble un peu sophistique. L'exemple de Scipion, qui ne prit point Carthage pour lui, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes. (V.)

³ V. R. Pour le respect du roi, je ne dis rien de plus.

Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ¹ ;
 Laissez moins de fumée à vos feux militaires ² ,
 Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÉDE.

Le temps pourra donner quelque décision
 Si la pensée est belle ou si c'est vision ³ .
 Cependant....

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
 A pousser plus avant la gloire de vos armes ⁴ ,
 Nous ne la bornons point; mais, comme il est permis
 Contre qui que ce soit de servir ses amis,
 Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
 Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre ⁵ .

Au reste soyez sûr que vous posséderez
 Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez;
 Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
 Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
 Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
 Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
 Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
 Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.

¹ Cela est du style de madame Pernelle dans Molière. (V.)

² *Laisser de la fumée* est inintelligible: d'ailleurs, la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le vers suivant est du bas comique. (V.)

³ Même style et même défaut. (V.)

⁴ *Pousser plus avant une gloire!* (V.)

Nicomède peut aspirer à pousser plus avant ses conquêtes, et par conséquent la gloire de ses armes. (P.)

⁵ VAR. Et vous en donne avis de peur de vous surprendre.

Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(à Prusias.)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate¹, et ceux qui l'ont tissée
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt².

Traitez cette princesse en reine comme elle est³;
Ne touchez point en elle aux droits du diadème;
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose⁴?

¹ Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire; c'est d'ailleurs une expression populaire lorsqu'elle signifie *intrigue*. (V.)

² Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement, au premier acte, que Laodice est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre sa défense? Voudrait-il cacher son amour à Flaminius, et le tromper? un tel dessein convient-il à la fierté du caractère de Nicomède? Flaminius ne doit-il pas être instruit? (V.)

³ Il faut comme *elle l'est*, pour l'exactitude; mais comme *elle l'est* serait encore plus mauvais. (V.)

⁴ Cette interrogation de Prusias, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scène, n'a-t-elle pas quelque chose de comique? (V.)

NICOMÈDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout¹.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMÈDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est;
C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi! toujours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle².
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès³,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès⁴;

¹ Cette expression est encore comique, ou du moins familière; Racine s'en est servi dans *Bajazet*:

. Pouvons à bout l'ingrat.

Mais le mot *ingrat*, qui finit la phrase, la relève. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais. (V.)

² *Toujours obstacle* n'est pas français; et *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique. (V.)

³ Vaa. Cet esprit arrogant et fier de ses succès.

⁴ On ne dit point *empêcher à*; cela n'est pas français. *Il nous em-*

Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée¹ ;
Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux².

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice³.

PRUSIAS.

Non, non ; je vous réponds, seigneur, de Laodice :
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité⁴.
J'ai sur elle après tout une puissance entière,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-lui donc visite ; et, comme ambassadeur,

pêche l'accès de cette maison ; nous est là au datif, c'est un solécisme ; il faut dire : on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès ; on nous défend, on nous empêche d'entrer. (V.)

¹ Ce tour est impropre ; il semble que les rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement. (V.)

² *Des raisons d'état plus fortes que des nœuds, qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds.* Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style. (V.)

Ce style sans doute est vicieux ; mais Voltaire semble prendre plaisir à l'obscurcir encore. Certainement Corneille n'a pu ni voulu dire *les feux de ces nœuds* ; il a voulu parler des feux de l'amour, qui doivent en effet s'éteindre lorsque l'amour lui-même est forcé de céder aux raisons d'état. Le mot *amour* n'est pas assez éloigné pour qu'on puisse se méprendre au sens de Corneille. (P.)

³ Et ce vers et l'idée qu'il présente appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre. (V.)

⁴ VAR. *Semble exiger de nous quelque formalité.*

Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur¹.
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne vous peut nuire².
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement³.

Quoique j'aye sur elle une puissance entière,
J'en cache les effets sous le nom de prière.

¹ Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *sa grandeur*, comme on dit *sa majesté*, *son altesse*. (V.)

² Le pronom *elle* se rapporte à Rome, qui est le dernier nom. La construction dit, *puisque Rome est en nos mains*; et l'auteur veut dire, *puisque Laodice est en nos mains*. (V.)

³ Ces deux vers sont trop mal construits. Le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie s'il n'est ennobli par une épithète : pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de Prusias. (V.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes¹ ;
Qui tranche trop du roi ne règne pas long-temps².

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants ;
Et, si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner³.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

¹ L'auteur n'exprime pas sa pensée ; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre* ; mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déjà perdu ; or, une perte donne des regrets, et non des alarmes. (V.)

² Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique ; d'ailleurs un roi qui sait gouverner peut *trancher du roi* et régner long-temps. (V.)

³ *Chemin de régner* ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses. (V.)

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire ¹
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi²,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état
Sur votre autorité commettre un attentat ³ :
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien ⁴ :

¹ *Vous devriez faire à la fin d'un vers, et plus d'estime au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute : le lecteur la remarquera aisément par-tout où elle se trouve. Nous avons déjà observé que faire estime, faire plus d'estime, n'est pas français. (V.)*

² VAR. Vous verrez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous voulez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

³ Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très froides : d'ailleurs elle peut fort bien négocier avec Flaminius chez Prusias, qui lui sert de tuteur ; et en effet elle lui parle en particulier le moment d'après. (V.)

⁴ Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui

Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ¹ ;
 Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise ²
 Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
 A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux ³
 Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
 De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
 Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
 Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
 Pour en faire l'épreuve allons en Arménie;

le fortifie, comme le *métier des armes*. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus has; Athalie dit à Joas :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs. (V.)

¹ Si elle n'est rien hors de l'Arménie, pourquoi dit-elle tant de fois qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine, qu'on ne peut lui ravir? Être reine et en tenir le rang, c'est être quelque chose. Corneille n'aurait-il pas mis, *hors de l'Arménie je ne puis rien*? alors cette phrase et celles qui la suivent deviennent claires: Je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine, et en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux. (V.)

Elle en conserve le titre et la dignité, qu'on ne peut lui ravir, mais non le pouvoir. Il n'y a point là de contradiction. (P.)

² VAN. Tout ce qu'au nom de reine ailleurs le ciel permette,
 C'est la gloire d'y vivre et n'être point sujette,
 D'y régner sur soi-même, et n'avoir en tous lieux.

³ En tous lieux ne peut signifier que l'Arménie, car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction; et en tous lieux est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut. (V.)

Je vais vous y remettre en bonne compagnie¹ :
Partons; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang².

LAODICE.

Je perdrai mes états, et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette :
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité³.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

¹ C'est-à-dire accompagnée d'une armée : mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique ? (V.)

² Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à Laodice la main d'Attale; sans cela, ce long détail de menaces paraîtrait déplacé. Le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter : elle vient, par déférence pour le roi, de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible Prusias, qui parle tout d'un coup de montagnes de morts à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, et qui sont hardis avec les faibles ? (V.)

³ VAR. Ma vie est en vos mains, et non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous verrons bien changer ce courage indompté

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
 Je serai bien changée et d'ame et de courage¹.
 Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :
 Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;
 Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
 Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;
 Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.

Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice ;
 Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
 Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
 Si vous voulez régner faites Attale roi.
 Adieu².

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite³....

¹ Mauvaise façon de parler : *ame* et *courage*, pléonasme. (V.)

² Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne dit mot dans cette scène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler : c'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites picoteries, de petites discussions, entre Prusias et Laodice, n'a rien de tragique; et Flaminius, qui ne dit mot, est insupportable. (V.)

³ Ce n'est guère que dans la passion qu'il est permis de ne pas
 6. 30

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite¹ ;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter².

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale³,

achever sa phrase. La faute est très petite; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention. (V.)

¹ *Votre ambassade est faite* est un peu comique. Sosie dit dans *Amphitryon* :

O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade!

Mais aussi c'est Sosie qui parle. (V.)

² VAR. Que je ne dois ici oi ne veux l'écouter.

³ Cette expression est très brutale, sur-tout d'un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de Flaminus, pour être fin et adroit, n'en est pas moins entortillé et obscur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui se livre à ce qu'elle craint; et cette vertu brutale qui, après un grand soupir, dit qu'elle avoit droit de régner; tout cela est bien étrange.* La clarté, le naturel, doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence, quand Néron dit à Junie, dans Racine :

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir
La gloire d'un refus sujet au repentir! (V.)

Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
 Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur¹,
 Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
 Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
 Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
 « J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
 Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
 Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
 Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour²,
 Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
 Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie³;
 Et, sans examiner par quel destin jaloux
 La grandeur de courage est si mal avec vous⁴,
 Je veux vous faire voir que celle que j'étaie
 N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
 Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,

¹ VAR. Jette en un tel divorce avecque le bonheur.

² Il semble que Laodice, par ce vers, reproche à Flaminius les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est servi, et son galimatias, qui n'était pas le style des ambassadeurs romains. (V.)

Voltaire prodigue trop ce terme de mépris. Si Flaminius pèche par l'expression, il ne pèche pas par le fond des choses. Corneille n'est jamais pauvre d'idées. (P.)

³ Prudence endormie, répondre en amie, etc., toutes ces expressions sont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie. (V.)

⁴ La grandeur de courage est si mal avec vous, style de conversation familière. (V.)

Et sait bien repousser qui me le veut ravir.

Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort¹, pourroit s'en trouver mal;
Et, s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'une autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états²,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie
La vertu trouve appui contre la tyrannie³.
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état:
Il connoît Nicomède, il connoît sa marâtre,
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis⁴.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,

¹ *Se faire fort de quelque chose* ne peut être employé pour s'en prévaloir; il signifie, j'en répons, je prends sur moi l'entreprise, je me flatte d'y réussir. *Se faire fort* ne peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers se sont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie; ils se sont bien trompés. (V.)

² VAB. Je vis dedans sa cour, je suis dans ses états.

³ Il faut, *trouve un appui*, ou de l'appui; *trouve un secours*, du secours, et non *trouve secours*. (V.)

⁴ Ces vers sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au cinquième acte : reste à savoir s'ils la prépareroient assez, et s'ils suffisoient pour la rendre vraisemblable. Mais un attentat que des maximes d'état font sur le bien public forme

Bien loin de mépriser Attale par caprice,
 J'évite les mépris qu'il recevrait de moi
 S'il tenoit de ma main la qualité de roi.
 Je le regarderois comme une ame commune,
 Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
 Plus mon sujet qu'époux ; et le nœud conjugal
 Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
 Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.
 Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
 Mon refus lui fait grace, et, malgré ses desirs,
 J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine ¹ :
 Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;
 Le roi n'est qu'une idée ², et n'a de son pouvoir
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.

une phrase trop incorrecte, trop irrégulière, et ce n'est pas parler sa langue. (V.)

Vaz. Et connoît d'autant mieux ses dangereux amis.

¹ Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques, qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant, sont aujourd'hui bannies du théâtre. Flaminius et Laodice ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre Acomat dans *Bajazet*, et Flaminius dans *Nicomède* ! Acomat se trouve entre Bajazet et Roxane, qu'il veut réconcilier, entre Roxane et Atalide, entre Atalide et Bajazet ; comme il parle convenablement, noblement, prudemment, à tous les trois ! et quel tragique dans tous ces intérêts ! quelle force de raisons ! quelle pureté de langage ! quels vers admirables ! mais dans *Nicomède* tout est petit, presque tout est grossier ; la diction est si vicieuse qu'elle déparerait le fond le plus intéressant. (V.)

² On dit bien *n'est qu'un fantôme*, mais non pas *n'est qu'une idée* :

Quoi ! même vous allez jusques à faire grace !
 Après cela, madame, excusez mon audace ;
 Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
 Recevoir ambassade est encor de vos droits ;
 Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
 Comme simple Romain souffrez que je vous die
 Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
 C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
 Que c'est par-là qu'on tient ses voisins en contrainte,
 Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
 Quand il est honoré du nom de son ami ;
 Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
 Que tous ceux dont le front ose en porter la marque ;
 Et qu'enfin....

LAODICE.

Il suffit ; je vois bien ce que c'est ¹ :
 Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plait ² ;

la raison en est que *fantôme* exclut la réalité, et qu'*idée* ne l'exclut pas. (V.)

L'expression est véritablement impropre : cependant il n'est pas vrai de dire que le mot *idée* n'exclut pas souvent la réalité pour le moins autant que celui de *fantôme* : on dit très bien une fortune, un succès en idée, au lieu d'un succès et d'une fortune imaginaires. Corneille a dit lui-même très heureusement, dans *Sertorius* :

De pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée ;
 et Voltaire n'a pas condamné ce vers, qui est même, en quelque sorte, passé en proverbe. (P.)

¹ Il suffit ; je vois bien ce que c'est,
 est du style comique : c'est en général celui de la pièce. (V.)

² il faut autant que. (V.)

Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,
 Certes pour son Attale elle fait peu de chose;
 Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
 A mendier pour lui devroit moins s'obstiner.
 Pour un prince si cher sa réserve m'étonne¹;
 Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
 C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
 Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
 S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
 Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
 Ce sont des sentiments que je ne puis trahir:
 Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
 Et, puisque vous voyez mon ame tout entière,
 Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

⁵ FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
 Madame, encore un coup, pensez-y mûrement,
 Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire;
 Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
 Carthage étant détruite, Antiochus défait,
 Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet;
 Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde;
 Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur
 S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur²,

¹ VAR. Si son intention pour ce prince est si bonne.

² Cette expression, placée ici ironiquement, dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'Horace : *Et cuncta terrarum subacta, præter atro-*

Si le grand Annibal n'avoit qui lui succède,
 S'il ne revoit pas au prince Nicomède,
 Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
 L'infaillible secret de vaincre les Romains.
 Un si vaillant disciple aura bien le courage
 D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
 L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
 Font voir en quelle école il en a tant appris ¹.
 Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
 Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître ²,
 Et qu'il ne puisse un jour....

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
 Madame, et quelques uns vous diront, au besoin,
 Quels dieux du haut en bas renversent les profanes ³,

cem animum Catonis. Ajoutez que tout tremble sur l'onde est ce qu'on appelle une cheville, malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déjà remarqué tant de fois. (V.)

¹ Le mot *école* est du style familier; mais, quand il s'agit d'un disciple d'Annibal, ces mots *disciple, école, etc.*, acquièrent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures. (V.)

² *Coup d'essai, coup de maître*, figure employée dans *le Cid*, et qu'il ne faudrait pas imiter souvent. (V.)

³ *Du haut en bas*, qui n'est mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux et les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas parler en poète; un poète même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux, que les rois sont des profanes, et que l'ombre du Capitole fit trembler Annibal. Un très grand défaut encore est ce mélange d'enflure et de familiarité: *Quelques uns vous diront au besoin quels dieux du haut en bas renversent les profanes!* Ce style est entièrement vicieux. (V.)

Où Voltaire prend-il que Flaminius veut parler du sénat de Rome,

Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge¹.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre; et, si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame²:

lorsqu'il dit que les dieux renversent les profanes qui osent se promettre d'asservir le Capitole? Il parle évidemment des dieux à qui le Capitole étoit dédié, de ces dieux protecteurs qui le défendirent contre les Gaulois lorsque ces barbares se croyoient déjà maîtres de Rome. Par une figure hardie, et qui tient même du sublime, il suppose qu'après les journées malheureuses de Trébie et de Cannes, l'ombre seule de ce Capitole, si révérent des Romains, suffit pour effrayer Annibal, qui véritablement, malgré ses victoires, n'osa s'avancer au-delà de Capoue. (P.)

¹ Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie; c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie. (V.)

² Laissez à ma flamme

Le bonheur à son tour d'entretenir madame,
est du comique le plus négligé. (V.)

Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié¹.

NICOMÈDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable².

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés³,
Madame?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop ; et vous vous emportez.

¹ Flaminus, qui se donne pour un ambassadeur prudent, ne doit pas dire qu'un homme tel que Nicomède n'est pas digne de l'amitié de Laodice. Il n'a certainement aucune espérance de brouiller ces deux amants ; par conséquent sa scène avec Laodice était inutile, et il ne reste ici avec Nicomède que pour en recevoir des nasardes. Quel ambassadeur ! (V.)

² Le mot *pitoyable* signifiait alors compatissant, aussi bien que *digne de pitié*. Cela forme une équivoque qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable* aussi bien que *le long et le large*. (V.)

³ Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du style burlesque ; mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose, et sur-tout qui intéresse pour Nicomède ; ce qui est un très grand point.

Au reste, jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue. En général toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant. (V.)

NICOMÈDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée....

NICOMÈDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMÈDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius ;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père ;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÈDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront ; prince, pensez à vous.

SCÈNE IV.

NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate¹ ;
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,

¹ Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce Zénon ; il ne sait encore quel il est : on sait seulement que Nicomède a conduit deux traîtres avec lui ; mais on ignore que Zénon soit un des deux.

Voilà le sujet et l'intrigue de la pièce ; mais quel sujet et quelle intrigue ! deux malheureux que la reine Arsinoé a subornés pour l'accuser fausement elle-même, et pour faire retomber la calomnie sur Nicomède ; il n'y a rien de si bas que cette invention : c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine Arsinoé ; on n'a dit qu'un mot d'un Métrobate, et cependant on est au milieu du troisième acte. (V.)

Voltaire oublie qu'Arsinoé a eu trois scènes dans le premier acte, et que c'est elle qui finit ce même acte. La distraction est un peu forte. (P.)

Ni comme à cet éclat la reine vous contraint,
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte, et couvre sa faiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés ¹.

¹ Le mot *clairvoyants* est aujourd'hui banni du style noble: on ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose*; cela est à peine souffert dans le comique.

Rien n'est plus utile que de comparer: opposons à ces vers ceux que Junie dit à Britannicus, et qui expriment un sentiment à-peu-près semblable, quoique dans une circonstance différente:

Je ne connois Néron et la cour que d'un jour;
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Voilà le style de la nature; ce sont là des vers: c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si long-temps entre les gens de lettres sur le mérite de Corneille et de Racine. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du style, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, et soit parti de plus loin, et que l'autre ait trouvé la ronte aplaniée? ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne puis trop le redire, est de tâcher de former des poëtes, et de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers. (V.)

Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
 Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre;
 Rome ne songeoit point à troubler notre amour:
 Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
 Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
 Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
 Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement¹
 Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
 Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
 Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
 Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et, pour vous,
 S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux²,
 Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire
 Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père³.
 Voyez quel contre-temps Attale prend ici⁴!
 Qui l'appelle avec nous? quel projet? quel souci⁵?

¹ Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement;
 expression populaire et basse. (V.)

² VAR. Le bruit de votre nom ne le rend pas jaloux,
 Je n'ose le penser; mais je ne puis vous taire.

³ On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jusqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue et de petites jalousies. Ce qui est encore bien plus du ressort de la comédie, c'est cet Attale qui vient n'ayant rien à dire, et à qui Laodice dit qu'il est un importun. (V.)

⁴ On ne dit point *prendre un contre-temps*; et, quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers. (V.)

⁵ Est-ce le contre-temps qui appelle? à quoi se rapportent *quel projet, quel souci*? quel mot que celui de *souci* en cette occasion? Elle conçoit mal ce qu'il faut qu'elle pense; mais elle en rompra le coup: est-ce le coup de ce qu'elle pense? Rompre un coup, s'il y faut sa présence! Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, et qui ne pèche contre la langue. Elle sort en disant, je

ACTE III, SCÈNE IV. 479

Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMÈDE.

Non, non; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire¹,

vous quitte, sans dire pourquoi elle quitte Nicomède. Les personnages importants doivent toujours avoir une raison d'entrer et de sortir; et, quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se gardent bien de dire, je sors, de peur que le spectateur, trop averti de la faute, ne dise : Pourquoi sortez-vous ? (V.)

Elle en donne la raison; elle sort pour éviter Attale. (P.)

¹ Non seulement dans une tragédie on ne doit point avoir aussi

Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'ainé,
 L'avantage du trône où je suis destiné;
 Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
 Je vous avois prié de l'attaquer de même,
 Et de ne mêler point sur-tout dans vos desseins
 Ni le secours du roi, ni celui des Romains¹ :
 Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
 Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne².

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
 Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.

Vous vous défaites bien de quelques droits d'aïnesse;
 Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
 De toutes les vertus qui vous en font aimer,
 Des hautes qualités qui savent tout charmer,

bien à dire quelque chose, mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but : une simple bravade, dont on peut se passer, n'est pas un sujet de scène. (V.)

¹ Ces deux ni avec point ne sont pas permis; les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance, c'est un barbarisme de phrase; dites, je n'ai ni crainte ni espérance. (V.)*

² Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'Attale, que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que Nicomède mette de la grandeur d'âme à injurier tout le monde, et qu'Attale, qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir.

Plus on examine cette pièce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler comédie, ainsi que *don Sanche d'Aragon*.

. De ce qu'on vous ordonne,
 est trop fort, et ne s'accorde pas avec le mot de *prière*. (V.)

De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles¹ ?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux² :
Ne lui laissez plus voir ce long amas³ de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire ;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur⁴.

¹ On ne se défait pas d'un gain de bataille et d'un assaut : le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'aïnesse ; mais il est impropre avec des assauts et des batailles gagnées. (V.)

² Il fallait, *rendez le combat égal*. (V.)

³ Quelques écrivains ont blâmé cette expression. Cependant Boileau a dit après Corneille :

Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffames tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.

Sat. V, v. 57.

⁴ Il ne doit pas traiter son frère de poltron, puisque ce frère va faire une action très belle, et que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire. (V.)

SCÈNE VII'.

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE.

Il me mande ?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobaté.

NICOMÈDE.

Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler ;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.

¹ Cette scène est encore une scène inutile de picoterie et d'ironie entre Arsinoé et Nicomède. A quel propos Arsinoé vient-elle ? quel est son but ? Le roi mande Nicomède. Voilà une action petite, à la vérité, mais qui peut produire quelque effet ; Arsinoé n'en produit aucun. (V.)

Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses¹;
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.

NICOMÈDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOË.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE.

Je les ai subornés contre vous à ce compte²?

ARSINOË.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE.

Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit?

ARSINOË.

Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOË.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps³.

¹ Ces mots seuls font la condamnation de la pièce; deux hommes du commun subornés! il y a dans cette invention de la froideur et de la bassesse. (V.)

² On voit assez combien ces termes populaires doivent être prescrits. (V.)

³ Le roi s'ennuie n'est pas bien noble: et on est étonné peut-être
31.

ARSINOË.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais....

ARSINOË.

Achevez, seigneur ; ce mais, que veut-il dire ?

NICOMÈDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOË.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants ?

NICOMÈDE.

Vous les saurez du roi, je tarde trop long-temps.

SCÈNE VIII.

ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède ¹.

qn'Araspe, un simple officier, parle d'une manière si pressante à un prince tel que Nicomède. (V.)

¹ Cette interrogation, qui ressemble au style de la comédie, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivants, qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions ; elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. Ce *mais* est intolérable. (V.)

² Cette fausse accusation, ménagée par Arsinoë, n'est pas sans

Les deux accusateurs que lui-même a produits,
 Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
 Pour me calomnier subornés par lui-même,
 N'ont su bieu soutenir un si noir stratagème :
 Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
 L'infame et lâche tour qu'un prince m'a joué.
 Qu'en présence des rois les vérités sont fortes ¹ !
 Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes ² !
 Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
 Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
 Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;

quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique ; et Arsinoé est plus basse encore que Prusias. Pourquoi les petits moyens déplaisent-ils, tandis que les grands crimes font tant d'effet ? c'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris ; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. Arsinoé n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une friponnerie, pour mieux marier son propre fils. (V.)

¹ Ce ne sont pas ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître. (V.)

² On a déjà dit que toute métaphore, pour être bonne, doit fournir un tableau à un peintre ³ : il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment. (V.)

³ Voltaire ne se laisse pas de répéter cet étrange potetout. (P.)

Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
 Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
 Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
 Avoir pour deux méchants une ame si crédule.
 Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
 Et subornés par vous, et subornés par lui :
 Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
 Doit-on quelque croyance à des ames si noires ¹?
 Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOË.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi;
 Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ²;
 Nous ne sommes qu'un sang ³, et ce sang dans mon cœur
 A peine à le passer pour calomniateur ⁴.

ARSINOË.

Et vous en avez moins à me croire assassine ⁵,
 Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,

¹ *Bien voir ce que c'est, devoir de la croyance contre des victoires*, le premier est trop familier, le second n'est pas exact. (V.)

² VAN. Si je suis son rival, madame, il est mon frère.

³ Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs*. (V.)

⁴ *A peine à le passer* n'est pas français; on dit dans le comique, *je le passe pour honnête homme*. (V.)

⁵ Je ne sais si le mot *assassine*, pris comme substantif féminin, se peut dire; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage. (V.)

Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins ¹.
 Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
 Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
 La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
 Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
 Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
 Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
 Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
 Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
 J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
 Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
 Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
 Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOË.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOË.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme ².

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

¹ VAR. Quand ils sont contre vous, je les crois beaucoup moins.

² Style comique ; mais le caractère d'Attale, trop avili, commence ici à se développer, et devient intéressant.

On ne peut terminer un acte plus froidement : la raison est que l'intrigue est très froide, parceque personne n'est véritablement en danger. (V.)

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I^{re}.

PRUSIAS, ARSINOË, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

(*Araspe rentre.*)

Et vous, madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense?
Douté-je de son crime ou de votre innocence?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOË.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure

¹ Arsinoë joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, et Prusias celui du *malade* qui croit sa femme. Très souvent des scènes tragiques ont le même fond que des scènes de comédie : c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut enlever entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie : ainsi dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, etc. (V.)

Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
 Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
 Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
 Il en reste toujours quelque indigne mémoire
 Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
 Combien en votre cour est-il de médisants?
 Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
 Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
 Croiront que votre amour m'a seul justifiée?
 Et si la moindre tache en demeure à mon nom¹,
 Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
 Suis-je digne de vous? et de telles alarmes
 Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
 D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
 La gloire est plus solide après la calomnie,
 Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
 Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui....

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOË, NICOMÈDE, ARASPE,

GARDES.

ARSINOË.

Grace, grace, seigneur, à notre unique appui!
 Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles!

¹ VAR. Que si la moindre tache en demeure à mon nom.

Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!

Grace....

NICOMÈDE.

De quoi, madame ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie ?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes ;
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entière,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence ?
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOË.

Je m'en dédis, seigneur ; il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,

¹ Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!

Grace.... — De quoi, madame ? etc.

C'est encore ici de l'ironie. Nicomède ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes. (V.)

² Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu* ; mais cela est très mal dit : il semble qu'il n'ait d'autre vertu que l'intelligence. (V.)

VAR. Qui ne sait qu'aller droit, ne craint que le tonnerre,
Et n'a jamais appris que les ruses de guerre.

Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
 Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
 De cette aversion son cœur préoccupé
 M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
 Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
 S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique¹;
 Que ce vieillard confie et gloire et liberté
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
 Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
 Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
 De cette seule main part tout ce qui le blesse;
 Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
 S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.
 Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme;
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter:
 Car enfin hors de là que peut-il m'imputer²?
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,

¹ *Fureurs d'une terreur* est un contre-sens : *fureur* est le contraire de la crainte. (V.)

Nous ne prétendons pas justifier *les fureurs d'une terreur panique*; mais il n'est pas toujours vrai que la *fureur* soit incompatible avec la crainte. Voltaire, dans le poëme de *Fontenoi*, prête au Rhin de la *fureur*, quoique ce fleuve soit effrayé :

Ce dieu même en *fureur*, effrayé du passage,
 Cédant à nos aieux son onde et son rivage. (P.)

² *Hors de là*, c'est toujours le style de la comédie. (V.)

A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
 Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
 Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
 Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
 A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
 Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
 Vous le savez, seigneur, et pour reconnaissance,
 Après l'avoir servi de toute ma puissance,
 Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous :
 Mais tout est excusable en un amant jaloux¹ ;
 Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
 Je ne vous dirai point que ces puissants secours
 Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
 Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
 Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale ;
 Que par mon propre bras elle amassoit pour lui²,

¹ Il y a de l'ironie dans ce vers, et le pauvre Prusias ne le sent pas ; il ne sent rien : tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécile. Mais, dira-t-on, cela n'est-il pas dans la nature ? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très mal leurs familles, qui sont trompés par leurs femmes et méprisés par leurs enfants ? Oui, mais il ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique. Pourquoi ? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'Arbelles ou de Pharsale. (V.)

² *Amassoit* quoi ? *amasser* n'est point un verbe sans régime : par-tout des solécismes. (V.)

Et préparoit dès-lors ce qu'on voit aujourd'hui.
 Par quelques sentiments qu'elle aye été poussée,
 J'en laisse le ciel juge, il connoit sa pensée;
 Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
 Et lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,
 Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
 Et pour son intérêt vous faire souvenir
 Que vous laissez long-temps deux méchants à punir.
 Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
 Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
 Tous deux l'ont accusée; et s'ils s'en sont dédits
 Pour la faire innocente et charger votre fils,
 Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
 Après s'être joués d'une personne auguste.
 L'offense une fois faite à ceux de notre rang
 Ne se répare point que par des flots de sang¹ :
 On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
 Il faut sous les tourments que l'imposture expire;
 Ou vous exposeriez tout votre sang royal.
 A la légèreté d'un esprit déloyal.
 L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
 S'il met en sûreté de telles calomnies².

ARSINOË.

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité

¹ Point que n'est pas français; il faut, ne se répare que par des flots. (V.)

² L'expression propre était, s'il laisse de telles calomnies impunies: on ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité. (V.)

Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
 Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
 Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
 Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;
 Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
 C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre¹.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.²
 Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

*
 M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas³:
 Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
 Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte;
 Qu'il lui fant un grand crime à tenter son devoir⁴,
 Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

¹ Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'Arsinoé plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la pièce; mais il y produisit à peine une faible curiosité. (V.)

² Ce discours est d'un prince imbécille; c'est précisément de Métrobate qu'il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables; et cette vérité, qu'il néglige, lui importe infiniment. (V.)

³ Ce vers est beau, noble, convenable au caractère et à la situation; il fait voir tous les défauts précédents. (V.)

Ce vers est si beau, que Voltaire s'en est souvenu dans *OEdipe*, en faisant dire à Jocaste par Philoctète :

Qui? moi, de tels forfaits! moi, des assassinats!

Et que de votre époux.... Vous ne le croyez pas! (P.)

⁴ Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut un grand crime à tenter son devoir, n'a pas un style digne de ce beau vers :

Soulever votre peuple, et jeter votre armée
 Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;
 Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
 Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
 Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
 Avec tous vos soldats et toute l'Arménie ;
 C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,
 S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
 La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
 Et c'est là proprement le partage des femmes¹.

Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon ;
 Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
 A ce dernier moment la conscience presse ;
 Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse² ;
 Et ces esprits légers, approchant des abois³,
 Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOË.

Seigneur...

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit Nicomède ; mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent. (V.)

¹ Ce vers, quoique indirectement adressé à Arsinoë, n'est-il pas un trait un peu fort contre tout le sexe ? Quoique Corneille ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressants, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas. (V.)

² Ces idées sont belles et justes ; elles devraient être exprimées avec plus de force et d'élégance. (V.)

³ Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui : un *esprit léger* qui *approche des abois* est une impropriété trop grande. (V.)

A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOË.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle ;
Quand je le justifie, il me fait criminelle :
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection ¹,
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale :
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre ²,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah ! madame !

ARSINOË.

Oui, seigneur, cette heure infortunée

¹ Le sens n'est pas assez clair ; elle veut dire, que *ma protection assure le sceptre à mon fils*. (V.)

² Cela n'est pas français ; il falloit, *je vous aime trop pour ne vous pas suivre* ; ou plutôt il ne falloit pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, et ridicule quand il est faux. (V.)

Par vos derniers soupirs clora ma destinée¹ ;
Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever;
Qu'il retourne y trainer, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux :
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal²,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;

¹ *Clora, clos*, n'est absolument point d'usage dans le style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas : c'est que Prusias, sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant; il est même encore avili : on voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave : on ne craint rien, au fond, pour Nicomède; on méprise le roi, on hait la reine. (V.)

² *Il sait tous les secrets* est une expression bien basse pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal, il a été formé par lui dans l'art de la guerre et de la politique*. Arsinoé parle avec trop d'ironie, et laisse peut-être trop voir sa haine dans le temps qu'elle veut la dissimuler. (V.)

Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche¹.
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint².
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle³;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture...

¹ Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial jette du ridicule sur le caractère de Prusias, et fait trop apercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie. (V.)

² Le mot d'*assurer* n'est pas français ici, il faut de *rassurer* : on assure une vérité ; on rassure une âme intimidée. (V.)

Nous avons déjà opposé à cette décision de Voltaire un exemple tiré de Racine. *Esther* nous en offre un second :

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore ! (P.)

³ Il faut, pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion* ; et pour la noblesse et l'élégance, il faut un autre tour. (V.)

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père;
Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez¹.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande²,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat! puisque tu me l'ordonnes;
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes:
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi;

¹ Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de Corneille. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble; rien de trop ni de trop peu; l'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout doit être noble. Nicomède insulte ici un peu son père, mais Prusias le mérite. (V.)

² VAR. Elle qui vous menace, elle qui vous gourmande.
Voyez-vous pas déjà comme elle m'appréhende.

Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser :
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.

A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame !
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?

* VAR. Quelle fureur t'aveugle en vertu d'une femme !

* Prusias ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il est indigne de vivre après cette infamie : il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, et ce que ce prince lui explique bientôt après. (V.)

Que cédé-je à mon frère en cédant vos états?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire¹ ;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ee prince et moi.

Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;
Et ce vieux droit d'ainesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres ;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ee que j'ai fait pour vous.

PRUSTAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice

De votre sang par vous se fait un sacrifice ;
Autrement vos états à ee prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

¹ Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de Nicomède, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures et fières, sur-tout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation. (V.)

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat ! l'assurer en ce rang ;
Et demain...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS,
ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère.
Le sénat en effet pourra s'en indigner ;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner ¹.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison ; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage ;
Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné ².

¹ Autre ironie de Flaminus. (V.)

VAR. Mais j'ai quelques amis qui le sauront gagner.

² Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer Nicomède à Rome ? elle paraît bizarre. Flaminus ne l'a point demandé, il n'en a jamais été question. Prusias est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché

NICOMÈDE.

Vous m'envoirez à Rome !

PRUSIAS.

On t'y fera justice.

Va, va lui demander ta chère Laodice ¹.

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi ;

Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore ².

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius ! je n'y suis pas encore :

La route en est mal sûre, à tout considérer ³ :

Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe ; et redoublez sa garde.

(à Attale.)

Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde

Que, comme son pouvoir est la source du tien,

d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère de remettre son fils nié entre les mains de Flaminius, son ennemi. (V.)

¹ Autre ironie, qui est dans Prusias le comble de la lâcheté et de l'avilissement. (V.)

² Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé. (V.)

³ VAR. Le voyage est si long, qu'avant que d'arriver,
Qui le commence bien peut le mal achever.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe, et redoublez sa garde.

ATTALE.

Seigneur....

PRUSIAS.

Rends grâce à Rome, et sans cesse regarde.

En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine ¹
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

SCÈNE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages ²
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerais pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent ³:

¹ VAR. Mais excusez, seigneur, si me trouvant en peine.

² VAR. Seigneur, que vous dirai-je après tant d'avantages,

Qu'ils sont même trop grands pour les plus grands courages?

³ *Faire, au lieu de rendre* *, ne se dit plus ; on n'écrit point *cela vous fait heureux*, mais *cela vous rend heureux*. Cette remarque.

* *Rendre* ne venoit ni de la main propre, ni de son cœur même. (P.)

D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît¹.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime;
En vous qui la privez d'un si cher protecteur;
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre,

ainsi que toutes celles purement grammaticales sont pour les étrangers principalement.

Cette scène est toute de politique, et par conséquent très froide. Quand on veut de la politique, il faut lire Tacite, quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre*. Cette politique de Flaminius est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome fesait une injustice en procurant le royaume de Laodice au prince Attale, et que lui Flaminius s'était chargé de cette injustice; n'est-ce pas perdre tout son crédit? Quel ambassadeur a jamais dit, *on m'a chargé d'être un fripon*? Ces expressions, *ce n'est pas loi pour elle, reine comme elle est, à bien parler*, etc., ne relèvent pas cette scène. (V.)

¹ VAN. Cet ordre, cet aveu o'est que ce qu'il lui plaît.

D'ailleurs, aimerait-elle en vous un diadème.

Et je serois moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :
N'en avez-vous pas l'ordre ?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau ¹.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devint contraire ;
Que ma grandeur naissante y fit quelques jaloux ?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince ? et que me dites-vous ?

ATTALE.

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.

Rome, qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,

¹ VAR. Mais pour le roi du Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Se pourroit-il bien faire.

Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime ?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre eneor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part ¹ ;
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Princee, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire.
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomède ² :
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude ³
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis ;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis :
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,

¹ La plupart de tous ces vers sont des barbarismes : celui-ci en est un ; il veut dire , *ce seroit exposer le sénat à passer pour un fourbe ou pour un tyran.* (V.)

² Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais. (V.)

³ VAR. Pour ne vous faire pas des réponses trop rudes
Sur ces beaux coups d'essai de vos ingrattitudes.

Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien ¹.

SCÈNE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres ?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres ?
Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux ³.

¹ Tâchons d'éviter ces phrases loches et embarrassées. (V.)

² Dans ce monologue, qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince Attale prendre les sentiments qui conviennent au fils d'un roi, qui va régner lui-même : mais Flaminius lui a laissé très imprudemment voir que Rome hait Nicomède sans aimer Attale ; mais si Flaminius est un peu maladroit, Attale est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, et cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant ; mais le monologue plait, parcequ'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parcequ'il s'aperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé : je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentiments dans son caractère, à la vue des lâches intrigues qu'on faisait, même en sa faveur, contre son frère. (V.)

³ VAN. Pour les connaître mal j'ai trop vécu chez eux :

Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous ¹.

A leurs seuls intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Toute leur amitié cède à leur politique.

¹ Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous, ²
est encore du style comique. (V.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre ;
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre¹,
Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.

¹ On n'allume pas ce tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue : c'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui, parcequ'elle est triviale, parcequ'elle n'est pas reconfermée dans l'exposition de la pièce, parceque, n'étant pas née du sujet, elle est sans art et sans mérite. Cependant, si cette sédition est sérieuse, Arsinoé et son fils perdent leur temps à raisonner sur la puissance et sur la politique des Romains. Arsinoé lui dit froidement : *Vous me ravissez d'avoir cette prudence. Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène.* (V.)

Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer :
 Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
 Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
 Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
 Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir¹,
 T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

AESINOË.

Eh bien ! soit, je veux qu'elle se rende :
 Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
 Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
 Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
 Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
 Pourras-tu dans son lit dormir en assurance²?
 Et refusera-t-elle à son ressentiment
 Le fer ou le poison pour venger son amant³?
 Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

¹ On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs; cela n'est pas français, parceque cela n'est admis dans aucune langue. (V.)

Corneille ne dit pas que Laodice donne des rigueurs à Attale, mais qu'elle lui en donne à souffrir; expression qui a un tout autre sens, et que l'usage autorisoit alors. (P.)

VAN. Qui n'aura point pour toi de rigueurs à souffrir,
 Et t'offriront les vœux que tu lui vas offrir.

² VAR. Pourras-tu dans son sein dormir en assurance?

³ Quelle idée ! pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera ? (V.)

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède, et le craindroit en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
 Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
 Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
 Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend¹.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête²;
 Et leur guerre est trop juste après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état³.
 Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
 Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
 Que leur empire seul demeure indépendant.
 Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
 Détruire Antiochus, et renverser Carthage⁴.

¹ Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison; ce qu'il dit à sa mère ne doit être dit qu'à Flaminius: ce n'est pas assurément sa mère qui craint qu'Attale ne soit trop puissant. (V.)

² On ne guérit point un ombrage: cette expression est impropre. (V.)

³ Mettre des bras sous une tête! (V.)

⁴ Un attentat qu'un crime d'état fait sur une grandeur, c'est à-la-fois un solécisme et un barbarisme. (V.)

⁵ Un ombrage qui a détruit Carthage! (V.)

De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
 Et cède à des raisons que je ne puis forcer¹.
 D'autant plus justement mon impuissance y cède,
 Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi ;
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOË.

C'est de quoi je voulois vous faire confidence :
 Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
 Le temps pourra changer ; cependant prenez soin
 D'assurer des jaloux dont vous avez besoin².

SCÈNE II³.

FLAMINIUS, ARSINOË, ATTALE.

ARSINOË.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
 Que de rendre un amant capable de me croire :
 J'ai su le ramener aux termes du devoir,
 Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable

¹ Des raisons qu'on ne peut forcer, c'est un barbarisme. (V.)

² Assurer des jaloux ne s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette phrase, elle est inintelligible. (V.)

³ Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. Flaminus vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome ; au lieu de s'adresser au roi, il vient parler à sa femme : c'est traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'est pas le maître chez lui. (V.)

De rendre également ce peuple raisonnable.
 Le mal croît ; il est temps d'agir de votre part,
 Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
 Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
 Que de le laisser faire, et ne lui point répondre¹.
 Rome autrefois a vu de ces émotions,
 Sans embrasser jamais vos résolutions.
 Quand il falloit calmer toute une populace,
 Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
 Et rappeloit par-là son escadron mutin
 Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
 Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
 S'il eût traité long-temps sa fureur d'impuissante,
 Et l'eût abandonnée à sa confusion,
 Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOË.

Après ce grand exemple en vain on délibère :
 Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
 Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
 Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :

¹ *Laisser faire le peuple*, expression trop triviale. *Ne point répondre au peuple*, expression impropre. *L'escadron mutin qu'on auroit abandonné à sa confusion* n'est pas meilleur. (V.)

Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice ¹.

FLAMINIUS.

J'en avois soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés ²!

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir; et, si vous m'en croyez...

SCÈNE IV³.

PRUSIAS, ARSINOË, FLAMINIUS, ATTALE,
CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :

¹ Mais que veut Laodice ? sauver son amant ? c'est le perdre : il n'est point libre ; il est en la puissance du roi. Laodice, en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et expose sa vie et la sienne, sur-tout dans une cour tyrannique dont elle a dit : *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi*. On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une Hermione ; mais ce n'est pas ainsi que Corneille a peint Laodice.

Les mutins n'entendent plus raison, dit La Bruyère, *dénouement vulgaire de tragédie*. Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du temps de Corneille ; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillerait pas aujourd'hui d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés. (V.)

² C'est ici une ironie d'Attale ; il a dessein de sauver Nicomède. (V.)

³ C'est une règle invariable que, quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé : le public s'y attend ; on doit, dans tous les cas, lui tenir ce

Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOË.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et eroira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite ;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci :
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi ¹ :
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ² ;
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;

qu'on lui a promis. Arsinoë a été menacée de la délation de ces prisonniers ; Arsinoë a fait avoier au roi que Nicomède les a subornés : cet éclaircissement est la chose la plus importante, et il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple. (V.)

¹ Flaminius presse toujours d'agir ; cependant le roi, la reine, et le prince Attale, restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire, sur-tout de la part de la reine, dont le caractère est remuant : n'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et de ne pas craindre qu'on la traite comme Métrobate et Zénon ? Le peuple ne les a déchirés que parcequ'il les a crus apostés par elle ; si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide, mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger. (V.)

² On n'emporte point un but, on n'éteint point une horreur : toujours des termes impropres et sans justesse. (V.)

Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE,
CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule,
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-temps;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête ¹.

ATTALE.

Ah, seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage

¹ VAR. Sur ses nouveaux sujets faire voler sa tête.

Tout ce qui de plus près touche votre courage¹ ;
Et j'ose dire ici que votre majesté²
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSTAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils³ :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connoître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage

¹ Expression vicieuse. (V.)

² VAR. Flaminus, la reine, et votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

³ Tout ce discours de Flaminus est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenu : mais remarquez que jamais des raisonnements politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs. (V.)

De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOË.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer¹;
Parlez.

ARSINOË.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.

S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous²;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus³;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,

¹ On sent assez que cette manière de parler est trop familière.
Je passe plusieurs termes déjà observés ailleurs. (V.)

² *Débattre* est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui : il en est ainsi de *plaindre*, *souvenir* ; on dit, *se plaindre*, *se souvenir*, *se débattre* ; mais quand *débattre* est actif il faut un sujet, un objet, un régime ; nous avons débattu ce point, cette opinion fut débattue. (V.)

³ C'est un vers de comédie ; et le conseil d'Arsinoë tient aussi un peu du comique. (V.)

Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchements que vous ferez vous-même¹
Pourront de toutes parts aider au stratagème².
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paroît trop facile;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi:
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouerai, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame³.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie⁴, et gloire, et liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage:
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

¹ ... Mille empêchements que vous ferez vous-même....

n'est ni noble ni français; on ne fait point des empêchements. (V.)

² Le roi et son épouse, qui, dans une situation si pressante, ont resté si long-temps paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti: mais il paraît que le lâche conseil que donne Arsinoë est petit, indigne de la tragédie; et ses expressions, *faire le surpris, le confus, sitôt qu'il sera jour, et fuir vous et moi*, sont d'un style aussi lâche que le conseil. (V.)

³ C'est là que Prusias est plus que jamais un vieillard de Moïse, qui ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison. (V.)

⁴ *Il vous assure vie!* (V.)

ARSINOË.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre auroit quelque infidèle.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.
Attale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre ¹.

ARSINOË.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOË.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI.

ARSINOË, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOË.

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,

¹ Le projet que forme sur-le-champ le prince Attale de délivrer son frère est noble, grand, et produit dans la scène un très bel effet; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie? (V.)

² Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là? Si elle veut qu'Ar-sinoë soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes. (V.)

Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOË.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOË.

Dites, pour châtimement de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème ¹.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOË.

Ainsi qui peut vous croire, aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente ².

ARSINOË.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,

¹ *Tirer un diadème du front ! (V)*

VAB. Qu'elle mérite perdre et sceptre et diadème.

² Voici encore, au cinquième acte, dans le moment où l'action est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers : Laodice, en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa protection, devrait veiller plus soigneusement à la suite de la révolte et à la sûreté du prince qu'elle appelle son époux : elle vient inutilement ; elle n'a rien à dire à Arsinoë. Ces deux femmes se bravent sans savoir en quel état sont leurs affaires ; mais les scènes de bravades réussissent presque toujours au théâtre. (V.)

Jusque dans le palais pousser leur insolence,
 Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame; et, je le voi,
 Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi¹.

Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;
 Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
 Pour ne hasarder pas en vous la majesté²
 Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
 Faites venir le roi, rappelez votre Attale;
 Que je conserve en eux la dignité royale:
 Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.

ARSINOË.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal!
 Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive;
 Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive;
 Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
 De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
 Vous me parlez encore avec la même audace
 Que si j'avois besoin de vous demander grace!

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
 C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
 Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
 Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime:

¹ Ces méprises entre deux reines, ces équivoques, semblent bien peu dignes de la tragédie. (V.)

² *Hasarder une majesté au manque de respect!* Encore s'il y avait exposé. Ce ne sont point là les pompeux solécismes que Boileau réproouve avec tant de raison, ce sont de très plats solécismes. (V.)

Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOË.

Je la suis donc, madame ; et, quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe¹.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon ?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques²
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOË.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre :

¹ VAR. Vous verrez une illustre et royale hécatombe.

² VAR. Et ne craignez-vous point que mes sourdes pratiques
Ne vous aient enlevé jusqu'à vos domestiques ?

Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer ¹.

LAODICE.

Ah ! si je le croyois !...

ARSINOË.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame :
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage ²
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
Aussi bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras ;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie ³....

ARSINOË.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.

¹ Ironie ou plutôt plaisanterie indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées. (V.)

² Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais; elle devrait donc avoir des gardes. (V.)

³ *Ranger une tyrannie sous un désespoir !* quelle phrase ! quelle barbarie de langage ! (V.)

Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture ¹,
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi?
Mais un secoud otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VII.

ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOË.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah, madame!

ARSINOË.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités

Dans les derniers malheurs nous ont précipités.

Le prince est échappé ².

LAODICE.

Ne craignez plus, madame;

La générosité déjà rentre en mon ame.

ARSINOË.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.

¹ *Être roi en peinture*; cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières. (V.)

² *C'est dommage que la belle action d'Attale ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie : le prince est échappé tient encore du comique.* (V.)

Le malheureux Araspe¹, avec sa foible escorte,
L'avoit déjà conduit à cette fausse porte;
L'ambassadeur de Rome étoit déjà passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie; et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOË.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder.
Et ce prince....

ARSINOË.

Ah! mon fils! qu'il est par-tout de traîtres!
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.

J'ai couru me ranger auprès du roi mon père;
Il n'en étoit plus temps: ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'étoit abandonné²,
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

¹ Je pense qu'on doit rarement parler, dans un cinquième acte, de personnages qui n'ont rien fait dans la pièce. Araspe sacrifié ici n'est pas un objet assez important; et le prince qui l'a fait tuer est coupable d'une très vilaine action. (V.)

² Voilà ce pauvre bon homme de Prusias avili plus que jamais; il est traité tour-à-tour par ses deux enfants de sot et de poltron. (V.)

SCÈNE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË, LAODICE,
ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux¹.

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous².

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connoître; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerois s'il n'étoit magnanime,

¹ Corneille dit lui-même, dans son Examen, qu'il avait d'abord fini sa pièce sans faire revenir l'ambassadeur et le roi; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une pièce tous les acteurs réunis: il convient que ce retour avilit encore plus le caractère de Prusias, de même que celui de Flaminius, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemi. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable. (V.)

² La pensée est très mal exprimée; il fallait dire, *Ravissons-leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort*; il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté et de justesse. (V.)

S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime ¹,
 S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
 Mais le voici; voyez si je le connois mal.

SCÈNE IX.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOË, LAODICE,
 FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme, seigneur; un moment de ma vue
 A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
 Rebelle?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.

Je ne viens point ici montrer à votre haine
 Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne;
 Je viens en bon sujet vous rendre le repos ²,

¹ *Manquer à remplir l'effort d'une estime!* On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*. Par quelle fatalité Corneille écrivait-il toujours avec plus d'incorrection, et dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous Louis XIV? Plus son goût et son style devaient se perfectionner, et plus ils se corrompaient. (V.)

² Nicomède, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre, et les Romains, devient généreux, et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve

Que d'autres intérêts troubloient mal-à-propos.
 Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
 Du grand art de régner elle suit la maxime ;
 Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
 Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
 Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne¹ ;
 Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;
 Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
 Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
 Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
 Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
 Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
 Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire² ;
 Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
 Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
 Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
 Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
 Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
 Commandez seulement, choisissez en quels lieux ;
 Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.

leur maître. Cette grandeur d'ame récoût toujours ; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arsinoé : quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince Attale, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque ? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours sobres et sensés qui la précèdent ? Au reste, le retour de Nicomède dut faire grand plaisir aux spectateurs ; et je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie. (V.)

¹ VAR. Mais ne permettez point qu'elle vous y contraigne.

² VAR. Je sais par quels motifs vous m'êtes si contraire.

ARSINOË.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
 Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur
 Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
 Contre tant de vertu je ne puis le défendre;
 Il est impatient lui-même de se rendre.
 Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
 Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame; et je veux croire
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire¹.
 Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
 Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
 Mais il m'a demandé mon diamant pour gage²,
 Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

¹ Si Prusias n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort. (V.)

² Attale paraît ici bien prudent, et Nicomède bien peu curieux; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle: il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son père, qui faisait son devoir: ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si Boileau, qui blâmait tant l'anneau royal dans Astrate, était content du diamant de Nicomède. (V.)

NICOMÈDE.

Ah ! laissez-moi toujours à cette digne marque
 Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
 Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
 C'est le libérateur d'un sang si précieux.
 Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
 Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
 Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état ?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;
 Pour la voir seule agir contre notre injustice,
 Sans la préoccuper par ce foible service ;
 Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
 Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
 Mais, madame....

ARSINOË.

Il suffit, voilà le stratagème
 Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.

(à Nicomède.)

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
 Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMÈDE, à Flaminius.

Seigneur, à découvert, toute amc gcnérènsè
 D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
 Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
 Qu'elle jette toujours sur la tête des rois¹ :

¹ *Jeter des lois sur la tête* ! cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse, parce-qu'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule : dans ces cas, le mot *jeter* rappelle l'idée de

Nous vous la demandons hors de la servitude;
Ou le nom d'eunemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à Nicomède.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains¹.

quelque souillure dont on peut physiquement couvrir quelqu'un; mais on ne peut couvrir un homme d'une loi. Je n'ai rien à dire de plus sur la pièce de *Nicomède*; il faut lire l'Examen que l'auteur lui-même en a fait. (V.)

Il nous semble que Voltaire en a bien dit assez. Ses observations, lorsqu'elles tiennent à l'act même, qu'il connoissoit très bien, sont, en général, dignes de lui. Parmi ses critiques de détail, il en est même auxquelles on ne peut méconnoître la pureté et la délicatesse de son goût; mais souvent il est sévère au point d'être injuste. Nous convenons que le style de cette pièce est trop inégal, et Voltaire n'avoit pas besoin de tant de remarques oiseuses pour le prouver: il devoit du moins avoir toujours raison, et nous avons démontré l'injustice de plusieurs de ses critiques. Mais quelque effort qu'il ait fait pour rabaisser le personnage de Nicomède, ce personnage n'en est pas moins une des conceptions qui honorent le plus le génie de Corneille. Le dénouement nous paroit aussi de la plus grande beauté; et il en est peu de plus applaudis. (P.)

¹ Nicomède est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre, qui

est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur ni la pitié de la vraie tragédie ; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples ; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art : Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante.

Lorsqu'on joua, en 1756, *Nicomède*, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille ; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'âme, comme le dit si bien Horace :

*Ille per extantum funem mihi posse videtur
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus ; et modò me Thebis, modò ponit Athenis.*

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'âme, ne la trouble point : c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plus tôt. Le caractère de Nicomède avec une intrigue terrible, telle que celle de Rodogune, eût été un chef-d'œuvre. (V.)

Après *Héraclius*, le talent de Corneille commence à baisser. Il ne s'étoit pourtant écoulé que l'espace de dix ans entre cette tragédie et celle du *Cid*, et l'auteur n'en avoit encore que quarante. C'est l'âge où l'esprit est dans sa plus grande force : c'est depuis cet âge que Voltaire a fait le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre. Racine avoit cinquante ans quand il composa son admirable *Athalie* ; et à cette même époque nous ne trouvons plus que

deux ouvrages où le grand Corneille, déjà fort inférieur à lui-même dans le choix des sujets et dans la composition tragique, se retrouve encore à sa hauteur, au moins dans quelques scènes, je veux dire *Nicomède* et *Sertorius*.

Il semble que l'auteur de *Nicomède* ait voulu faire voir dans cette pièce le contraste singulier de toutes celles où il avoit fait triompher la grandeur romaine : ici elle est sans cesse écrasée, et l'on diroit qu'il a voulu en faire justice. Cette singularité prouve les ressources de son talent, qui se montre encore dans le rôle de Nicomède. On aime à voir la fierté de ces tyrans du monde foulée aux pieds par un jeune héros, élève d'Annibal. Ce rôle soutient la pièce, qui d'ailleurs n'a rien de tragique. Aucun des personnages n'est jamais dans un véritable danger. C'est une intrigue domestique à la cour d'un roi vieux et foible, à qui l'on veut donner un successeur. Une belle-mère ambitieuse veut écarter Nicomède du trône, et y placer son fils Attale : les ressorts de l'intrigue sont entre les mains de deux subalternes qui ne paroissent même pas : ce sont deux faux témoins subornés par la reine, et qu'elle prétend subornés par Nicomède. Il s'agit d'un projet d'empoisonnement : mais l'accusation est si peu vraisemblable, Nicomède si puissant, si bien soutenu par ses exploits et par la faveur du peuple, et, d'un autre côté, la reine a tellement subjugué la vieillesse de Prusias, qu'il est impossible de craindre pour personne. Le dénouement est très défectueux, parcequ'il se trouve à la fin qu'Attale, méprisé par Nicomède, et traité d'homme sans cœur, fait une action de générosité très éclatante, et que tout-à-coup Nicomède lui est redevable de la vie, sans que l'on comprenne bien comment cette vie a été en péril. Joignez à ces défauts la foiblesse et l'avilissement extrême de Prusias, et l'on conviendra que Voltaire a raison quand il dit que l'auteur auroit dû appeler cet ouvrage *comédie héroïque*, et non pas *tragédie*. (La II.)

Nicomède n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman ; et Nicomède, Prusias, Attale, Flaminus, sont des personnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, a su prêter à son sujet tout l'éclat dont il étoit susceptible. C'est chez Prusias même, père de

Nicomède, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la foiblesse de ce prince, venoit d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains; et non seulement Corneille ne manque pas d'enrichir son sujet de ce trait d'histoire, et de prêter, si nous l'osons dire, à sa pièce l'appui du grand nom d'Annibal, mais il suppose que Nicomède avoit été l'élève de ce héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine contre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a peint avec plus de vérité que dans cette pièce la politique insidieuse de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçoient sur les rois; et jugez si l'intrigue romanesque de *Don Sanche d'Aragon* peut être comparée à ces grands objets.

Il faut avouer cependant que trop de familiarités et de négligences dans le style de *Nicomède* ne permettent pas de mettre cette pièce au rang des chefs-d'œuvre de Corneille; mais nous ne la regardons pas moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a dit de la *Bérénice* de Racine, que c'étoit une de ses plus foibles tragédies, ou même que ce n'étoit point une tragédie; mais que Racine pourtaut étoit seul capable de faire un si bel ouvrage. Nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourroit dire autant de *Nicomède*.

Quel autre, en effet, que Corneille, eût osé concevoir le projet d'une tragédie qui ne seroit soutenue par aucune de ces passions sans lesquelles on auroit cru que la tragédie ne pouvoit exister? Lui-même reconnoît qu'elles n'ont aucune part dans cette pièce; et véritablement il l'a fondée tout entière sur le sentiment d'admiration que doit inspirer un grand homme qui n'oppose à tous les malheurs dont il est menacé qu'un courage inébranlable, et une fierté qui ne se dément jamais. Tel est, en effet, d'un bout à l'autre de la pièce, le caractère de Nicomède. Dédaignant de se plaindre, et ne pouvant s'abaisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre ses persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'armant contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient souvent à les déconcerter, sans épargner même la foiblesse de son propre père.

Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comédie, le caractère du railleur, Corneille a su le rendre héroïque dans la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ne pouvoit être vain-

cuc que par son génie; et Voltaire, en disant que cette pièce est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*, quelque éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que foiblement ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutiendra avec éclat au théâtre, tant qu'il restera des acteurs qui réuniront, comme le célèbre Le Kain, à une grande supériorité d'intelligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans toute sa dignité le beau personnage de Nicomède.

Voltaire dit qu'après avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, cette pièce ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'osèrent lui donner que le titre de tragi-comédie. Il devoit ajouter qu'elle reparut d'une manière si brillante, que bientôt on ne lui donna plus sur les affiches que le titre de tragédie; titre que Corneille lui avoit donné dans son origine, et qu'elle porte en effet dans toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de ces pièces qui ne peuvent se passer du talent d'un très grand acteur, et qui doivent, par conséquent, disparaître assez fréquemment du théâtre. (P.)

FIN.

EXAMEN DE NICOMÈDE.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt-et-unième que j'ai mise sur le théâtre ; et après y avoir fait rééiter quarante mille vers , il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau , sans s'écarter un peu du grand chemin , et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions , qui doivent être l'ame des tragédies , n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule , et regarde son malheur d'un oeil si dédaigneux , qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique , et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse , qui marche à visage découvert , qui prévoit le péril sans s'émouvoir , et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroitre en ce haut degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe , où le fils fait assassiner son père qui lui en avoit voulu faire autant , et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice , reine d'Arménie , afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains , et leur fit prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur

part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse; et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont

pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au-dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'écroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminus, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelque-une, mais elle ne va pas jusqu'à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne

pour cette vertu que nous admirons, nous imprimie de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité; et la généreuse reconnaissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendaut. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord, j'avois fini la pièce sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des

spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus, pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

1.1.1

. 152 5363

51310

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

<u>HÉRACLIUS, tragédie.</u>	<u>Page 1</u>
<u>ANDROMÈDE, tragédie.</u>	<u>165</u>
<u>DON SANCHE D'ARAGON, comédie héroïque.</u>	<u>289</u>
<u>NICOMÈDE, tragédie.</u>	<u>399</u>

FIN DE LA TABLE.







